

LA
RÉPUTATION
D'UNE FEMME

PAR

MADAME MARIE DE SOLMS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

—
1862

Tous droits réservés.

61544



LA
RÉPUTATION
D'UNE FEMME

PAR

MADAME MARIE DE SOLMS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

—
1862

Tous droits réservés.

MSL

A

SON ALTESSE

MADAME LA PRINCESSE LÉTIZIA BONAPARTE

Sa fille affectionnée,

MARIE DE SOLMS.

I

Quien sahe ?.....

Il y a quelque chose de délicieux dans les premiers jours d'une liaison, comme dans le commencement du printemps ; les froides rafales de l'hiver se sont enfuies et les orages de l'été ne sont pas encore venus.

LÉON PUISAYE A.....

Dengo, le... juin 182..

« Mon cher ami, il y a huit jours, je t'écrivais de Coire et je t'annonçais mon prochain retour en France. Je comptais alors revenir simplement sur mes pas et repasser par la Suisse. Le jour de mon départ, je ne sais comment cela c'est fait, mais, au lieu de prendre Genève pour but, j'ai pris Milan. Crois-tu aux rêves ? Moi, pendant toute une nuit, j'ai vu des lacs aux eaux claires bordés de villas de marbre et de bois d'orangers ; j'ai vu Venise sortant de la mer, Gênes en amphithéâtre, et, se balançant dans un golfe, un vapeur coquet qui me ramenait en France, après un mois de séjour dans la haute Italie. Tu le sais, je suis campagnard, et les courses à travers les montagnes, quand j'ai de bons souliers et un bâton solide, ne m'effrayent pas. J'ai donc pris à travers les Alpes et je suis, à l'heure qu'il est, sur les bords dulac de Côme, en plein paysage italien. Le matin, je me promène parmi de jolis villages, regardant à travers les grilles des parcs les blanches villas de mon rêve de Coire. Le jour, je fais la sieste. Le soir, je prends une barque et j'explore le lac, dont, à l'heure qu'il est, je connais toutes les

ances et tous les aspects. C'est à Dengo que tu voudras bien, s'il te plaît, m'adresser ta réponse ; je compte y demeurer encore quelque temps. Faut-il te le dire, j'y ai trouvé la chose la plus rare dans ma vie et celle dont je me croyais le plus exempt : une aventure. Tu me connais, tu sais combien je suis raisonnable dans mes actions et dans mes jugements, combien je relègue la fantaisie dans mes rêves. Je suis pauvre, tout au moins je ne suis pas riche, n'ayant pas de capital et vivant de mon pinceau ; mes toiles se vendent bien, encore faut-il les mettre en couleur et le travail est-il ma loi. Je ne puis donc donner que fort peu de ma vie au hasard, à l'imprévu, à l'aventure. Et cela me fait penser à celle que je veux te raconter.

« L'autre jour, j'étais à ma fenêtre, je vis passer au grand galop une voiture légère, traînée par quatre petits chevaux corses. Une jeune et jolie femme les conduisait elle-même. Elle était vêtue d'une simple robe de mousseline blanche ; son écharpe détachée tombait de ses épaules ; un petit chapeau en paille de riz, avec une voilette que la rapidité de sa course faisait flotter, complétait sa toilette. Elle excitait de la voix les chevaux et semblait fort animée. Ses joues étaient toutes roses et son œil brillait de plaisir. Un homme d'une quarantaine d'années, grave, était assis auprès d'elle. Cet homme avait l'air distingué. Son regard surveillait les mouvements de la jeune femme. Il avait tout à fait l'air d'un frère aîné ou d'un mari. J'ai oublié de te dire qu'aux colliers des chevaux étaient attachés des grelots. Rien de joli, de gai, de tapageur comme ce petit attelage. Rien de plus poétique et de plus couleur locale que cette jeune femme. J'appelai mon hôte et je lui demandai s'il la connaissait. « Certainement, me répondit-il ; « c'est madame de Savigny. » En disant cela, il me regardait d'un air d'admiration qui semblait-dire : Eh quoi ! vous êtes ici depuis huit jours et vous en êtes à me faire une semblable question. « Et l'homme qui est avec elle ?

« repris-je. — C'est monsieur de Savigny. — Son mari ? » Le brave homme me regarda de nouveau, puis il se prit à sourire et me répondit. « Non, son beau-frère. » Les aubergistes italiens ont-ils donc cette faculté d'exprimer deux idées avec un seul mot ? Je ne sais ; mais l'intonation avec laquelle avait parlé celui-ci donnait clairement au mot « son beau-frère » la signification suivante : « son beau-frère et son amant. » — Bon, me dis-je, je viens de voir passer un de ces couples si nombreux en Italie, la patrie classique des amoureux, les héros de quelque liaison mystérieuse et charmante. L'homme a pris le nom de la femme et se fait passer pour son

beau-frère pour sauver les apparences. S'il est grave, c'est qu'il est recueilli dans son bonheur. La femme aussi semble heureuse. Je ne sais, mais, en pensant combien elle était jolie, je me trouvais sot comme un garçon dans la maison d'un marié, la première nuit des noces.

« Je sortis, j'étais invité à dîner ce soir même chez un duc milanais que j'avais rencontré à Paris et retrouvé à Côme. Lorsque j'arrivai chez lui, je trouvai nombreuse société, quelques Français, et parmi eux M. de Montbrun que tu connais comme moi. A table, quelqu'un vint à prononcer le nom de madame de Savigny. Aussitôt ce fut un tolle général. Quelques femmes rougirent, comme si ce nom seul offensait leur pudeur ; quelques jeunes gens sourirent, comme s'il flattait leur vanité. Une dame prit la parole ; elle était vieille et laide ; elle raconta que madame de Savigny se promenait la nuit sur le lac avec un chanteur de Florence que son beau-frère avait invité à passer quelques jours dans sa villa. « L'année dernière, c'était

« avec un attaché d'ambassade de Turin, » fit observer une autre femme. Toutes celles qui étaient là prirent tour à tour la parole, qui pour gémir d'un scandale, qui pour prêter à madame de Savigny une nouvelle aventure. Les hommes écoutaient et se taisaient. Montbrun, très-pâle, se mordait les lèvres. Je remarquai que chacune de ces dames, lorsqu'elle jetait la pierre à madame de Savigny, tenait comme à dessein ses yeux fixés sur lui. Ces regards semblaient dire la même chose que l'inflexion de voix de mon aubergiste. Ma foi, je n'y pus tenir. L'image de cette jeune femme me revint tout entière : sa robe blanche, son sourire, l'animation de son teint, la franchise de son regard. — Cette enfant ne peut être une Messaline ! me cria ma conscience ; et je dis tout haut ce que je pensais. Je ne me rappelle plus mes paroles, mais je dus être très-éloquent, étant très-convaincu. Je développai ce thème banal : « Qui veut trop

« prouver ne prouve rien ; » je parlai de légèretés mal interprétées, je crois même que je prononçai le mot de calomnie. Quoi qu'il en soit, ces dames se turent ou ne firent plus que chuchoter. Le duc, en homme qui sait son monde, mit la conversation sur un autre terrain. Quand on se leva de table, Montbrun vint à moi, et, me prenant les mains : « Merci, me dit-il, vous êtes un homme de cœur,

« merci. — Vous connaissez donc madame de Savigny ? lui

« dis-je. — J'ai l'honneur d'être de ses amis. Tout ce qu'on

« dit d'elle est faux, c'est un ange ; mais vous avez le mérite

« de l'avoir deviné. Vous vous étonnez peut-être que je vous

« aie laissé le soin de la défendre : j'attendais qu'un homme
« parlât. Oh ! je lui dirai, non ce que vous avez fait, elle doit
« ignorer toujours les calomnies dont on la flétrit ; mais
« combien vous êtes son ami. — Ce que j'ai fait est bien
« naturel, repris-je. — Moi, je vous admire ! » dit Montbrun. Il était très-ému, il me serra de nouveau la main et s'éloigna. Ceci se passait il y a deux jours. Ce matin, mon hôte est entré dans ma chambre ; il souriait narquoisement. — « Tenez ! me dit-il, en me tendant une lettre, cela
« vient de là-bas ; on attend la réponse. » J'ouvris la lettre, elle était de madame de Savigny. Montbrun lui avait parlé de moi ; il viendrait me prendre pour me conduire à la villa. Je devais être prêt à l'accompagner, on connaissait mon nom, mes œuvres, on n'admettait pas de refus. — « Dites que j'irai ! » L'hôtelier reprit son sourire qu'il avait quitté un instant ; je ne lui en demandai pas l'explication : ce que j'avais entendu la veille me la donnait de reste.

« J'ai passé toute une journée à la villa Savigny et j'y retourne tout à l'heure. Mais je m'aperçois que ma lettre est déjà trop longue ; à demain une seconde.

« Ton

LÉON. »

L'ami de Léon ne reçut pas cette seconde lettre. Trois mois après, le peintre était encore à Dengo. Il n'avait écrit à personne, parlé à personne...

Mais par une nuit favorisée, une nuit pleine de brises et de parfums, sa fenêtre ouverte, il s'asseyait devant son pupitre de voyage et il écrivait une autre lettre qui expliquera suffisamment son silence prolongé et son séjour sur les bords du lac de Côme.

LÉON PUISAYE A ADÈLE DE SAVIGNY.

« Ma bien-aimée, c'est avec une émotion inexprimable que je vous écris ces lignes,... et pourtant je vous ai bien souvent envoyé des pages entières où j'ouvrais devant vous mon cœur tout plein de votre pensée... C'est qu'hier encore j'écrivais à l'amie ; tandis qu'aujourd'hui !... En vérité, c'est à peine si je puis croire à tant de bonheur ! Il me semble qu'il s'est fait en moi une radieuse transformation ; il me monte au cœur et à la tête des bouffées de joie et d'orgueil insensé. — Je ne puis reconnaître, dans celui

que vous avez choisi, l'être chétif qui avait usurpé mon nom. — Votre amour a tué en moi tout ce qui n'était pas vous ; je suis comme plongé dans un abîme de joie, dans un labyrinthe enchanté où je ne me retrouve plus !... A coup sûr, il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel, car la faiblesse de l'homme n'a pas su prévoir ou créer de pareilles délices.

« Apprenez-moi, je vous en prie, par quelle magie ignorée de moi-même j'ai pu conquérir ce cœur si fier, si noble et si pur ? Dites-moi la parole que j'ai prononcée afin que je la grave éternellement dans mon âme ! Dites-moi le regard qui vous a émue, enivrée ! Dites-moi surtout que je ne rêve pas ! que ces baisers échangés dans une heure ineffable, c'est bien nous qui les avons donnés et reçus ! Dites-moi que c'est votre taille que je serrais, lorsque, muets et recueillis, nous foulions ensemble le sable fin de la petite allée près de la rivière. — Dites que c'est votre beau visage qui s'est tourné vers-le mien, tout noyé de larmes et resplendissant d'une joie céleste..., lorsque vous vous êtes penchée vers moi qui étais à vos genoux, et que, me prenant les deux mains dans les vôtres, vous avez confessé la puissance de l'amour triomphant.

« Je n'ai jamais eu l'idée d'un bonheur aussi absolu ; je ne vois pas la plus petite vapeur à l'horizon le plus lointain, car la foi m'est venue en même temps que l'amour. Vous m'aimerez toujours, que m'importe le reste ! Je ne vous demanderai jamais de serments ! Vos serments, je les trouve dans votre caractère même, incapable de tromper. Quand j'ai commencé à vous connaître, j'osais à peine espérer de me faire aimer ; je n'ai jamais craint, si vous m'aimiez, de vous voir changer un jour.

« Oh ! que l'amour transforme les hommes ! Moi, le plus défiant des êtres, j'ai en vous la confiance la plus absolue. Comme la religion, l'amour a ses articles de foi qui se sentent plus encore qu'ils ne se démontrent !...

« Quand je m'endors, votre pensée est la dernière qui s'efface ;... quand je m'éveille le matin, le souvenir de mon bonheur m'envahit tout à coup et m'étreint au cœur ! je me lève ! je cours au soleil, sans savoir où je vais, par les chemins, franchissant les haies comme un cheval échappé !

« Tout me plaît, tout me charme, tout m'amuse : c'est que mon contentement est en moi et qu'il se répand sur tout ce qui m'entoure, sur tout ce qui me touche.

« Je suis capable des plus grands enfantillages, je ris et je pleure sans trop savoir pourquoi... Hier, j'ai salué gravement un bœuf qui, le mufle allongé, me regardait par-dessus une barrière, avec ses grands yeux bienveillants ;

puis je me suis échappé à toutes jambes, m'acharnant à la poursuite d'une petite génisse effarée qui m'a mené, à travers champs, jusque dans une prairie où j'ai cueilli une grande touffe de fleurs sauvages que je vous envoie, comme un monument de ma folle matinée.

« Quelquefois, au contraire, je suis recueilli et presque grave, mais mon cœur sourit au dedans de moi ; j'entre en des communions ineffables avec la nature ! Elle me regarde avec son radieux soleil, avec ses formes variées, avec les vives couleurs de ses arbres, de ses coteaux et de ses prairies ! Elle me répond avec toutes ses voix émues qui sont le souffle des brises, le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, le bourdonnement de la vie !

« Elle me sourit avec ses petites fleurs, elle me berce même avec ses tempêtes : toutes ses scènes variées ne me semblent plus détachées l'une de l'autre, comme le seraient les tableaux d'une riche galerie. Je découvre enfin le lien commun de toutes ces choses différentes, je comprends la loi de la nature, je sens que ce beau corps si varié a une âme et que cette âme c'est l'amour... Et alors mes regards s'élèvent vers le ciel, et une fervente prière s'échappe de mon cœur vers Celui qui fit l'œuvre des sept jours, et qui trouva son œuvre bon ! Et je me sens heureux de vivre, et je crois parce que j'aime.

« Qu'il me tarde de vous revoir ! mon cœur est altéré d'amour ; et, loin de vous, il ne pourrait ni ne voudrait s'assouvir.

« LÉON. »

II

Anch' io sono pittore.
Oh ! love how bitter are thy sweetest smiles.

Léon Puisaye était un artiste : ce qui explique bien des contradictions de son caractère. Lorsqu'on arrive au succès et à la gloire dans les arts, il est presque impossible que ce ne soit pas aux dépens du sentiment. L'artiste, par état comme par habitude, s'attache à l'extérieur et s'éprend d'abord de la forme. On peut donc établir, entre lui et le penseur, cette différence que l'un recherche ce qui peut plaire, et l'autre ce que l'on doit aimer. Il est aussi facile d'éveiller les goûts d'un artiste que difficile de les fixer solidement et uniquement. Il est comme l'abeille, il butine, mais sur les cœurs ; il leur emprunte tour à tour ses inspirations les plus élevées ; mais il a besoin de variété, de changement ; et la femme qu'il aimera le plus et le plus longtemps sera celle qui lui offrira le plus beau modèle.

L'artiste a d'ailleurs un amour qui le préserve de toute autre grande passion, c'est celui de la gloire ; cet amour réel ou chimérique absorbe sa vie, inspire ses efforts ; seul, il peut le soutenir dans son ingrate et pénible carrière.

Ceux qui n'ont pas fréquenté les ateliers ne savent pas qu'il y règne un esprit tout particulier, frondeur, sceptique, goguenard, qui a d'abord de l'attrait, mais dont la légèreté fatigue ; c'est comme une tradition de famille que les artistes se transmettent de l'un à l'autre ; mais l'observateur sérieux voit bientôt que ces saillies cachent beaucoup d'orgueil et d'envie ; les éclats de rire, provoqués par des charges ou des imitations burlesques, ne servent en quelque sorte qu'à dissimuler de douloureux soupirs poussés en secret par ces jeunes gens qui se croient tous invariablement des Raphaëls ou des Titien méconnus, auxquels il ne manque souvent, pour parvenir à la gloire, qu'une occasion de se montrer dans des circonstances favorables.

Léon Puisaye avait pris dans sa situation personnelle des vices de cœur, qui, mêlés à ceux qu'il avait empruntés à la vie d'artiste, devaient faire de lui un de ces êtres qu'il est bon de laisser à l'écart, en se rappelant la devise écrite sur la couronne de fer des anciens rois Lombards conservée à Monza : « Qui s'y frotte s'y pique. » Une âme aimante ne pouvait, en effet, approcher de la sienne sans être froissée et déchirée ; non pas qu'il y eut chez lui dureté ou perfidie, mais il manquait de cette sensibilité délicate, de cette noble confiance qui offrent seules de véritables garanties de bonheur.

Léon, né à la Mailleraie, petite bourgade de la Bretagne, était fils d'un pauvre greffier. Son enfance fut celle de tous les enfants de la bourgeoisie de province ; son premier bien la liberté. Sa mère, trop occupée des soins du ménage, son père, trop chargé de soucis et de travail, l'abandonnèrent de bonne heure à lui-même. Ils avaient d'ailleurs pressenti la supériorité de son esprit, et ils disaient à ceux de leurs voisins qui se plaignaient de lui et de ses malices : « Nous le laissons faire ; soyez tranquilles, il saura bien s'ouvrir un chemin ! » Ce n'était pas que le jeune espiègle se rendit coupable de ces actes qui décèlent un naturel vicieux, ni que ses concitoyens eussent jamais à lui reprocher d'avoir frappé des enfants de son âge ou maltraité des animaux ; mais, dès l'âge de sept ans, il se moquait de tout le monde avec une verve amusante. Avant d'avoir aucune notion du dessin, il s'essayait déjà dans le genre de la caricature. Si, attirée dans la rue, une ménagère s'oubliait hors de chez elle et laissait manger son dîner par le chien du logis, le lendemain on était sûr de trouver la scène fidèlement et comiquement reproduite sur la porte de sa maison, à la grande satisfaction de l'ivrogne son voisin, qui, le lundi suivant, était caricaturé à son tour. Léon Puisaye peignait les mœurs du pays, au jour le jour, avec cette vérité grotesque qui est parfois l'indice d'un grand talent. Il n'était pas une porte, pas un contrevent, pas un mur de l'endroit qu'il n'eût illustré de ses crayonnages ; M. le curé lui-même avait été représenté en chaire, avec l'attitude désespérée que ce digne homme prenait quelquefois, quand il ne parvenait pas à se remémorer quelque passage d'un sermon.

Un jour, un peintre, qui retournait à Paris, s'était arrêté dans l'auberge de la Mailleraie. Il vit l'enfant se glisser furtivement dans le feuillage de la vigne qui encadrait les fenêtres de la maison, et s'établir devant un volet pour y crayonner comme sur une toile le portrait de la vieille aubergiste. Il prit un instant de l'application sérieuse avec laquelle le petit dessinateur traçait les contours du visage renfrogné de son modèle, et, s'avancant tout à

coup, il saisit la main qui tenait encore la craie accusatrice, en s'écriant : « On t'y prend, barbouilleur ! »

Il avait voulu se divertir de la peur de l'enfant ; mais celui-ci, sans se troubler, demanda sardoniquement à l'aubergiste, qui le guettait aussi en se promettant de récompenser le portraitiste avec un coup de balai, s'il ne reconnaissait pas sa femme dans cette caricature. Insensible aux injures comme aux châtiments, Léon n'était préoccupé que de son art. Cette indifférence pour toute autre chose parut au peintre le témoignage d'une vocation réelle ; le croquis à peine ébauché indiquait d'ailleurs les qualités essentielles du peintre de genre : la vigueur et l'originalité. Il proposa aux parents d'emmener l'enfant à Paris et d'en faire un artiste.

C'était rendre service à une famille qui, suivant l'expression de la mère, aurait toujours assez d'enfants à nourrir. Chez le pauvre, quand l'occasion de se débarrasser d'une bouche inutile se présente, on est bien vite décidé ; les préparatifs de départ furent donc faits en un clin d'oeil. Une heure après la proposition du peintre, Léon Puisaye embrassait, en souriant, ses parents dont les yeux se mouillaient de larmes, et s'éloignait le cœur allègre et léger du pays où il avait passé sa première jeunesse.

Nous ne dirons pas qu'une fois à Paris, il ne regretta point sa vie de flânerie et de liberté, surtout ses camarades d'enfance toujours prêts à battre les bois, à grimper sur les arbres, à se baigner dans la rivière, les scènes de moissonneurs en été, les scènes de patineurs en hiver ; mais le pays natal manquait plus à l'esprit qu'au cœur du rapin, et, s'il associa ses parents et ses amis de la Mailleraie à ses rêves de gloire, ce fut dans un intérêt égoïste et pour en faire un cortège à son triomphe. Il se disait alors avec une complaisante vanité, chaque fois qu'il observait un nouveau succès dans ses études : « Combien ma mère sera heureuse ! comme elle va être étonnée ! Quel respect on me portera, quand je reviendrai prendre place au foyer paternel ! Avec quelle admiration mes sœurs me regarderont ! Je m'élèverai au-dessus d'eux tous, autant que le cèdre s'élève au-dessus de l'arbrisseau ! » Et il brûlait de voir arriver le moment où il pourrait faire constater sa supériorité aux yeux de sa famille, en reparaissant dans le lieu de sa naissance entouré de l'éclat de la réputation et de la richesse. Il comptait d'ailleurs ne revenir à la Mailleraie que momentanément, en simple visiteur ; à l'avenir il devait vivre à Paris, au milieu de toutes les jouissances du luxe, dans un somptueux hôtel où lui seraient prodigués les hommages d'un monde qui a fait du talent une aristocratie. Les déceptions

survinrent. La fortune et la gloire n'attendent pas toujours l'artiste à sa première étape ; il est condamné à les poursuivre longtemps avant de les atteindre.

Pour se livrer exclusivement à l'étude des beaux arts, il faut être riche, il faut pouvoir faire de grands sacrifices de temps : Léon était pauvre, il devait se hâter de réussir. Après être resté quelques années à l'école d'un maître, qui avait fait de la peinture un état lucratif et qui ne s'occupait guère de développer chez son élève des facultés artistiques qu'il ne possédait pas lui-même, Léon abandonna l'atelier de ce maître auquel il se sentait supérieur ; il voulut essayer ce qu'il était capable de faire ; il vécut de peu, il supporta les plus cruelles privations, mais il composa un chef-d'œuvre. Dans sa fiévreuse impatience, il se promettait un de ces succès qui placent les peintres au premier rang ; hélas ! il ne fut pas même admis à l'Exposition de peinture. Sans protecteurs, sans appui, ses réclamations isolées ne purent faire révoquer l'arrêt fatal du jury qui avait refusé son ouvrage. Alors, à bout de ressources, après avoir engagé jusqu'à son avenir, Léon reprit tristement le chemin de la Bretagne. Il revint à la Mailleraie, non pas triomphant comme il l'avait rêvé, mais découragé, accablé par le sort ; moment funeste où, après avoir cru à tout, l'on ne croit plus à rien, où l'on perd la confiance en soi-même en cessant de se fier à la justice des autres.

Il eût fallu à Léon des consolations, des parents, des amis qui, comprenant son malheur, pussent relever ses espérances ; il lui eût fallu surtout des jouissances de cœur, pour effacer les traces des mécomptes de l'ambition : il ne trouva qu'une famille mécontente, inquiète, presque irritée, qui l'accusait au lieu de le plaindre. Il l'avait involontairement trompée, il est vrai, cette pauvre et honnête famille, en l'entretenant de ses propres illusions, en éveillant chez elle, par ses rêves de fortune, des avidités jusqu'alors inconnues. La veille de son départ de Paris, sa mère lui faisait écrire une lettre qui l'aurait peut-être empêché de partir s'il l'avait reçue avant son départ. Elle lui disait, dans cette lettre, qu'il était bien temps, que son tableau fût achevé et lui donnât les moyens de venir en aide à ses parents, car son père devenait vieux et avait grand'peine à remplir sa charge de greffier ; qu'elle-même était malade et ne pouvait plus travailler, et que ses pauvres sœurs ne trouveraient de maris que dans le cas où il leur gagnerait des dots.

Sa famille tombait donc comme lui du haut des illusions qu'il s'était faites ; elle éprouvait les mêmes désappointements, les mêmes douleurs, la

même irritation ; quand il venait chercher le repos auprès d'elle, il la voyait troublée et agitée d'inquiétudes égoïstes ; il avait besoin qu'une main amie pansât les plaies de son cœur ulcéré, et on semblait prendre plaisir à étaler autour de lui des misères et des souffrances qu'il ne pourrait soulager ; ce n'étaient pas là les consolations sur lesquelles il avait dû compter.

Une contrainte pénible, des reproches indirects, des récriminations amères, voilà tout ce qui attendait Léon à son retour dans la maison paternelle ; il n'y trouva pas même une chambre où il pût se mettre à l'abri des tracasseries de chaque jour.

Toutefois, après la période d'abattement, Léon retrouva en soi assez de ressort pour reprendre sa vie d'artiste. Il fit alors deux parts de son temps : consacrant l'une au métier, pour ainsi dire, il réserva l'autre au culte de l'art. Le métier, c'était l'exercice de ce talent pratique qui produit des résultats immédiats ; il exécuta une foule de portraits, de paysages, de dessins et d'aquarelles qu'il vendait aisément, et dont le prix modique chassa du moins la misère de la maison paternelle. Aux heures plus heureuses, il travaillait pour lui-même et pour l'avenir, il rappelait l'inspiration à son aide, il caressait l'idéal relégué dans le fond de son âme ; et, lorsqu'il l'évoquait, il le voyait reparaître agrandi, embelli et vivifié par la solitude et l'imagination.

Revenu, à l'âge de vingt ans, dans la petite ville de la Mailleraie, Léon y resta encore huit années, sans pouvoir se décider, pendant ce laps de temps, à manifester son vrai talent et à le soumettre aux épreuves d'un concours public. Un premier échec l'avait rendu défiant : il était dans la situation d'un conscrit qui, après avoir été blessé en allant au feu pour la première fois, n'ose plus retourner au combat de son propre mouvement, mais qui fera des prodiges de valeur, s'il y est ramené par une force supérieure à sa volonté.

Cette force, ce fut l'intervention du baron Gros. L'illustre peintre avait eu l'occasion de voir, à Paris, Léon Puisaye, qui lui avait été présenté ; mais, dans une vie aussi remplie que celle d'un chef d'école, les souvenirs s'effacent vite : il avait donc oublié jusqu'au nom de l'artiste. Lorsqu'il le revit un jour, à Rouen, chez un ami commun, il fut frappé du changement extérieur qui s'était opéré chez ce jeune homme ; et il devina une souffrance cachée. Il lui témoigna un intérêt bienveillant, il l'interrogea avec bonté, et le résultat de cette rencontre imprévue fut une visite du grand maître au modeste atelier du peintre breton. Là, dans un coin obscur, se cachaient

plusieurs tableaux, couverts de poussière, dont un seul eût suffi pour faire la réputation d'un peintre. Gros leur donna la sanction de son coup d'œil magistral, et il invita le jeune homme à les envoyer au jury, qui préparait une exposition de peinture. Mais Léon avait été trop cruellement froissé dans son orgueil, au début de sa carrière d'artiste, pour oser courir les risques d'un second échec. Il eût laissé, peut-être, son imagination s'éteindre, son talent s'amoindrir et s'annihiler peu à peu, loin des applaudissements nécessaires à l'artiste, si le baron Gros n'eût d'autorité emporté une de ses œuvres pour la soumettre à l'appréciation du jury.

Non-seulement le tableau du peintre encore inconnu fut admis au Salon, mais encore il attira la foule, il impressionna les connaisseurs, et fut acquis par un étranger qui en donna 15,000 francs. Ainsi le rêve formé à vingt ans s'accomplissait huit années plus tard. Mais il n'était plus temps ; le désenchantement avait fait passer son souffle froid et aride sur cette nature, déjà trop positive ; le succès, au début, eût rendu l'artiste sympathique et bon ; un triomphe tardif, acheté au-prix des souffrances de l'orgueil, ne faisait que consacrer son ressentiment et endurcir son cœur.

Léon quitta une seconde fois et pour toujours la petite ville de la Mailleraie ; il revint à Paris, sans émotion et sans plaisir ; il revint armé pour le combat et cuirassé contre le monde, dont il n'avait connu jusque-là que les vigueurs et l'injustice.

La chance avait tourné pour lui. Il se vit partout entouré, recherché, adulé ; mais ces prévenances, ces distinctions, ces flatteries, lui devaient être encore funestes. Il comparait sans cesse cet accueil enthousiaste à l'abandon complet où l'on avait laissé le jeune peintre sans nom, qui valait autant et plus peut-être que l'artiste à la mode ; il répondait donc par un secret dédain aux empressements, aux louanges ; et, ce qui arrive souvent en pareille circonstance, moins il paraissait sensible à ces témoignages d'estime et d'engouement, plus on les lui prodiguait à l'envi.

Bientôt sa réputation d'homme aimable, d'homme d'esprit, fut égale à sa réputation de peintre ; il cultiva l'une comme pouvant servir à l'autre ; il abaissa sa belle intelligence jusqu'à en faire la complaisante des salons ; cette intelligence, toujours habile et rusée, alors même qu'elle paraissait heurter de front les opinions des personnes les plus influentes dans la société, il l'avait énervée et asservie, jusqu'à ce point de préférer aux grandes idées les bons mots, l'originalité des jugements à leur sincérité.

Or, comme il lui manquait cette élégance instinctive et presque innée qui ne s'acquiert plus à vingt-huit ans, Léon affecta un certain mépris des formes de la bonne éducation, tout en apportant une extrême recherche dans les façons brusques et excentriques qu'il opposait avec succès à la politesse hautaine des réunions aristocratiques où il était admis, à la politesse obséquieuse des salons bourgeois, où il se voyait ardemment désiré. On prit pour de l'indépendance de caractère son sans-gêne calculé et pour une originalité supérieure les plus étranges boutades de son esprit ; dès lors le monde, si exigeant envers ceux qui se rangent docilement à ses lois, si indulgent pour ceux qui, tout en le respectant au fond, le bravent en apparence, ferma les yeux sur les défauts de son nouveau favori, et subit bientôt lui-même l'empire un peu tyrannique de l'artiste en renom.

Léon avait trente-cinq ans lorsqu'il rencontra Adèle de Savigny.

Sa physionomie avait pris un caractère de gravité qui contrastait avec le persiflage continuel auquel il avait accoutumé son esprit ; une sorte de négligence dans sa mise, une indifférence affectée pour la toilette, n'étaient qu'un moyen de faire mieux ressortir les avantages naturels de sa figure et de sa taille. Il ne quêtait ni les regards ni les compliments, certain qu'il était de les voir venir à lui d'eux-mêmes ; il semblait ne pas même faire attention aux femmes, si belles et si gracieuses qu'elles fussent ; il les forçait par là de faire attention à lui : pour les attirer, il avait l'air de les fuir. Pareil à ces monarques légitimes dont l'empire est incontesté, il attendait avec confiance qu'on se rangeât sous sa loi.

De faciles, amours l'avaient rendu sceptique en matière de sentiment ; comme il rencontrait sur sa route bien des femmes légères qui le traitaient en enfant gâté, il était incapable d'en estimer aucune en général ; et, pour lui, toute affaire de cœur se réduisait aux proportions d'une éphémère galanterie. Mais, on l'a dit avec raison, ce que l'on ressent le moins est précisément ce que l'on exprime le mieux ; aussi, dès qu'il parvenait à s'éprendre, on eût juré, à le croire, qu'il ne cesserait jamais d'aimer. D'ailleurs, comme le temps lui était précieux, parce qu'il en donnait beaucoup au travail, aux soins du monde et à des habitudes d'indolence incurable, il avait pour système de n'entreprendre jamais de difficiles conquêtes ; il allait droit aux vertus qui passaient pour n'être pas restées complètement inexpugnables.

Il avait vu madame de Savigny délaissée par son sexe et très-courtisée par les hommes, c'en fut assez pour le pousser vers elle. Mais, comme il

semble écrit qu'il faut tôt ou tard payer sa dette à l'amour vrai, là où il ne pensait trouver que l'occupation de quelques instants, il trouva le tourment d'une partie de sa vie ; car dans la femme dont il n'attendait qu'un attachement éphémère et frivole, il fit naître un de ces grands et sérieux sentiments qui envahissent l'âme et l'absorbent de telle sorte, que tout finit avec eux.

Adèle de Savigny habitait, sur les bords du lac de Côme, une villa délicieuse qui faisait l'admiration des touristes ; on avait su allier, dans la décoration de cette belle résidence, le luxe parisien et la simplicité suisse ; de grands et vieux arbres, de larges et vertes pelouses entouraient la maison, dont l'aspect était aussi tranquille que celui du lac.

Là, madame de Savigny ne vivait dans la solitude qu'à des heures réservées ; sa maison était ouverte de la façon la plus hospitalière à tous ceux qui s'y présentaient, comme son cœur à quiconque avait un sentiment vrai à y faire pénétrer ; on a vu comment elle-même avait provoqué les bienveillantes visites de Léon. Elle le reçut avec une émotion et des paroles qui le frappèrent, lui tant accoutumé aux banales adulations. Il fut bien près de répondre par une émotion semblable et des paroles senties à un accueil si flatteur ; mais l'habitude de dissimuler et ensuite de douter le fit longtemps résister aux séductions naïves de cette charmante femme.

Cependant, dès qu'il eut passé quelques jours auprès de madame de Savigny, il changea l'itinéraire de son voyage, loua dans les environs une maisonnette blanche, coquette et un peu rustique, une véritable maisonnette de roman, et arrangea tout autour de lui comme s'il allait commencer une vie nouvelle.

Quant à Adèle, prompte à l'enthousiasme, recherchant toutes les supériorités de l'intelligence, cédant facilement à l'attrait de se mettre en communauté d'idées avec les hommes qui pouvaient lui ouvrir des sphères nouvelles, elle ne songea point à cacher la vive impression qu'elle avait éprouvée ; elle n'essaya pas même de se préserver d'une admiration qui devait bientôt dégénérer en amour.

Elle avait alors vingt-deux ans et était dans toute la splendeur de sa beauté.

C'était la grande dame dans toute l'extension du mot ; le commun et le vulgaire la révoltaient en toute chose, dans l'art comme dans la nature ; cependant elle était encore simple, naïve, crédule, à ce point qu'on eût pu la croire aussi étrangère au monde que la bergère qui n'a connu que son chien

et ses troupeaux ; car elle avait vécu dans le monde, en refusant de le voir tel qu'il est ; imprudente et hardie, elle avait traversé la société les yeux bandés ; elle s'était penchée sur le bord de ses abîmes, en détournant son cœur de tous les avertissements qui lui étaient donnés.

Mariée dès l'âge de quinze ans à un homme incapable de lui donner le bonheur et de comprendre cette nature d'élite, madame de Savigny avait cru qu'elle ne serait jamais plus appréciée par les autres qu'elle ne l'avait été par son mari. N'ayant pas choisi sa destinée, elle n'en prenait point la responsabilité, pour ainsi dire ; elle vivait au jour le jour, distraite et insouciante de l'avenir. Sa fortune, la direction de sa maison, étaient abandonnées à qui voulait bien s'en emparer ; elle n'entrait dans aucun détail matériel, elle n'avait aucune prévoyance dans son propre intérêt ; et cette indifférence, qui aurait pu la conduire à la ruine, si elle n'eût eu près d'elle un ami dévoué pour prévenir ou réparer ses négligences, elle l'apportait aussi dans les choses délicates d'où dépend la considération d'une femme.

Ne sachant où reposer son cœur dans la vie réelle, madame de Savigny s'était créé un monde imaginaire, des arrêts duquel seulement elle relevait ; elle s'était composé pour son usage un idéal de vertu, et tout ce qui ne faisait pas partie de cet idéal, tout ce qui s'en éloignait, quelle que fût d'ailleurs l'opinion du monde, lui semblait vil et méprisable.

En revanche, elle n'avait aucun ménagement pour cette vertu de convention qui ne vit que par les petits soins, les gards mesquins, les restrictions opportunes ; elle allait à travers les voies fangeuses, en quelque sorte, sans jamais raindre de souiller sa robe d'innocence, ni de la déchirer ux ronces du chemin, sans craindre de glisser dans cette nge où elle ne laissait pas la trace de son pied. Elle marchait la tête haute, l'âme fière, semant ses trésors in llectuels et moraux avec la prodigalité d'une jeune inensée qui ne sent point la nécessité de l'épargne.

Toujours franche et vraie, parce qu'elle avait le cœur roit et qu'elle croyait n'avoir rien à cacher, elle se faisait air des femmes et adorer des hommes.

Madame de Savigny avait eu un salon brillant, où les mmes ; tout en la détestant, briguaient l'honneur d'être mises ; mais, depuis que les. désordres multipliés de son ari lui avaient fait prendre un grand parti et l'avaient forcée à demander une séparation judiciaire, les prudes, les sottes et les envieuses avaient saisi cette occasion pour se retirer en masse : les unes,

parce qu'elles se trouvaient mal à l'aise en face d'une supériorité qui les écrasait ; les autres, parce qu'une femme séparée de son mari tombe souvent dans ce demi-monde qu'une honnête femme ne peut fréquenter sans perdre à la fois son honnêteté et sa réputation.

Adèle avait été si peu sensible à ces retraits simultanées, qu'on avait été obligé de les lui faire remarquer pour qu'elle daignât s'en apercevoir.

— Tant mieux ! avait-elle dit gaiement ; c'est toujours une bonne chose, pour les armées, d'être débarrassées des lâches et des traînards qui ne peuvent qu'entraver l'action. Maintenant, je ne vois que bons amis, fermes cœurs autour de moi ; serrons les rangs, et en avant dans la vie, sous les auspices de l'amitié !

Léon Puisaye la trouva dans cette situation difficile, car elle avait rompu avec le monde autant qu'il le fallait pour ne pas se courber sous ses lois, mais point assez pour ne plus se mêler à ses plaisirs. Il la considérait comme une étrangère à laquelle il ne devait ni aide ni protection, et qu'il regardait curieusement passer devant lui, en cherchant à pénétrer le secret d'un cœur qui ne voulait pas lui appartenir.

Quand il la vit pour la première fois dans sa villa du lac de Côme, il n'avait pas encore parfaitement jugé les choses, il ne s'était pas complètement rendu compte de la situation morale où elle se trouvait ; et, s'il songea tout d'abord à lui offrir ses hommages, ce n'est pas qu'il fût encouragé par la réputation de légèreté que les méchantes langues avaient faite à madame de Savigny ; non, il céda presque machinalement à cette malheureuse idée, qu'une jeune et jolie femme n'a de la vertu qu'autant qu'elle n'aura pas rencontré l'homme qui doit lui plaire.

Une idée aussi fausse, aussi injuste, que Léon avait ramassée dans les ateliers, ne lui donnait pourtant pas d'indulgence pour les femmes qui sont réputées légères ; s'il ne croyait pas à la vertu absolue, il exigeait du moins dans tous les cas l'apparence de l'honnêteté ; et, quand il se disait, à part lui, qu'une femme pourvue de tant d'attraits et si jeune n'avait pas dû se condamner à un veuvage prématuré, sans se promettre quelques compensations, il aimait à penser que le monde, qui, suivant l'opinion favorable qu'il avait de lui-même, ne possédait ni sa perspicacité ni sa profondeur de jugement, était la dupe d'Adèle, et ne se montrait rigoureux envers une femme séparée de son mari que parce qu'il eût été dans l'impossibilité de formuler de plus graves accusations contre elle.

Lorsqu'il avait quitté madame de Savigny après sa première visite à la villa, elle lui avait tendu la main en disant : « A-bientôt ! » Bientôt, en effet, il était revenu ; et comme une fois, le sachant établi dans le voisinage, elle lui avait dit, d'un air souriant, qu'à toute heure il pouvait venir la voir en ami, sans être jamais gênant ni importun, il s'était persuadé qu'il ne devait pas tarder à s'engager avec elle dans les voies de la galanterie.

En conséquence, dès la troisième visite, il dirigea de ce côté ses vues et sa tactique.

Madame de Savigny et Léon Puisaye étaient seuls ; elle lui demanda tout à coup, après une longue et vague conversation sur l'amour, s'il avait jamais aimé ; il répondit assez cavalièrement :

— Toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion.

Voyant qu'elle le regardait en silence, avec étonnement, comme si elle n'eût pas compris, il ajouta d'un ton léger, en lui prenant la main :

— De toutes les occasions que j'ai rencontrées, celle qui se présente ici est la meilleure ; et, si vous le permettez....

Mais elle dégagea sa main avec vivacité, avant qu'il eût achevé la phrase ; et, tremblante, regardant Léon avec tristesse, elle dit d'une voix émue :

— Il ne faut jamais rire en parlant d'amour ; c'est chose grave et sérieuse pour quiconque est digne d'inspirer et de ressentir un amour véritable ; c'est l'affaire de toute la vie !

— Allons, pensa Léon, je suis un maladroit. Pourquoi n'ai-je pas deviné, à ces regards, à ce doux sourire, que j'étais en plein genre sentimental ? il faudra plus de temps que je ne supposais, mais le succès n'en sera que plus assuré et plus complet.

Et, reprenant doucement la main qui, cette fois, ne se retira point :

— Et vous, avez-vous aimé ? lui demanda-t-il brusquement.

— Jamais ! répondit-elle : l'amour m'a toujours effrayée. Que deviendrais-je, mon Dieu ! si j'allais associer mon cœur à un cœur qui manquerait de sincérité ?

— Eh bien ! s'écria Léon, en posant ses lèvres sur la main d'Adèle, nous sommes l'un et l'autre dans la même situation : moi aussi, je n'ai jamais voulu aimer, de peur d'aimer trop et de ne pas être aimé assez !

Désormais il savait comment il fallait s'y prendre pour captiver Adèle ; il avait deviné le secret de ce pauvre cœur, qui se croyait bien gardé parce

qu'il ne laissait approcher de lui que ceux qui voudraient répondre à un mot d'ordre qu'elle ne confiait à personne.

Léon Puisaye n'était pas un homme qui eût passé sa vie dans les boudoirs à combiner des plans de séduction ; le travail l'avait absorbé, sans lui donner le temps de jouer au Lovelace ; en définitive, il n'avait point le cœur usé, voilà pourquoi, en faisant le plan d'un vaudeville, il tourna malgré lui à la comédie sentimentale, et bientôt, à force, de dire à Adèle qu'il l'aimait, il l'aima.

Madame, de Savigny, elle, se livra tout entière et sans réflexion à ce premier sentiment ; son imagination para l'artiste de toutes les qualités, de tous les dons, de tous les prestiges qu'il n'avait pas ; et cette noble femme, qui aimait la vertu comme la première beauté du monde moral, qui l'exaltait avec un enthousiasme tout poétique, qui sentait, disait-elle, qu'elle ne pourrait vivre que dans un milieu d'où elle ne serait pas absente ; cette femme ennemie du vice, qui en parlait avec une indignation si véhémence qu'on l'avait prise quelquefois pour de la méchanceté ; cette femme, un jour, manqua aux lois de la vertu, de la pureté, sans cesser de les aimer ; ce front si fier se courba sous le poids d'une faute ; mais, en même temps, ce cœur, plein d'un amour si grand qu'il semblait pouvoir remplir toute une existence, se releva avec orgueil : celui qu'elle aimait n'était-il pas digne de tous les sacrifices ?

Il avait fallu consentir au sacrifice qu'il exigeait d'elle ou bien se résigner à perdre Léon. Volontaire, absolu, il ne savait pas supporter les longues résistances ; madame de Savigny avait plutôt obéi qu'elle ne s'était laissée vaincre.

Dans la plupart des circonstances ordinaires de la vie, la décision de son esprit, l'énergie de ses actes, pouvaient la faire prendre pour une femme forte, mais elle cachait en elle toutes les faiblesses de son sexe. Son penchant au dévouement, l'exaltation de son esprit, la vivacité de ses sentiments, étaient des obstacles naturels au développement de ses principes, au maintien de sa volonté.

Adèle avait longtemps lutté ; plus d'une fois Léon, après avoir passé une journée à la villa Savigny, était parti, le soir, désespéré, en jurant de n'y plus revenir ; pendant des semaines entières, il avait privé Adèle et de sa présence et de ses lettres ; il avait annoncé son départ prochain et définitif, et cependant Adèle ne succombait pas encore ; mais, un jour, il l'accusa de n'avoir ni amour ni dévouement ; il se plaignit de s'être trompé lui-même

aux apparences d'une sensibilité qui n'existait que dans la forme ; il lui dit que son souvenir, à la fois plein de charme et d'amertume, le suivrait partout et désenchanterait le reste de sa vie, en l'enlevant à l'art et à ses rêves de gloire ; il pleura en silence comme l'héroïne du roman de Bernardin de Saint-Pierre.

Madame de Savigny, qui avait résisté à sa tendresse, à ses prières, ne put résister à ses larmes et à sa douleur. Léon, comprenant alors toute la grandeur de ce sacrifice, devint, pour un instant, un homme nouveau.

Adèle, dans une heure d'épanchement, et peut-être à son insu, pour se rendre plus intéressante aux yeux de son amant, lui avait déclaré qu'elle n'avait jamais appartenu à son mari.

M. de Savigny, en effet, vieux gentilhomme au cœur corrompu, n'avait pas hésité à rechercher la main d'une riche et jeune héritière pour s'assurer la possession de sa dot ; mais, dans cette nature avilie, la loyauté de ses nobles ancêtres reparut, quand il eut associé son sort à celui d'une femme qui ne pouvait devenir que sa victime. Il lui avait pris sans scrupule sa liberté et sa fortune, il n'osa pas lui prendre sa virginité ; il respecta la jeune fille pure et naïve ; et Adèle reconnaissante lui avait tout pardonné en faveur de cet acte de délicatesse.

Léon regardait la confidence d'Adèle comme une invention de coquetterie. Il feignit d'y croire ; mais, au fond, il offensa par son incrédulité cette digne amie, incapable d'un mensonge et surtout d'un pareil mensonge. Quand il reconnut qu'elle ne l'avait pas trompé, un sentiment de vif regret s'empara de lui ; il sentit que, s'il était autorisé en quelque sorte à demander les faveurs d'une femme qui les aurait accordées à un autre avant lui, il n'avait pas le droit de les exiger d'une femme vertueuse, à laquelle il ne donnerait en échange qu'un amour illégitime, qui ne pouvait avoir ni l'approbation du monde, ni la consécration de la loi.

La douce tristesse d'Adèle, l'humiliation peinte sur son front, lui navrèrent le cœur ; avant de la quitter, il s'agenouilla devant elle, en jurant avec enthousiasme de consacrer exclusivement le reste de sa vie à l'adorable femme qui s'était donnée à lui.

Ce serment fut prêté et reçu avec solennité.

C'était le soir, à la nuit close ; la lune projetait ses rayons à travers le grillage doré d'une fenêtre entourée de jasmins et de chèvrefeuilles en fleurs. La chambre d'Adèle, tendue de taffetas rose recouvert de mousseline brodée, avec ses rideaux de dentelles à larges plis flottants, avec ses

jardinières garnies des fleurs les plus rares, avec ses tableaux de maîtres et ses statues en marbre et en bronze, semblait réellement le palais de l'Amour. Une fois qu'on y était entré, pouvait-on en sortir ?

L'artiste se laissa dominer par toute cette poésie locale, et après un long silence, arrêtant le mouvement de la petite pendule d'argent qui semblait, par son bruit importun, lui ordonner de se retirer plus tôt qu'il ne l'eût voulu, il dit tendrement à Adèle :

— Ici, le temps a cessé de marcher ; rien ne doit plus nous rappeler d'autre heure que celle de notre union ; puissions-nous trouver tôt ou tard les moyens de la faire ratifier devant les hommes ; mais, dès aujourd'hui, je la considère comme accomplie devant Dieu !

Adèle resta muette, le sein palpitant, les yeux remplis de larmes.

Avait-elle peur de trop engager Léon ? Ne voulait-elle pas profiter d'un élan irréfléchi de générosité ? ou bien, trop émue pour recueillir ses idées en ce moment, accordait-elle une dernière heure aux angoisses de la vertu, en oubliant son amant et son amour même ?

On ne saurait analyser ce qui se passait alors dans l'âme de madame de Savigny, mais cet affaîssement moral ne dura pas et ne se reproduisit plus ; dès le lendemain, Adèle redevint aimante, pleine d'abnégation, telle qu'elle l'avait été la veille. C'était une de ces femmes qui, par une soif insatiable de dévouement ou par une espèce de pudeur mêlée de fierté, cachent les peines éprouvées, et affectent toujours de paraître heureuses.

Léon s'y méprit ; il ne pensa pas qu'elle pût conserver au fond du cœur un remords, ni même un regret ; il la crut tout entière à la pensée du bonheur ; il s'abandonna donc à la joie de posséder une aussi aimable maîtresse, chez laquelle il découvrait à chaque instant de nouvelles qualités et de nouveaux charmes : le monde, l'avenir, la gloire même ; tout fut Oublié par lui durant quelques mois. S'il n'en était pas à sa première intrigue, à sa première conquête, il en était réellement à son premier amour ; il aimait avec toute l'expansion, avec toute l'énergie d'un adolescent.

III

Voi solcando un' mar crudele
Senza sarte, senza vele... !

ADÈLE DE SAVIGNY A MARGUERITE DE.....

« MON AMIE,

« Les femmes les plus sages sont celles à qui la vertu est le plus facile : mettre les passions aux prises avec elles, c'est commettre une imprudence, c'est déjà les compromettre. Hélas ! sommes-nous bien sûres, quand nous nous engageons dans les voies de l'amour, de pouvoir nous arrêter à temps, de ne jamais risquer de franchir les limites que nous nous sommes posées ? Tu te plains du vide, de la solitude de ton cœur ? chéris-les ! Dans ta situation, comme dans la mienne, il ne faut pas chercher à le remplir, car on ne peut le remplir que de remords. Chère, je t'en conjure, ne songe pas à aimer ; je te connais : l'amour, pour toi, ce serait la mort. Ton mari te laisse libre, me dis-tu ; tu n'aurais pas à craindre son désespoir. Mais le tien ? Non, tu n'es pas libre de valoir moins que tu ne valus ; il y a un maître plus puissant que celui que la loi nous a donné : c'est la conscience ; ne te révolte jamais contre lui ; ne fais jamais la folie d'endormir sa vigilance : on souffre trop après ! Plus le cœur est noble, plus la conscience est sévère et le remords implacable ; plus l'esprit est élevé, plus ses réflexions sont amères après la faute : il n'y a que les êtres dépourvus de tout sens moral qui peuvent impunément pécher. Ah ! chère Marguerite, prends bien garde à ces vagues désirs d'amour, à ces rêves dorés ! Ce ne sont que des rêves, crois-le ! On a beau se constituer le droit d'aimer, croire à la reconnaissance

de celui envers qui on l'exerce, il reste au fond de l'âme une appréhension constante, une douleur dont rien ne peut délivrer. Que ne donnerait-on pas. pour revenir au temps où l'on pouvait offrir un cœur pur ! De quelque tendresse, de quelque respect que l'homme aimé entoure la femme coupable, un doute affreux répond à chacune de ses protestations, à chacune de ses caresses. Veut-on oublier, s'enivrer d'amour, tout vous rappelle que cet oubli est une faute de plus ; ceux qui vous entourent, ceux qui vous rencontrent par hasard, trouvent des regards et des mots qui vous blessent profondément ; un jour, dans un moment de délire et d'exaltation, vous surprenez dans les yeux, dans la voix, dans le geste de celui pour lequel vous voudriez vous élever au-dessus de toutes les autres femmes, quelque chose qui vous avertit que, dans son estime, il vous place au-dessous de beaucoup !...

« Ne viens pas ici, chère amie, comme tu le désires ; tu n'y trouverais plus cette douce gaieté que tu aimais tant. La villa est devenue triste ; les chaleurs de l'été ont brûlé mes plus belles plantes ; les rivières anglaises du parc sont desséchées ; les gazons sont poudreux ; le lac lui-même a perdu sa tranquillité : ses eaux sont moins transparentes, et les oiseaux ont émigré de ses bords ; mes deux belles colombes sont mortes, et je viens de voir, avec un grand serrement de ce cœur qui conserve toujours ses superstitions, que le peuplier planté près de la grande fontaine, il y a trois ans, le jour anniversaire de ma naissance, n'a presque plus de feuilles et que son tronc dépérit.

« Ne va pas croire que je voie tout cela avec un œil de malade, que je souffre, que je vieillisse. Non ! au milieu de cette décadence de tout ce que j'aimais, je vis avec une impatiente activité : je veux tout remplacer, je tâche de suppléer à tout ce qui me manque. Parfois mes chants remplissent la vallée ; je vais au loin chercher de la fraîche verdure, de beaux ombrages ; je gravis les montagnes, je m'enfonce dans les bois ; je vais jusque dans les chaumières chercher l'image, sinon la réalité, du bonheur. J'appelle à moi les arts, la musique, la peinture, la poésie ; j'ai fait des vers que tu trouverais beaux, si je consentais à te les envoyer ; j'ai peint de souvenir ton fils jouant avec votre beau chien noir, et toi aussi, ma première et ma seule amie, assise à deux pas de lui, le regardant avec une ineffable tendresse. On me dit que ces essais ne sont pas trop mauvais. Ah ! c'est que j'ai un grand maître, un peintre de Paris que tu connais au moins de nom, Léon Puisaye, l'auteur de cette belle tête de jeune femme mourante que

nous avons tant admirée à la dernière exposition. Il est bien plus beau que toutes ses créations, et il est plus grand encore qu'il n'est beau. Figure-toi un héros des romans de chevalerie, généreux, ardent ; ou plutôt, ne te figure rien, crois-moi sur parole. Léon Puisaye a la perfection du cœur aussi bien que la perfection de l'esprit. Ah ! vas-tu dire, elle l'aime : Adèle ne voyait pas ainsi les hommes autrefois. Eh bien ! oui, oui, je l'aime ! Il ne sera pas dit que j'aie renié mon amour devant mon amie. Ah ! je l'aime à en mourir, à en devenir folle ; car, vois-tu, quelque chose me dit que cet amour ne sera pas heureux. Ce quelque chose, ce n'est point cette impossibilité du bonheur qui tourmente quelques femmes ; moi, je sens que je pouvais être heureuse, qu'il ne m'était pas besoin de choses extraordinaires pour cela. Mais, chère, quand je tremble, j'obéis à cette fatale logique qui nous dit que le bonheur ne peut se trouver que dans l'ordre moral. Cette loi pourrait-elle être renversée pour moi ? Je n'ai pas la folie de le croire. Je souffrirai, Marguerite, je souffrirai beaucoup ; mais, je l'espère, je ne souffrirai pas en toi : quoi qu'il arrive, tu me resteras, et je prierai tant Dieu, qu'il éloignera de toi le danger auquel je n'ai pu me soustraire. Mon amie, laisse-moi m'agenouiller devant toi, te faire une confession qu'un prêtre ne voudrait pas entendre : j'ai trouvé l'amour, la volupté, les satisfactions de l'orgueil, les jouissances du cœur et de l'esprit, je n'ai point trouvé le bonheur, et (j'ajoute ceci, avec une profonde tristesse), je ne l'ai pas donné non plus !.. Qu'est-ce qui manque à Léon ? Je n'en sais rien... Mais, le soir, quand nous nous promenons au bord du lac, quand il écoute les sons de ma voix ou ceux de ma harpe, son âme ravie a, en dépit de tout, des aspirations autres que celles que je puis satisfaire ; elle cherche avec angoisse quelqu'un d'absent. Hélas ! mon amie, cet absent, c'est l'honneur ! C'est la vertu qui manque à l'idéal de Léon. Il ne s'en doute pas ; mais, moi, je le sens bien par ce que j'éprouve de mon côté. Mon amie, plains-moi ! J'aimais la vertu ! Plains Léon qui l'aimait aussi ! Pardonne-moi, pardonne-nous ! Tout pardonner, c'est tout comprendre ; et qui comprendrait mieux que toi, qu'éprouvée comme j'en ai été, voyant ma vie associée à celle d'un homme indigne de moi, j'aie pu me laisser surprendre par le rêve d'un autre amour ?...

« Si je t'ai tout dit, Marguerite, c'est aussi pour te préserver... Que mon exemple te sauve de toute faiblesse !

« Adieu ; aime moi, aime ton fils, et n'aime que nous, si tu veux conserver le repos et la joie de ton âme.

« ADÈLE. »

Cette lettre écrite, Adèle n'osa pas l'envoyer. Elle n'osa pas non plus la détruire ; elle la conserva parmi ses papiers.

Si l'on voulait bien s'en donner la peine, on se convaincrail qu'il n'y a pas de dissimulation complète dans le monde. Les sentiments habituels de l'âme laissent une trace visible sur le visage.

— Grâce à cet avertissement de la nature, disait souvent Adèle, je me trompe rarement. On peut m'abuser sur les faits, mais je découvre assez bien les caractères.

Elle rendit le plus fort témoignage à cette opinion : son amour, ses regrets, se peignirent sur son beau visage ; et, quand l'ami qui vivait près d'elle depuis des années revint à la villa, bien qu'il n'y trouvât pas Léon, bien qu'il n'eût reçu aucune lettre d'Adèle pendant une absence de deux mois, la tristesse s'empara de lui, car tout ce qui s'était passé durant cette absence se révéla subitement à lui, dans le regard, dans le sourire d'Adèle ; et, sans lui demander une explication ou une confidence, sans lui adresser un reproche, il prit sa main, la serra entre les siennes, couvrit son amie d'un regard de profonde compassion, et murmura :

— Pauvre sœur !

IV

Calomniez ! calomniez !
Il en restera toujours quelque chose.

Cet ami, c'était M. de Savigny, frère du mari d'Adèle. Qu'eût-il fallu pour que la jeune femme fût heureuse ? Un bien léger déplacement de dates de naissance. En effet, M. Hector de Savigny n'avait qu'un an de moins que son frère aîné. S'il n'eût pas été le cadet, c'est à lui que, par des arrangements de famille pris presque à la naissance des enfants, Adèle eût été donnée. Quand ils envisageaient ensemble cette éventualité, un monde de félicités leur apparaissait, tellement vaste, tellement peuplé, qu'ils tombaient dans la tristesse qui dut s'emparer d'Adam et d'Ève, à l'évocation des souvenirs du paradis perdu. Jamais, peut-être, deux êtres ne furent aussi bien faits l'un pour l'autre ; ils se complétaient mutuellement. La gravité de M. de Savigny, sa mesure en toutes choses, la bonté de son cœur, les lumières de son esprit, son sens droit et pratique, en faisaient le tuteur naturel de cette jeune femme, en qui la pénétration remarquable qu'elle possédait ne s'opposait jamais aux entraînements irréfléchis ; qui ne savait pas plus modérer son esprit que son âme ; et qui, tout en ayant besoin de calme, cherchait sans cesse l'agitation. La beauté physique de M. de Savigny était une image de sa beauté morale ; grand, mince, distingué, il avait une de ces figures où tout est noble, depuis la majesté du regard jusqu'à la douceur du sourire ; depuis la parfaite régularité des traits jusqu'à la pâleur du teint.

Un grand sentiment l'avait préservé des orages des passions ; sa jeunesse avait été pensive et recueillie ; non pas qu'il se fût tenu rigoureusement éloigné du monde, mais il y apportait une telle dignité de maintien, une telle réserve de langage, qu'on n'osait pas troubler sa mélancolie. Sa fortune indépendante lui avait permis de ne pas faire de l'étude une spéculation. Il

ne s'était hâté ni d'apprendre ni de penser, mais seulement de bien faire l'un et l'autre. Dans sa vaste bibliothèque ; on n'eût pas pu distinguer ses goûts artistiques et littéraires, et il les exprimait ainsi :

— J'aime tout ce qui est beau.

Un jour, le monde fut étrangement surpris, en apprenant que ce sage avait fait la folie de se mêler aux intrigues politiques, et de découvrir, sous l'enveloppe si froide de M. de Savigny, un carbonaro. Son arrestation, puis son expulsion de son pays, révélèrent seules ses opinions politiques.

On était en 1820. Les passions étaient partout ardentes. et exaltées ; à peine quatre personnes se trouvaient-elles réunies dans un salon, qu'une dispute s'élevait ; car, si le libéralisme avait l'esprit d'entreprise, la monarchie avait l'esprit de résistance ; c'étaient deux ennemis, montrant un égal courage, une égale animation dans le combat ; deux drapeaux, dont les couleurs étaient également éclatantes, et qui se déployaient fièrement en toutes occasions. Au milieu de cet antagonisme ardent, M. de Savigny se faisait remarquer par sa réserve, son sang-froid, ses égards pour tous les partis, à aucun desquels il ne semblait appartenir. S'il était pris pour juge dans une discussion, il avait soin de se récuser ; s'il apprenait la nouvelle de quelque rigueur, il plaignait ceux qui étaient frappés, sans accuser avec violence, comme c'était alors l'usage, la main qui se montrait sévère. Aussi disait-on de M. de Savigny qu'il était humanitaire, mais qu'il ne se rattachait à aucun parti politique.

Pourtant, jamais personne n'eut des convictions plus réfléchies que les siennes : il aimait la liberté, non pas par ambition ou fol entraînement ; c'était en lui un amour déraison, qui ne lui était venu qu'après de longues et fortes études historiques, lorsque les leçons du passé lui avaient eu suffisamment éclairé l'avenir. Quand son parti fut pris, il le fut irrévocablement.

Tout était sérieux chez cet homme de cœur, et la cause politique qu'il embrassait devait devenir le culte de toute sa vie, culte silencieux, recueilli, qu'il n'exposait pas aux attaques du vulgaire. S'il entendait parler de liberté à des hommes frivoles qui n'en connaissaient que le nom, il souffrait comme de la profanation d'un objet sacré.

Il ne faut pas croire, cependant, que M. de Savigny n'appliquât pas ses forces intellectuelles à la défense de ses idées. S'il ne combattait pas ses ennemis par la parole, il les combattait par la plume ; et plus d'un article, destiné à faire sensation en Europe, fut imprimé sans nom d'auteur dans les

journaux libéraux du temps, bien que cet auteur fût prêt à soutenir de son épée chaque idée exprimée ; mais M. de Savigny croyait mieux servir son opinion en gardant un strict incognito qu'en livrant son nom à la publicité. C'était un homme d'action, et il avait dépensé une partie de sa fortune à coopérer à des fondations libérales, sans qu'autour de lui l'on put le soupçonner.

Une trahison ayant livré à la police des hommes qui avaient les mêmes pensées que lui et avaient commis les mêmes actes, l'un d'eux fut accusé, sans preuves, bien entendu, d'être l'auteur d'un article de M. de Savigny ; celui-ci n'hésita point et se livra noblement à des ennemis qui venaient d'envoyer les fondateurs du Conciliateur au S.....

La première visite que reçut M. de Savigny dans sa prison fut celle d'Adèle. Trompée avec le public par l'apparente réserve de son beau-frère, la jeune femme accourut, dans une exaltation extrême ; elle se reprochait de n'avoir pas mieux compris la tristesse de son ami, de n'avoir pas deviné ses plus secrets sentiments. Elle se jeta dans ses bras, jura de partager la captivité du carbonaro ; de monter avec lui sur l'échafaud, si, comme Silvio Pellico et ses amis, il était condamné à la peine de mort pour avoir trop aimé son pays. M. de Savigny modéra cette expansion, affirmant qu'il n'avait rien de semblable à craindre ; qu'il n'était exposé qu'à une longue détention qu'Adèle serait incapable de supporter, et qui lui semblerait peu de chose, à lui qui s'y était dès longtemps préparé. Mais madame de Savigny était une femme dont toutes les résolutions étaient sincères. Si un esprit exalté les dictait, elles étaient fortement appuyées par un cœur qui n'avait de forces que pour aimer et se dévouer. Tout ce que put lui dire son beau-frère ne fit qu'augmenter son désir de se consacrer à lui ; en combattant son dévouement, il l'obligea seulement à le raisonner, à le rendre plus réfléchi.

Quand, sur les injonctions du geôlier, Adèle fut contrainte de se séparer du prisonnier, elle ne fit point de résistance, ne laissa pas tomber une larme, ne renouvela aucune promesse ; et M. de Savigny s'abandonnait à des réflexions amères sur le peu de fonds qu'il faut faire sur les engagements de la jeunesse et sur les témoignages de l'amitié, quand, huit jours après son arrestation, il vit entrer de nouveau Adèle dans sa prison. Il allait lui faire des reproches de ce qu'elle ne lui avait pas donné, une seule fois, la consolation demandée de venir se montrer à lui, chaque jour, à une heure

indiquée, à une fenêtre d'où l'on apercevait les grillages de la sienne, lorsqu'elle lui tendit une lettre.

Pendant ces huit jours d'absence, madame de Savigny était allée solliciter la faveur d'être prisonnière avec son beau-frère ; elle n'avait pas craint de se dire coupable, pour réussir ; d'assurer qu'elle avait été initiée à tous les actes du carbonaro ; qu'elle s'était associée à toutes ses pensées ; elle intéressa si vivement les hauts personnages près desquels elle parvint, elle les toucha si profondément, qu'on lui rendit le prisonnier ; la peine qu'il pouvait encourir fut commuée en un exil perpétuel, avant jugement ; et la lettre qu'Adèle apportait annonçait cette commutation.

La position de M. de Savigny était délicate et embarrassante. D'un côté, il était obligé d'accepter comme une faveur une peine que, dans sa conscience, il ne croyait pas avoir méritée ; car tout ce qu'il avait écrit était la vérité, et il se croyait en droit de la dire ; sa noble démarche devenait une fausse démarche ; s'il ne demandait pas des juges, pourquoi se livrer à la police ? D'un autre côté, il allait prendre une immense responsabilité, celle de la réputation d'une très-jeune femme, qui pouvait être compromise par l'exil volontaire qu'elle allait s'imposer. Ces considérations firent garder, un moment, le silence au carbonaro ; quand il le rompit, ce ne fut pas pour faire part de ses réflexions pénibles à la jeune femme : à quoi cela aurait-il été bon ? En lui montrant les inconvénients de leur situation, il eût pu l'affliger, mais non la faire renoncer à ses nobles projets.

— Ma chère sœur, dit-il en lui prenant la main, je vous connais assez pour savoir que vous n'êtes revenue auprès de moi qu'après avoir fait tous vos préparatifs pour me suivre, dussé-je errer le reste de ma vie par toute la terre, sans y trouver un coin hospitalier ; partons, et puissiez-vous n'avoir jamais à vous repentir de votre sacrifice ; puisse le mien n'être pas inutile, et sauver un innocent !

Madame de Savigny dit simplement : Merci ! en répondant à l'étreinte de son beau-frère ; elle le remerciait de l'avoir si bien comprise, et de lui avoir épargné un combat inutile ; combat d'où elle serait sortie victorieuse, sans doute, mais qui eût coûté à leurs deux caractères. Le soir même, ils quittèrent leur pays ; et le monde commença l'œuvre de dénigrement prévue par M. de Savigny. Il ne faut pas trop blâmer le monde, si sa pensée ne s'élève pas au niveau de certains dévouements provenant des passions : il est si peu habitué à en rencontrer de complètement désintéressés ! Il n'hésita donc pas un instant à bâtir un roman licencieux sur un événement

amené par les plus nobles sentiments : Adèle fut la maîtresse de son beau-frère ; et telle femme que la calomnie ne pouvait plus atteindre insinua que le mari pouvait bien n'avoir, pas été aussi coupable qu'on l'avait cru d'abord ; telle autre avait remarqué, entre le beau-frère et la belle-sœur, plus d'une intelligence, pendant les fêtes mêmes du mariage de celle-ci ; enfin, on ravala l'acte de patriotisme de M. de Savigny jusqu'à en faire un calcul égoïste : ne pouvant plus se contenter de la liberté laissée par son mari, Adèle avait paré son amour coupable des couleurs du dévouement ; M. de Savigny ne s'était compromis que pour déguiser un enlèvement devenu nécessaire, par suite de fautes que l'on voulait aggraver, tout en les cachant.

Une amie charitable prit un malin plaisir à tenir Adèle au courant de ces petites infamies de salon ; un parent informa, de son côté, M. de Savigny de ce qui se passait. Ces propos causèrent, faut-il le dire, une certaine satisfaction à la première, en doublant la valeur de sa décision ; mais M. de Savigny tomba dans un profond chagrin ; il supplia sa belle-sœur de renoncer à sa noble tâche ; et, quand elle le raillait de sa pusillanimité, elle voyait briller, au bord de ses paupières, les seules larmes qu'il eût versées de sa vie.

Une lettre d'Adèle, écrite à son amie dans les premiers mois de son exil, donnera mieux que nous ne saurions le faire l'idée de sa situation alors.

« CHÈRE MARGUERITE,

« C'est de mon propre cœur que j'ai toujours fait dépendre ma conduite : loin de chercher les suffrages du monde par les ménagements nécessaires pour me les concilier, je pense, à tort ou à raison, que l'approbation des hommes flétrit légèrement ce qu'il y a de plus pur dans la vertu, et que le plaisir qu'on pourrait prendre à cette approbation finit par gâter les mouvements simples et irréfléchis d'une noble nature. C'est assez te dire que les mauvais propos que l'on nous a transmis, à toutes les deux, ne sauraient en rien m'offenser. Tu as grand tort de t'affliger pour moi, chère ; et, tiens ! comme j'ai l'habitude de tout te dire, je ne te cacherai point que la

lettre de madame de Richebourg a été sur le point de me tourner la tête de joie ; sans le chagrin de ce pauvre Hector, comme je regretterais de ne plus parfaitement croire à ces récits !

« Tu sais bien, amie, qu'en jouant avec toi, dans notre enfance, j'avais toujours quelque chose d'extraordinaire à introduire dans nos jeux ; je visais aux grandes choses ; j'avais des prétentions à devenir une héroïne. Eh bien ! voici que tout à coup, lorsque j'y songeais le moins, d'une action que j'ai trouvée toute simple et toute naturelle, je t'assure, on fait une affaire sublime : abandonner son pays, quand on aime les voyages ; quitter un monde où l'on n'a nulle affection, pour suivre l'homme digne de vos respects et de votre reconnaissance, ce n'est certainement pas du dévouement. Mais, à mon âge, braver la calomnie, livrer sa réputation, l'apparence de son honneur en holocauste à l'amitié, c'est superbe, et je me suis sentie bien orgueilleuse un moment. Je me voyais déjà poursuivie, persécutée ; et, comme la persécution est le plus beau piédestal de l'innocence à mon avis, j'étais toute fière, toute rayonnante, de n'être plus une femme ordinaire. Tu sais que la conviction que je n'étais et ne serais jamais que cela a été le tourment de ma jeunesse.

« Mais, chère amie, il a fallu bien vite descendre du socle : deux heures de réflexions m'ont ramenée à la réalité. Figure-toi bien que ton amie a eu à peine un jour l'attention du monde où elle vivait ; et, maintenant, personne ne songe à elle et à son action. On fait le monde bien plus méchant qu'il n'est ; il n'emporte pas plus les réputations que l'ogre les petits enfants ; on dit cela pour entretenir une terreur salutaire dans l'esprit des femmes sans principes et des petits enfants. Chère Marguerite, rappelle tes souvenirs, et dis-moi combien nous avons connu de femmes honorées, qui ne méritaient guère de l'être. Je m'élèverais bien plus volontiers contre la tolérance du monde que contre ses sévérités. Sois bien tranquille en ce qui me concerne ; il est plus pressé de m'oublier que désireux de me désoler. Je le méprise un peu, et je ne le crains pas du tout. S'il s'avisait de se poser en face de moi en juge rigoureux, je ne saurais retenir un éclat de rire. C'est un flatteur, un courtisan, et rien de plus ; toute femme l'a à ses pieds dès qu'elle le veut ; et, si elle doit se défier de quelque chose, c'est du miel et de l'ambrosie qu'il lui verse à flots, et qui, si elle n'y prend garde, finissent par lui causer une funeste ivresse.

« Chassez donc toutes vos noires pensées, chère Marguerite ; je suis plus heureuse que je ne le fus jamais, parce que j'ai trouvé enfin une occasion de

faire mon devoir. Hector n'a pas pris encore de parti ; je ne puis te dire où nous vivrons ; je serais peut-être tout aussi embarrassée pour te dire où je désirerais aller vivre ; aucun pays ne m'attire particulièrement ; cependant, si je suis appelée à me prononcer définitivement, je crois bien que j'opterai pour Rome. Ris tant que tu voudras, mais je suis désillusionnée comme une vieille femme ; il ne reste plus en moi d'aspiration que vers les arts ; Hector aussi ne pourra, ce me semble, se relever que là. Il est tombé, depuis quelques jours, dans une tristesse qui m'afflige, et qui ne provient pas de la mesure qui l'a frappé. Il m'a dit, hier, de ne plus insister sur les causes de son chagrin : j'obéirai ; mais ma curiosité est bien piquée ; j'en suis, depuis ce moment, à me poser la question que tu te posais si souvent l'an dernier : Aimait-il ? Mais où, et qui aimerait-il ? Je ne trouve absolument aucune réponse satisfaisante. Toi, qui es plus fine, plus perspicace que moi, tâche de deviner !

« Autre question : S'il aime, faut-il le plaindre ou le féliciter ? Sais-tu que je commence à souhaiter vivement d'avoir quelque chose à aimer, quelque chose de peu dangereux, qui n'attache pas trop, un chien par exemple. J'ai peur de toute autre affection ; si nous n'allons pas à Rome ; je vais faire des folies de toutes sortes, m'attacher à des fleurs, à des oiseaux ; car, décidément, mon rôle d'héroïne est fini. Ce que j'ai entrepris pour Hector n'est qu'un dévouement bien vulgaire, puisque, tout bien pesé, bien considéré, je ne cours aucun risque, pas même celui de perdre les vingt adorateurs que je laisse en Italie, pas même celui de rester longtemps veuve, s'il plaisait à Dieu de rappeler à lui mon mari. Ah ! madame de Richebourg prétend que, si je revenais, on ne me recevrait plus dans les salons, qu'on ne m'ouvrirait plus les portes des maisons aristocratiques ! Je le crois ; mais ce serait lorsqu'une fois entrée, je voudrais en sortir. La calomnie, crois-moi, est comme les fantômes et les sorciers : les crédules, les sots qui s'en effrayent, lui créent la seule puissance qu'elle puisse avoir.

« Adieu, mon amie ; tu vois que je ne suis point trop triste pour une exilée que l'on est en train de perdre de réputation.

« ADÈLE DE SAVIGNY. »

V

Lorsque vers moi daigna descendre
L'amitié qui charme nos jours !
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours !
Frappé de sa beauté nouvelle
Et de sa douceur pénétré,
Je la suivis... mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

La découverte de l'amour d'Adèle pour Léon Puisaye fut, pour M. de Savigny, une source de douleurs ; il connaissait trop le cœur humain pour ne pas voir la perte de sa belle-sœur imminente ; malheureusement, il arrivait trop tard ; il n'avait plus à donner des conseils, mais bien des consolations, quand l'heure du malheur aurait sonné. Atteint cruellement par les soupçons qu'avait fait peser sur la jeune femme son dévouement à un proscrit il s'était tellement appliqué à les confondre par sa conduite respectueuse, qu'il avait fini, sinon par les dissiper complètement, du moins par forcer ceux qui les avaient exprimés, à se taire. Adèle avait, d'ailleurs, un peu raison quand elle écrivait à son amie que le monde s'empresserait de l'oublier ; le temps aurait lassé la malveillance et eût fini par lui ramener la haute estime qu'elle méritait ; mais, hélas ! pendant que M. de Savigny attendait avec patience ce mouvement de regret qui suit, chez les hommes de bien, le mouvement d'injustice, une funeste passion avait fait descendre Adèle au degré d'abaissement mondain où ses ennemis voulaient la voir.

M. de Savigny passa toute une nuit à réfléchir à sa situation nouvelle ; il devait respecter sa belle-sœur jusque dans ses erreurs les plus blâmables ; garder si bien le secret qu'elle ne pouvait pas lui confier, qu'elle ne s'aperçût jamais qu'il l'avait deviné. Si son amitié vive, sa franchise,

amenaient la jeune femme à le lui révéler malgré tout ce qu'il ferait pour éviter cette confidence, l'indulgence accueillerait seule cet aveu.

Adèle avait toujours eu pour son beau-frère une tendresse filiale ; elle lui était soumise en toute circonstance, et l'austérité de ses mœurs lui avait inspiré une sorte de vénération. Peut-être, si elle avait souffert dès qu'elle avait été coupable, la crainte de voir apparaître le front sévère de M. de Savigny entre elle et Léon, la crainte d'avoir à rougir devant le seul homme auquel elle reconnût le droit de censurer sa conduite, avait-elle été pour moitié dans ses remords ? M. de Savigny la connaissait assez pour pouvoir se dire tout cela ; il avait, d'ailleurs, assez de confiance dans l'élévation de son cœur et de son esprit pour avoir foi en l'honorabilité de son choix. Aussi, quand le jour commença à éclairer les bords riants du lac de Côme, il sortit dans la campagne et alla demander à cette nature en réveil un peu des espérances qu'il fallait à son cœur, pour lui permettre de se révéler. — Il faut qu'il l'aime bien, pensa-t-il, en essuyant deux larmes qui coulaient malgré lui ; il faut qu'il lui ait fait de bien grandes promesses de bonheur, pour qu'Adèle ait manqué à toutes ses résolutions ; elle n'était pas femme à céder à un premier attrait... — Allons ! continua-t-il à demi-voix, cet homme sera mon ami ; j'avais trop espéré, en croyant qu'une jeune femme de vingt-deux ans pouvait se consacrer au seul culte de l'amitié ; l'amour s'est montré, et l'amitié est reléguée au second rang : qu'il la rende heureuse, et je ne me plaindrai jamais !

De gros soupirs, une pâleur plus grande que celle qui avait couvert son visage quand il avait entendu prononcer son arrêt de mort, indiquaient cependant quelle eût été l'étendue de ses plaintes s'il en eût fait entendre d'égales à sa douleur.

Hélas ! l'espérance à laquelle se rattachait M. de Savigny ne pouvait pas être de longue durée. Dès qu'il eut vu Léon, son esprit pénétrant découvrit en lui des défauts incompatibles avec la nature d'Adèle. De son côté, l'artiste ne se sentit pas à l'aise vis-à-vis de ce grand seigneur qui, ne s'arrêtant jamais aux surfaces des pensées et des sentiments, creusait si avant dans le cœur, qu'il n'était pas possible de lui dérober ce qu'il pouvait y avoir de stérile ou de vicié dans les couches inférieures. L'amitié désirée par M. de Savigny ne vint donc pas ; et ils restèrent l'un près de l'autre, vivant dans une intimité fraternelle, tout en conservant une défiance mutuelle et des préventions que les événements ne pouvaient qu'augmenter.

C'est une folle entreprise de l'amitié que de vouloir se faire la protectrice de l'amour, la vigilante sentinelle d'un bonheur dont elle prévoit la fin. Adèle, tout entière aux enivrements de sa passion, se plaça trop complètement sous la domination de Léon, pour que le dévouement de son beau-frère ne devînt pas parfois importun et presque toujours inutile. Heureuse d'avoir échappé aux reproches qu'elle redoutait, elle s'autorisa du silence du comte pour lui imposer jusqu'aux caprices de l'artiste qui se façonnait doucement à la tyrannie, parce qu'il trouvait trop facilement à l'exercer. En Léon, comme en beaucoup d'hommes, il y avait deux natures bien distinctes, qui semblaient s'exclure l'une l'autre, et s'annihilaient mutuellement, au lieu de se compléter. L'amour, un premier amour, car tout ce qu'il avait éprouvé avant de connaître Adèle ne méritait pas ce nom, l'amour, au lieu de rapprocher ces deux natures, de les fusionner, opéra un nouvel éloignement. Il aima Adèle au point de tout oublier pour elle pendant quelques mois, jusqu'à l'ambition, sa passion dominante ; il l'aima en artiste qui trouvait en elle un idéal de beauté, une perfection de forme qui avait fait dire à Pradier : « Avoir des pieds pareils, et porter des souliers ! avoir un tel buste, et ne pas poser ! » Il l'aima surtout en poète qu'enivraient les contrastes de son esprit et de son cœur. Ce mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force, d'exaltation et de simplicité, l'étonnait à chaque instant. Elle mettait de l'intérêt à tout ce qu'elle entendait comme à tout ce qu'elle disait ; elle n'avait ni prétentions ni préjugés, cherchant naïvement à plaire, parce que c'est encore une façon d'aimer ; aussi était-il impossible de n'être point subjugué par sa conversation vive, animée, variée, où étaient semées à profusion toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur, et Léon était sincère, quand, ébloui, transporté à la vue de tant de beautés, de tant de grâces, il tombait aux genoux de la jeune femme, en lui jurant un éternel amour...

Mais, rentré chez lui, seul avec ses pensées, s'il évoquait l'image d'Adèle, elle lui apparaissait dépouillée de cette auréole que le charme de la femme avait substituée à celle de la vertu. Un grand vide restait en son cœur ; il sentait un vague besoin d'accuser son amie ; et, s'il eût bien analysé ses sentiments, il eût vu que, pour être le plus beau modèle qu'il eût rencontré jusqu'alors, madame de Savigny n'était pas devenue autre chose, pour lui, qu'une grande, belle, savante étude, à laquelle il ne pouvait s'attacher qu'autant qu'elle continuerait à lui offrir des aperçus nouveaux ; son instinct de bonheur lui disait qu'il y avait autre chose à demander à la

femme aimée ; qu'une autre, moins belle, moins séduisante peut-être, remplirait mieux son cœur. Bientôt, il apporta ces dispositions critiques près d'Adèle ; il y eut des moments où il n'admettait plus ses opinions sans contrôle ; où il disséquait ses sentiments, ses pensées ; où il voulait la forcer à trouver en elle ce qui n'y était point ; il devenait alors taquin, jaloux, désagréable, offensant ; souffrait avec humeur la présence de M. de Savigny ; le contrariait sur chaque sujet de conversation ; et, ne comprenant point, ou affectant de ne point comprendre ce qu'il y avait de sublime dans la résignation de cette nature si fière, il blessait ce cœur qui n'avait pas cessé de saigner depuis qu'il connaissait celui qu'aimait sa belle-sœur.

Léon n'était pourtant pas cruel ; il était au contraire bon, généreux, quand son intérêt personnel, son amour-propre ou ses principes n'étaient pas engagés ; plus d'une fois il eut d'honorables retours vers cet incomparable ami qui s'immolait, sans une plainte, à un bonheur auquel il ne pouvait plus croire.

Un soir, après une journée de travail sans succès, exaspéré d'avoir été forcé de passer deux fois la brosse sur des traits que sa pensée concevait bien et que son pinceau traduisait mal, Léon s'achemina vers la villa Savigny, le cœur gros d'amertume contre celle qu'il se plaisait à nommer sa Muse, et qui, ce jour-là, l'avait si mal inspiré. Adèle ne l'attendait point ; mais elle songeait à lui ; elle chantait la romance qu'il aimait : les sons affaiblis et doux de sa harpe arrivaient à l'artiste, à travers le grillage des fenêtres de cette chambre coquette qu'il aimait à nommer l'Olympe de ses amours ; jamais la voix d'Adèle n'avait été plus belle ni plus purement accentuée : il s'arrêta, espérant se calmer à ces sons enchanteurs ; mais, au contraire, la révolte se fit en lui ; un sentiment de jalousie, d'envie, éclata spontanément ; ce chant favori, elle ne le lui gardait pas, elle le disait à un autre, en son absence, et elle le disait mieux qu'elle ne le lui disait, à lui !. A cette grande dame, qui. n'avait pas à vivre de l'art, l'art accordait-il donc des privilèges spéciaux ? Elle réussissait à tout, sans efforts ; il n'était pas pour elle de ces heures stériles, où l'inspiration, sans cesse appelée, se dérobe sans cesse ; à peine lui avait-il mis un pinceau entre les mains, qu'elle était devenue peintre. Dieu n'avait donc pas fait deux parts de ses dons, comme on le répétait dans les ateliers, donnant aux uns la fortune avec l'élévation de la naissance, aux autres le feu sacré, le génie. Il avait donc tout mis d'un même côté, et l'aristocratie du nom entraînait celle de l'intelligence !

— Comment en serait-il autrement ? pensait-il en s'éloignant rapidement de la villa. Le génie n'est-il pas comme les plantes rares, difficile à cultiver ? La fleur croît dans la lande stérile, à la cime des rocs, dans les crevasses des vieux murs ; mais quelle fleur !... O mon maître, vous m'avez trompé ! ajouta-t-il en écartant ses cheveux de son front brûlant ; au lieu de m'encourager, de me montrer la gloire m'attendant sur le seuil de la demeure des grands, pour m'y introduire, vous auriez dû me montrer le dédain m'en chassant sans pitié, pour mon désespoir ! Adèle ne m'aime pas !... Je me suis trouvé sur son passage, j'ai piqué sa curiosité ; mais, quand elle me compare à ses anciens amis, à son beau-frère, tout en moi lui semble mesquin, grossier ; mon talent même, dont elle semble si fière, mieux que personne elle en comprend l'infériorité, elle si artiste ! L'autre jour, ne m'a-t-elle pas dit : « — Vous avez de grandes richesses en vous, mais il vous manque un peu d'imagination et d'enthousiasme. » Oui, elle m'a dit cela !...

Comme il s'exaltait ainsi, Adèle, qui l'avait aperçu de sa fenêtre, était venue à sa rencontre ; elle prit ses mains, les pressa sur sa poitrine, et le contempla un instant avec recueillement. Les mauvaises pensées de son esprit se reflétaient sur son visage ; si bien que la jeune femme lui demanda :

— Qu'avez-vous contre moi ?

Cette question si simple éveilla mille soupçons dans l'âme agitée de l'artiste :

— Pour me supposer un mécontentement, pensa-t-il, il faut qu'elle m'en ait fourni bien des causes, car elle me sait aveugle !

Et il répondit, à tout hasard :

— Mon Dieu, Adèle, je ne me plains point, mais je n'ignore rien.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle, étonnée.

— Que vous ne m'aimez pas, dit-il, que...

— Je ne vous aime pas ! reprit-elle en reculant de quelques pas. Ah ! Léon, je pouvais tout craindre, excepté ce doute ! vous pouviez, pensais-je un jour, ne plus m'aimer ; mais dire que je ne vous aime pas !...

Et la jeune femme fondit en larmes.

Cette douleur si vraie décontenança l'artiste ; il s'était engagé un peu légèrement, sans réflexion, dans une querelle sans objet ; il avait suffi d'un mot de la jeune femme pour lui faire comprendre son tort. Aussi, assez bien inspiré pour ne pas l'aggraver, il prit la main de son amie et la porta

respectueusement à ses lèvres, en disant — Tenez, j'ai été malheureux toute la journée ; j'avais besoin de vous voir, de vous entendre ; j'ai abandonné tout travail, je suis venu. Je m'étais persuadé qu'à cette heure vous seriez près de la grille du parc, où vous avez l'habitude de m'attendre ; quand je ne vous y ai pas trouvée, mon âme s'est laissé aller à de sombres pressentiments ; il m'a semblé que les sons de votre harpe, ceux de votre voix, s'adressaient, ce soir, à un autre... J'ai souffert, et je retournais à mon cottage pour y cacher ma douleur.

— A un autre !... répéta Adèle, stupéfaite ; je ne l'aime pas !... Il n'ignore rien !... Adieu, Léon ; je ne saurais vous recevoir aujourd'hui. Retournez, comme vous le vouliez, au cottage. Nous souffrirons en même temps ; mais il vaut mieux séparer nos douleurs.

Ce fut une funeste inspiration de la jeune femme ; malheureusement, si elle avait une grande pénétration, elle lui venait plus de l'instinct que de l'esprit d'observation. Elle se laissait toujours guider par le premier mouvement, surtout dans les affaires de cœur, tant elle avait peur, peut-être, que la lumière, fille de la réflexion, n'effaçât des illusions dont elle avait un impérieux besoin. Aussi peut-on dire que personne ne connaissait moins qu'elle ceux qu'elle aimait. A l'approche de Léon agité, son cœur avait été agité sympathiquement ; elle ne s'était point trompée, et avait deviné, avec une admirable sagacité, qu'elle était la cause de cette agitation. Mais, quand il s'agit de deviner le remède à appliquer, Adèle manqua complètement de cette adresse qu'ont les femmes les plus médiocres : fière, blessée dans ce qu'elle avait de plus précieux, dans son amour, elle ne sut pas reconnaître un droit exercé impunément par l'amour, celui de se plaindre de maux imaginaires. Elle repoussa son ami au moment où il avait besoin de consolations, et de cette erreur datèrent toutes les peines de la jeune femme, tant il est vrai qu'en amour les plus petites fautes peuvent toujours devenir capitales.

Léon n'avait pas insisté pour rester près d'Adèle : il avait même accepté, avec un certain empressement, sa proposition : il avait eu tort, et, en le repoussant, elle lui donnait raison ; elle le délivrait de l'embarras de se faire pardonner des doutes dénués de tout fondement. Mais Léon avait un orgueil immense, des défiances qui lui venaient de son éducation ; son âme était naturellement ingrate, son esprit oublieux et personnel, sinon égoïste ; dès qu'on ne lui donnait plus, le souvenir de tout ce qui avait été donné s'effaçait. Rentré au cottage, il se dit qu'Adèle ne l'en ferait pas sortir de

longtemps ; que, si elle avait cru l'humilier on le punir en l'éloignant, il lui prouverait qu'elle s'était trompée ; qu'après tout, cette liaison ne valait pas mieux qu'une autre ; que c'était une rencontre agréable, un attachement d'un jour, et qu'il avait été un sot de considérer comme une affaire sérieuse un manège de coquetterie ; qu'Adèle lui avait rendu un immense service, en le rappelant, par sa froideur, à la raison.

Et tandis qu'il l'accusait de froideur, elle s'abandonnait aux plus beaux mouvements de son âme ardente ; elle regrettait le moment de faiblesse qui lui avait fait désirer de séparer leurs chagrins ; elle se repentait de n'avoir pas été plus indulgente pour son ami ; elle se disait qu'il ne fallait pas demander, à celui que l'on aimait, de comprendre l'amour comme on le comprenait soi-même ; se promettant, pour l'avenir, de prendre le ton du cœur de l'artiste, au lieu de chercher à lui imposer celui du sien.

— Les femmes ont l'esprit plus souple, les sentiments plus malléables : c'est à elles à faire tous les sacrifices ! pensait-elle, en se plaçant à son bureau, pour écrire à Léon une lettre de consolation et de repentir.

La nuit était profonde, Adèle avait beau se mettre à la fenêtre, elle ne voyait briller aucune lumière dans la direction du cottage.

— Il souffre, pensait-elle ; il est malade ; il croit que je ne l'aime point, que j'en aime un autre ; et, par mon sot orgueil froissé, j'ai pu confirmer ses soupçons !

Elle écrivit longuement une lettre, dans laquelle, sous l'impression des souffrances de son ami, elle abdiquait tout ce qu'elle avait pu avoir d'exigences, de fierté, de sentiments personnels. « Mon bien aimé, disait-elle en terminant, vous m'avez fait comprendre aujourd'hui ce que doit être l'amour ; j'avais cru qu'il pouvait laisser subsister le caractère. Eh bien ! non ; à partir de ce moment, je n'ai plus d'idées, de sentiments propres ; je pense comme vous pensez, je sens tout ce que vous sentez, et je suis prête à être jalouse, comme vous, des sons de cette harpe que le vent emportait dans une direction opposée à celle de la demeure de mon ami. Venez, mon seigneur, mon roi, mon maître ! Vous ne trouverez plus ici cette femme qui voulait rester elle, tout en devenant vous ; venez, vous ne trouverez plus qu'un cœur dépouillé entièrement de tous les sentiments autres que celui que vous avez mis en lui ! »

Cette lettre était une seconde faute. Dans la disposition d'esprit où était l'artiste, il fallait qu'il restât livré à lui-même ; l'ordre d'idées où il s'enfermait le rendait indigne de la démarche d'Adèle. Peut-être, si elle ne

l'eût pas faite, après quelques jours de lutte entre l'esprit du mal et celui du bien, Léon eût-il reconnu son injustice, et le travail qui s'était fait spontanément dans l'âme d'Adèle se fût-il accompli, à la longue, dans la sienne. Il aimait, et il fût revenu de lui-même à la villa, tremblant de n'y plus trouver le même accueil, parce que les défaillances de son amour auraient été devinées.

Il y a des hommes qu'il ne faut pas trop aimer ; on doit laisser beaucoup de chemin à faire à leur cœur : leur rendre l'amour trop facile, c'est les inviter à vous tourmenter, c'est les amener au dédain. Quand Léon revint à la villa Savigny, c'était un autre homme. La veille, il se sentait honoré de l'amour d'Adèle. Il avait, parfois, peur de le perdre. Cette grande dame exerçait sur cet enfant du peuple un grand prestige ; même dans les moments où il la froissait, où il lui témoignait de l'humeur, il sentait la distance qui l'en séparait. La lettre de la jeune femme lui prouvait qu'elle ne l'élevait plus jusqu'à elle, mais qu'elle descendait jusqu'à lui. Quand elle voulut lui reprocher une faute, il s'en irrita : ce n'était plus une amie conseillant un ami, c'était une esclave manquant de respect à un maître.

Les rapports de Léon Puisaye avec les hôtes de la villa Savigny devinrent donc de plus en plus difficiles. Adèle, dans un moment d'exaltation, avait promis plus qu'elle ne pouvait tenir. Quelque résolution qu'elle prenne, la femme supérieure restera toujours elle avec sa promptitude de jugement, sa grandeur d'impressions, son mépris de tout ce qui est petit ou bas ; on ne réforme pas complètement sa nature en changeant de situation ; et, dans Charles-Quint au monastère, comme dans Napoléon à Sainte-Hélène, il y avait, malgré des abdications volontaires ou forcées, un reste du héros et du dominateur.

Quant à M. de Savigny, spectateur muet d'un drame qui, dès les premières scènes, lui avait fait pressentir un dénouement terrible, il sentait grandir, pour l'artiste, une antipathie excitée par la puissance de concentration qu'il exerçait sur lui-même. C'était la seconde fois qu'il haïssait ; et, bien qu'au premier abord on n'eût pu trouver aucune analogie entre ce que lui avaient fait souffrir les oppresseurs de sa patrie et ce que lui faisait souffrir l'amant de sa belle-sœur, il y en avait une très-grande. Ce qui avait révolté le comte contre le pouvoir de....., c'était sa tyrannie, l'injustice de sa domination, la persécution exercée contre tous les hommes susceptibles d'un mouvement d'indépendance. Cette nature chevaleresque avait pris parti pour ceux qui souffraient, bien que personnellement M. de

Savigny n'eut jamais été atteint, et qu'au contraire, en raison des relations de sa famille et de quelques circonstances particulières, il eût été à même de profiter de la tyrannie plus que d'en souffrir. Aussi l'indignation du comte contre Puisaye venait-elle de cet entraînement chevaleresque qui, en toute situation, eût fait de lui le défenseur des faibles, l'ennemi des forts, l'ami des victimes, le provocateur des bourreaux. Avec moins de générosité d'âme, peut-être eût-il trouvé son profit dans les torts de l'artiste ; avec un peu d'habileté, il eût pu amener la femme qui souffrait à lui faire ses confidences ; et, tout en la consolant, la séparer de l'homme qui la perdait, avant que le monde se fût aperçu qu'elle n'était plus digne de respect. Mais, naturellement droit et fier, il heurta de front une tyrannie qui s'exerçait au nom de l'amour, de même qu'il avait heurté celle qui s'exerçait au nom du bien public. Quand il vit l'innocence accusée, il se plaça résolûment à ses côtés, se fit son champion, revendiqua sa part des persécutions ; mais ce fut en voulant sauver la femme qui s'était dévouée à lui qu'il précipita sa ruine.

Un jour que Léon avait laissé échapper à table un mot blessant pour madame de Savigny, son beau-frère, qui n'avait donné aucun signe d'émotion devant elle, prit ensuite l'artiste à part, et lui dit d'une voix parfaitement calme :

— Monsieur Puisaye, je ne sais si vous me connaissez bien, et si vous connaissez ma belle-sœur ; mais je dois vous dire que vous agissez comme si vous n'aviez pas la moindre idée de ce que nous sommes. Vous aimez madame de Savigny, j'ai besoin de le croire, parce que j'ai besoin de beaucoup vous pardonner ; je m'étais promis de ne jamais laisser connaître ni à elle ni à vous ma pensée à ce sujet ; n'ayant qu'à désapprouver, j'avais juré de me taire ; mais persister dans ma résolution plus longtemps serait, à mes yeux, une lâcheté.

Après avoir rendu ma belle-sœur coupable, vous la rendez malheureuse ; souvenez-vous qu'elle n'est pas faible et désarmée ; qu'elle n'est pas seule au monde, et que le courage dont elle pourrait manquer pour rompre une affection mal placée, je le lui donnerais, au besoin.

— Monsieur, s'écria Léon avec une colère plus factice que réelle, car elle n'était point motivée, je n'ai jamais souffert ni menaces ni réprimandes de personne ; si vous avez cru pouvoir abuser de votre position vis-à-vis de moi, vous vous êtes trompé !

— Hélas ! je n'abuse de rien, répondit M. de Savigny, avec un accent de profonde tristesse qui toucha l'artiste ; je n'use même pas des droits que

j'ai, je ne remplis pas tous les devoirs que j'aurais à remplir. Ce n'est pas à vous, monsieur Puisaye, que j'aurais dû m'adresser, c'est à ma belle-sœur ; ce sont ses yeux que j'aurais dû tenter de dessiller, et non pas les vôtres. Mais plaignez-moi ! Ferme, énergique jusqu'à présent, courageux contre moi-même, je n'ai pas su l'être contre cette pauvre enfant : elle vous aime ! C'est parce qu'elle vous aime que j'ai transigé avec mes convictions ; et qu'avant de lui montrer l'abîme sur lequel elle penche, avant de lui dire à qui elle s'est sacrifiée, j'ai voulu faire une suprême tentative : demander à cet homme s'il se sent assez fort pour corriger en lui ce qui ferait le désespoir de la femme aimée. Tenez ! ajouta le comte, après un court silence, en prenant la main de l'artiste, ma sœur a besoin de dévouement. Si vous ne pouvez l'aimer que par vanité et pour un moment, si vous ne trouvez pas en elle ce qui peut vous attacher pour toujours, dites-le-moi, et travaillons ensemble à arracher avec précaution de son cœur un sentiment qui lui coûterait la vie, s'il poussait de plus profondes racines et qu'un jour il fallût l'abandonner.

Pendant qu'il parlait, l'artiste examinait le comte ; ses yeux, ardemment fixés sur les siens, semblaient vouloir arracher un secret à leur expression douloureuse :

— Monsieur le comte, répondit-il d'un ton pénétré, j'apprécie maintenant votre démarche, et je vous en remercie ; j'aime madame de Savigny, et je m'en crois aimé ; j'estime ses hautes qualités, et je suis bien résolu à ne jamais me séparer d'elle.

— Vous savez, dit M. de Savigny avec une certaine timidité, qu'Adèle sera libre quand elle le voudra ; qu'elle peut faire rompre son mariage ; mon frère ne fut jamais son mari ; vous savez qu'elle est riche... Je le suis aussi... et...

— La richesse ne m'a jamais tenté, monsieur le comte ! dit sèchement l'artiste.

— Bien, monsieur ! Je ne pense, dans tout cela, qu'au bonheur de ma sœur. Réfléchissez à tout ce que je vous ai dit ; si votre réponse est celle d'un galant homme, je vous en serai reconnaissant toute ma vie ; sinon, je ne vous reverrai plus, et j'espère assez en la fierté d'Adèle pour croire qu'elle prendra le même parti.

— Monsieur le comte, reprit Puisaye, je suis fier aussi ; j'aime madame de Savigny plus que je n'ai encore aimé aucune femme ; cependant je n'accepterais pas les conditions qu'elle me dicterait ainsi ; elle ne m'a

jamais, d'ailleurs, fait rien entrevoir de semblable à ce dont vous me parlez ; votre zèle vous entraîne, et vous touchez à des choses délicates qui ne pourraient être convenablement traitées que d'elle à moi. Je voudrais savoir si c'est avec son autorisation que vous avez cherché cet entretien.

Quoique Léon fût très-agité en prononçant ces paroles, il se possédait si bien en apparence, que le comte le crut tout à fait insensible aux douleurs d'Adèle ; il regretta son intervention. Ce soupçon exprimé par le peintre, que cette explication demandée était une scène arrangée par la comtesse, affecta profondément Savigny ; dès lors il n'eut plus qu'un désir, celui de le faire cesser.

— Je vous jure sur mon honneur, répondit-il, que ma belle-sœur ignore ma démarche ; jamais elle ne m'a dit un mot de son amour ; je vous conjure même de ne pas lui laisser deviner un mot de notre entretien ; j'avais cru trouver en vous, parmi beaucoup de défauts, un grand fonds de générosité, de bonté même. Je vous croyais de l'amour pour Adèle ; vous n'avez considéré l'accueil reçu à la villa Savigny, je le vois, que comme une aventure ; peut-être Dieu vous en punira-t-il un jour ; quant à ma sœur, si grande, si noble, si pure, je ne désespérerai jamais de son courage ; l'offre que je vous faisais était désintéressée, croyez-le bien. Hélas ! vous ne connaissez guère madame de Savigny ; si vous l'aviez appréciée comme elle mérite de l'être, vous m'auriez remercié avec effusion de vous avoir ouvert mon cœur. Monsieur Puisaye, ajouta le comte après un silence et avec un accent étrange, je connais un homme qui l'aime depuis cinq ans comme un fou, et qui n'a jamais osé le lui dire, tant il la respecte. Il est donc vrai que le bonheur n'est pas de ce monde, puisque vous restez indifférent à une proposition dont la pensée seule suffirait pour bouleverser la raison de celui qui aime, sans être aimé !

— Et quel est cet homme ? demanda Puisaye, entraîné par un mouvement de jalousie ; mais se reprenant aussitôt, il dit en souriant : — Voyez quelle inconséquence ! je demande le secret d'autrui, moi qui me plains de ce qu'on veuille pénétrer mon secret.

— Cet homme, continua Hector de Savigny, il était heureux, riche ; quelques-uns disaient qu'il était intelligent et beau. Adèle lui sourit avec bonté, lui tendit la main avec dévouement, mais ne l'aima point. Alors il dédaigna la fortune, la naissance, tous les avantages qu'il pouvait avoir ; il fut malheureux, et pourtant il ne voulut pas quitter cette vie si triste tant qu'Adèle y resterait : il pensait qu'un jour il pourrait lui être utile ; il a vécu

de cette espérance. En échange de souffrances silencieusement supportées, se disait-il, il me sera peut-être donné d'écarter d'elle les maux que sa prudence seule ne saurait lui faire éviter !....

— Pauvre fou ! se dit l'artiste, en le regardant s'éloigner d'un pas rapide ; cet homme, c'est lui-même ! Il a risqué sa vie pour sa patrie ; il l'offrirait encore, avec son honneur, pour la femme qu'il aime. Il ne lui a manqué que de naître au temps où il était d'usage de passer un demi-siècle à soupirer silencieusement pour la dame de ses pensées !..

Il se mit à rire.

Puis il devint sombre : il trouvait grand celui qu'il venait de railler.

VI

Ingiuslissimo Amor perchè si face
Che non corrispondenti fai nostri desiri
Onde, perfido, avien che t'e si caro
Il discorde voler che in due cor miri !

A partir de cette explication, Léon chercha des distractions hors de la villa ; trop égoïste pour songer à faire ce que M. de Savigny lui avait demandé, trop faible pour prendre un parti décisif, il voulut se détacher peu à peu de la femme qui prenait trop d'empire sur lui, ne s'inquiétant pas de savoir si le temps qu'il emploierait à préparer une rupture, exempte de douleur pour lui-même, ne conduirait pas son amie au désespoir. Les lettres de recommandation qui devaient lui ouvrir l'entrée des grandes familles du pays, et qu'il avait si longtemps négligé de remettre, il commença à les utiliser. Quand Adèle s'effrayait de ce changement de vie, quand elle regrettait la solitude qu'ils avaient faite autour de la villa, Léon lui parlait de son avenir, lui rappelait que la gloire ne grandit pas dans l'isolement ; et la pauvre jeune femme n'osait pas lui dire que la gloire était sa rivale la plus dangereuse, et qu'elle avait espéré, un moment, qu'il la sacrifierait à leur commun bonheur.

Dans une de ses premières excursions loin de la villa Savigny, Léon rencontra une femme qui, dès le premier moment, impressionna si fortement son imagination, qu'il comprit, répéta-t-il souvent plus tard, qu'elle aurait une grande action sur sa destinée. Madame de Richebourg avait alors vingt-quatre ans, deux ans de plus qu'Adèle. Plus éclatante peut-être, elle devait produire beaucoup moins d'effet sur ceux qui cherchent dans la femme l'expression d'un idéal plutôt que l'accentuation des traits. La beauté de madame de Savigny attirait et touchait, celle de madame de Richebourg ne pouvait que frapper : la grâce un peu mélancolique d'Adèle,

la profondeur de son regard, qui restait néanmoins toujours vague et craintif ; l'extrême finesse de son sourire, mêlée à une expression de bonté et de douceur ; la mollesse de ses attitudes ; la rare souplesse de sa taille ; l'irrégularité d'un teint qui, sous l'action de chaque impression, passait d'une pâleur mate à la coloration la plus vive, faisaient d'Adèle une femme plus poétique encore que belle ; on était séduit bien moins par sa beauté même que par les supériorités que cette beauté faisait deviner.

Madame de Richebourg, au contraire, douée d'une beauté très-positive, ne devait rien à cette flamme intérieure qui semble illuminer l'être extérieur d'adorables clartés ; c'était une beauté décidée, classée, respirant la vie, la force, la passion. L'art de madame de Richebourg essayait vainement d'imiter ce qui charmait dans la nature simple et naïve de madame de Savigny ; elle rendait, à volonté, ses grands yeux bleus langoureux, ardents ou timides ; mais, au moment où ils exprimaient la tendresse, un son de voix sec, un sourire froid, démentaient leur expression. Son teint était bien plus beau que celui d'Adèle ; on le comparait à celui de la plus jeune sœur de Napoléon, et l'on disait d'elle, comme on avait dit de madame Murat, dans le jargon du temps, qu'elle semblait une touffe de roses mêlée de lis. Ce teint restait toujours le même ; dans aucune occasion on ne l'avait vu rougir ou pâlir. C'est que les mouvements du cœur de madame de Richebourg, au lieu d'être tantôt tumultueux, tantôt doux et contenus, étaient toujours parfaitement réglés ; on eût dit d'une horloge, que les événements ne faisaient ni avancer ni retarder. Madame de Richebourg ne prenait d'intérêt à la vie qu'en ce qui pouvait se rapporter à elle-même. Elle s'y posait carrément, à l'aise, sans daigner s'enquérir de ce qui souffrait alentour, agissant comme si le monde devait finir avec son existence, et comme s'il n'avait été créé qu'à son intention.. Aussi, dans sa démarche, dans la manière dont elle portait la tête et posait le regard sur ceux qui l'entouraient, il y avait toujours quelque chose de hardi, de provoquant, de dominateur, Il ne faudrait pas croire, cependant, que ces allures déterminées fussent un indice de courage et de franchise ; madame de Richebourg avait, au contraire, pris de bonne heure l'habitude de la ruse, de la flatterie ; elle avait dû souvent méditer la maxime de Louis XI : « Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner ; » et, comme il lui fallait régner à tout prix, elle s'efforçait de cacher ce que sa nature avait d'âpre et de haineux.

Par parti pris, elle étendait autant que possible le cercle de ses connaissances. — Un homme est toujours bon à quelque chose ; il n'est

personne dont on ne puisse, à un moment donné, se servir ! pensait-elle. Quand Léon Puisaye lui fut présenté, elle n'eut qu'à mettre sa règle en pratique. Le nom du peintre commençait à se répandre ; il appartenait à ce monde parisien qui fait et défait les réputations. Le cœur d'Adèle s'était timidement rapproché de l'artiste, pour lui rendre hommage ; son ardente imagination le lui avait fait adopter comme un de ces hommes privilégiés qui portent sur leur front un rayon d'en haut et méritent un culte. Madame de Richebourg saisit, dès le premier examen, ce que Léon avait d'inachevé dans l'esprit et dans le cœur ; elle sut retrouver les germes les plus secrets de cet esprit d'envie qui devait l'asservir à toutes les entreprises de ceux qui sauraient flatter ses penchants. Quand il aborda madame de Richebourg, elle présumait ses relations avec Adèle ; il n'était pas dans son esprit de supposer une amitié innocente. D'ailleurs, n'était-ce pas elle qui, la première, avait incriminé la noble conduite de madame de Savigny, au moment de l'exil de son beau-frère ? Elle aussi avait beaucoup de haines : tous ceux qui avaient refusé de servir ses intérêts, de rendre hommage aux talents ou aux vertus qu'elle n'avait pas, d'être la dupe de ses comédies, n'avaient aucun pardon à espérer. Parmi ces haines, celle qu'elle avait vouée à Adèle était la plus ardente, la plus implacable. Le hasard avait fait qu'au début de sa vie elle avait rencontré la jeune femme partout où elle n'eût pas voulu la voir. Elle était, en effet, sans le savoir, la plus dangereuse de ses rivales. Toutes les qualités de son esprit et de son cœur, comme celles de sa beauté, nuisaient tellement, par le contraste, à madame de Richebourg, qu'un homme d'esprit avait dit : — Il semble que madame de Savigny ne puisse se placer en face d'elle sans produire l'effet de ces miroirs qui changent en traits grotesques les charmes d'une belle figure !

Madame de Richebourg, au contraire, faisait à son insu valoir par son voisinage toutes les qualités d'Adèle, à la manière des repoussoirs usités dans la peinture. Aucune autre femme n'eût voulu servir ainsi au triomphe d'une autre ; mais, en flattant la vanité de madame de Richebourg, on pouvait l'aveugler jusqu'à la folie. D'ailleurs, bien loin de travailler à dissiper cette erreur, Adèle semblait se plaisir à l'entretenir. Indulgente pour tous les êtres en qui elle trouvait de la sensibilité, pardonnant tout aux entraînements du cœur, elle restait impitoyable pour les autres, comme pour tout ce qui avait un caractère de bassesse. D'une sévérité inflexible sur tout ce qui touchait à l'honneur, quand elle avait prononcé une sentence d'infamie contre quelqu'un, elle n'y revenait jamais ; et si elle était aussi

orgueilleuse que ses ennemis le disaient, ce n'était qu'à l'égard des êtres qui avaient révolté sa conscience ; ceux-là, elle ne les ménageait en aucune occasion, et ne se ménageait pas non plus vis-à-vis d'eux. Un l'avait vue s'éloigner avec mépris de l'héroïne du Caprice de M. de Foudras, qui captivait l'attention d'un de ces salons où il suffit d'être célèbre, n'importe à quel titre, pour exercer une royauté ; où une courtisane citée par ses extravagances, où même une femme illustrée et flétrie par les débats d'une cour d'assises, sont assurées de trouver l'accueil le plus empressé.

La répulsion inspirée par madame de Richebourg à madame de Savigny ne pouvait donc être dissimulée. En vain quelques amis l'invitaient à la prudence vis-à-vis de cette femme redoutable, Adèle, raillant leur pusillanimité, leur reprochait sévèrement ces conseils : —Eh ! quoi ! disait-elle, le vice aurait ses flatteurs, ses courtisans ; l'empire de la crainte serait aussi puissant que celui de la vertu, et il suffirait d'être très-méchant, très-vil, très-éhonté, pour détourner à son profit les hommages qui n'appartiennent qu'à ce qui est bon, grand et beau ! Non, non ! jamais on ne fera que je me soumette à ces honteuses transactions ; dussé-je être seule à protester contre cette femme, je le ferai ; je la brave, je la défie ! que peut me faire sa haine ? Et je voudrais qu'elle pût venir prendre place dans mon salon, parmi mes amis, pour faire ce que personne n'a encore osé tenter, pour la chasser d'une société que sa seule présence doit souiller !

Ces propos, rapportés à madame de Richebourg, n'amenèrent sur ses lèvres, en présence de ceux qui les répétaient, que de dédaigneux sourires et des mots de pitié pour les injustes préventions d'Adèle ; mais, seule avec elle-même, elle s'abandonnait à des accès de rage et jurait de se venger, dùt-elle attendre vingt ans. Dans ce cœur orageux, la colère agitait incessamment une vague, qui, se brisant cent fois aux écueils, n'en revenait pas moins, à chaque instant, Je plus en plus gonflée, et devait finir par engloutir tout ce qui s'opposait à son passage. Dans le monde, au milieu des hommages ; dans la nuit, au milieu de ses rêves, la pensée de vengeance se dressait ; et quand un jour on lui dit qu'Adèle, victime d'un accident où elle aurait pu trouver la mort, avait échappé au péril, un gémissement épouvantable s'échappa de sa poitrine : — La marquise mourir ! s'écria-t-elle avec désespoir ; mourir si jeune ! d'une chute de cheval !

Ceux qui l'entouraient ne comprirent point qu'elle ne reconnaissait pas à la mort le droit de lui enlever sa proie ; il fallait qu'Adèle mourût jeune, mais de la main de sa belle ennemie, et dans de lentes tortures !...

Le jour où Léon Puisaye entra pour la première fois dans le salon de madame de Richebourg, la satisfaction éclata sur son visage ; on se demandait quel heureux événement avait pu animer ainsi cette femme toujours si régulière dans sa manière d'être. Cet événement, c'était la victoire la plus éclatante de sa vie. Son jugement exercé lui dit que Puisaye avait dû venir chez elle à l'insu d'Adèle ; et, en effet, tout ce qu'avait pu dire la jeune femme pour en détourner celui-ci n'ayant fait qu'éveiller sa curiosité, il avait pris le parti de faire une démarche qui devait déplaire à son amie. C'était le procédé de Léon ; il mentait continuellement, tout en prétendant être franc, et, quand un de ses mensonges était découvert, il disait à Adèle :

— Placé entre la nécessité de vous taire la vérité ou de vous faire du mal, j'ai préféré vous épargner un chagrin ; mais demandez à tous mes amis, à ma famille, si je n'ai pas toujours été très-sincère et si l'on m'a jamais reproché d'être menteur ?

Alors Adèle le mettait doucement en face des faits ; il s'emportait et la quittait fâché, en s'écriant qu'elle ne voulait rien comprendre. Ces manœuvres douloureuses se renouvelaient chaque jour ; et, de guerre lasse, Adèle acceptait ce qu'il voulait.

Madame de Richebourg, décidée à exploiter ce tort de l'artiste, voulut en avoir un témoignage ; et, comme il la quittait, elle lui dit :

— Veuillez présenter mes amitiés à madame de Savigny, et lui reprocher son éloignement pour moi ; maintenant, monsieur Puisaye, je ne désespère plus d'une réconciliation, car je vous charge de la préparer.

— Madame, reprit Léon, qui ne vit point le piège, madame de Savigny a des préventions contre vous. Je sais maintenant qu'elles sont injustes, et je me flatte de les dissiper. Mais peut-être ne convient-il pas de brusquer les choses ; elle ne saura que plus tard que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance.

— Lâche ! murmura madame de Richebourg, en le voyant sortir de son salon ; lâche envers ta maîtresse, lâche envers moi ! De plus, vous êtes un sot, monsieur le grand artiste, et un malappris ; quand on manque à la fois à deux femmes qui se détestent, on ne demande pas à l'une de garder un secret dont la révélation peut être douloureuse à l'autre !

Aussi, après avoir laissé écouler assez de temps pour qu'il fût bien établi que Léon ne voulait pas être franc avec Adèle, au sujet de leurs relations, madame de Richebourg envoya à celui-ci un petit billet, tout parfumé, écrit

avec grâce, où elle lui rappelait sa première visite, en lui adressant une invitation à dîner.

Les femmes comme celles-ci ont besoin de complices ; elles en rencontrent toujours d'habiles, d'intelligents, qui exécutent leurs projets mieux qu'elles ne les ont conçus. Le domestique à qui était confié le billet eut grand soin, par une combinaison de savantes maladresses, de porter à la villa Savigny le message adressé au cottage, et de le faire tomber non pas entre les mains de la marquise, mais entre celles de son beau-frère.

M. de Savigny, en apprenant du porteur que la lettre était de madame de Richebourg, ressentit un profond mépris pour l'homme qui poussait la trahison, en amour, jusqu'à se lier avec l'ennemie implacable de la femme qu'il disait aimer, et cela à l'insu de cette femme, lorsqu'il avait été prié de ne point approcher d'une demeure peuplée d'esprits infernaux, ainsi que le disait madame de Savigny, qui enveloppait dans une commune réprobation madame de Richebourg, son frère, son mari, et jusqu'à ses domestiques. Le comte roulait la missive entre ses doigts ; il en relisait la suscription, comme si la forme de chaque lettre pouvait lui apporter un éclaircissement ; comme s'il y devait voir tracée la conduite qu'il avait à tenir.

Ceci se passait peu de temps après l'explication qu'il avait eue avec Léon Puisaye, et avant qu'il eût trouvé les moyens de tenir l'engagement pris envers l'artiste de détacher de lui sa belle-sœur. On eût dit que cet événement providentiel se produisait exprès pour le tirer de ses incertitudes. Trois partis s'offraient au comte : remettre cette lettre à Léon, le confondre par la preuve de sa faute, et lui demander de nouveau une réparation ; remettre la lettre à Adèle, lui dévoiler la conduite et les sentiments de Léon, faire appeler sa dignité, à son orgueil justement blessé, lui dicter avec fermeté son devoir, et lui donner le courage de l'accomplir ; ou bien, brûler le billet, n'en parler à personne, et laisser au temps le soin de porter à l'amour d'Adèle des coups qu'elle ne pardonnerait à personne de n'avoir point détournés.

Aucun de ces moyens ne pouvait complètement satisfaire M. de Savigny. S'adressera l'artiste, c'était faire une démarche encore plus fautive que la première : comprendrait-il jamais cette conduite ? D'ailleurs, M. de Savigny croyait Léon beaucoup plus mauvais qu'il ne l'était réellement ; depuis leur conversation, son cœur lui semblait tellement stérile, que toute tentative pour en faire jaillir un élan généreux devait être inutile : Quant à Adèle, s'il avait tout à attendre de sa noblesse, de sa droiture et de sa

susceptibilité, il avait tout aussi à en redouter ; elle aimait, elle se croyait aimée, et elle plaçait si haut l'homme choisi par elle, que plus d'une fois elle en avait voulu à M. de Savigny de rester froid et indifférent en présence de ses actes ou de ses discours. Ce n'est pas à tort que l'on a mis un bandeau sur les yeux de l'Amour : trop souvent, l'aveuglement est une triste nécessité, et nul homme de cœur n'oserait enlever ce bandeau sans trembler. — De quel droit, pensait celui-là, irais-je froisser cette pauvre sensitive, qui doit mourir au premier contact de la vérité ? — Et pourtant, reprenait-il, suis-je libre d'abandonner ainsi Adèle, mon amie, ma sœur, à un amour où elle perdra tout, jusqu'à sa dignité ?

Ce qui lui aurait le mieux convenu, s'il n'avait écouté que ses tendances personnelles, c'eût été de ne pas conclure, de laisser les choses suivre leur cours, soit en brûlant la lettre, soit en la faisant parvenir directement à Léon ; mais il savait qu'ajourner les difficultés, c'est les aggraver et non pas les résoudre ; aussi, après de longs débats, se décida-t-il à ne pas reculer devant une douleur qui devait, tôt ou tard, éclater.

Madame de Savigny fut longtemps à croire ce qu'elle voyait de ses yeux ; elle imagina vingt versions pour repousser la vérité ; et, quand elle remit elle-même le billet à Léon, ce fut avec la conviction intime qu'il était adressé par une femme méchante à un homme qu'elle n'avait jamais vu. Une des forces de Léon, c'était de se contenir admirablement ; il ne pâlit ni ne rougit ; et, serrant froidement le billet dans sa poche, après l'avoir lu, il se remit tranquillement à fumer son cigare, sans dire un mot de la missive. Adèle fut atterrée ; sa fierté lui commandait de ne pas interroger ; mais ses craintes firent bientôt taire sa fierté :

— Mon ami, dit-elle en rougissant extrêmement, je vous ai dit que le porteur de cette lettre avait assuré qu'elle était de madame de Richebourg ; est-ce que cela n'est point ?

— Elle est en effet de madame de Richebourg, répondit l'artiste avec le même calme.

— Est-ce que vous connaissez cette femme, Léon ? demanda-t-elle toute bouleversée.

— Je la connais, dit le peintre en affectant une grande nonchalance.

— Vous m'aviez promis de ne jamais la voir, dit-elle d'une voix étouffée. Point de réponse.

— Léon... Léon, au nom du ciel ! reprit la jeune femme, en saisissant ses mains qu'elle couvrit de baisers ; Léon, ne me traitez pas ainsi, je ne le

mérite point ; parlez-moi, cherchez une excuse !... Pourquoi m'avez-vous trompée !... Ah ! mon Dieu, ce que j'éprouve est bien singulier ! ajouta-t-elle en chancelant ; Léon ! Léon ! ayez pitié de moi !

Elle s'affaissa sur elle-même, ferma les yeux ; on l'eût crue morte : c'était le premier évanouissement qu'elle eût éprouvé de sa vie.

L'artiste fut effrayé ; n'étant plus soutenu par l'orgueil qu'il eût affecté devant des témoins, il donna un libre cours à ses regrets ; il appela Adèle des noms les plus doux, lui prodigua les soins les plus empressés ; et, quand elle revint à elle, le voyant éploré, elle sourit tristement, en disant :

— Ah ! pourquoi me cacher de pareilles larmes !

Cette franche sensibilité de Léon dura deux heures ; mais, après avoir regretté ses visites à madame de Richebourg, il fallut se préoccuper non-seulement de se les faire pardonner, mais encore d'obtenir l'autorisation de les continuer. Dans sa vie de jeune homme, ce qu'il avait surtout bafoué, c'était la faiblesse des amoureux qui cèdent aux volontés d'une femme jusqu'à se rendre ridicules aux yeux de tous. La peur de ce ridicule était telle en lui, qu'il devenait quelquefois grossier pour éviter de paraître servile. Il pouvait ne pas aller chez madame de Richebourg, mais n'y plus retourner, ne pas répondre à son invitation, c'était avouer qu'il était enchaîné par madame de Savigny, reconnaître qu'elle lui dictait des lois. Léon n'était jamais l'homme des résolutions énergiques ; il croyait que l'on peut venir à bout de tout avec un peu d'habileté et de patience ; il entreprit donc de ramener Adèle à ses idées, tout en feignant de ne vouloir pas influencer les siennes. Il connaissait bien la générosité de son cœur et l'élévation de son esprit ; aussi n'hésita-t-il point à se mettre à sa discrétion.

— Ne croyez point, Adèle., dit-il, que je n'aie pas beaucoup souffert avant de prendre la résolution d'aller, malgré votre défense, chez madame de Richebourg ; mais vous ne connaissez pas les exigences de ma position, pauvre enfant ; faut-il le dire, je me plais à vous les dissimuler. L'artiste dépend de tous et de chacun. Pour échouer sur la route qu'il suit, il suffit du plus léger obstacle : un enfant place un caillou sur un railway, il fait sauter un convoi, cent trente personnes périssent ; notre chemin à nous autres ressemble à ce railway ; un grain de sable peut quelquefois arrêter net le convoi et faire périr le voyageur. Madame de Richebourg exerce une grande influence à Paris et en Italie : la preuve, c'est que lors de mon départ on m'a donné cinq lettres de recommandation pour elle. Je vous ai obéi, je n'ai point fait usage de ces lettres ; des reproches me sont arrivés, on m'a

demandé si je m'étais épris de quelque bergère de ce pays, car on ne supposait pas que l'amour d'une femme connaissant le monde pût m'empêcher d'en remplir les devoirs ; à ma place, qu'eussiez-vous fait, Adèle ?

— Je vous aurais franchement montré cette lettre ; je vous aurais demandé de décider, ayant assez de confiance dans votre affection pour vous croire toujours prêt à ne reculer devant aucun sacrifice qui me serait utile.

— Et c'est aussi ce que je voulais faire, dit-il en embrassant ses mains ; mais il fallait causer un chagrin à mon amie ; j'ai mis dans les deux plateaux de la balance un mensonge, une faute qui me répugnait, et une de ses larmes. La larme l'a emporté ; j'ai commis la faute, par faiblesse d'amour : ne me pardonnerez-vous point, Adèle ?

Dans ce que disait Léon, il y avait beaucoup de vrai, mêlé à beaucoup de faux. Adèle dut ne saisir que le vrai ; elle se jeta à son cou, lui demanda pardon de son aveuglement ; et le résultat de cette explication d'où M. de Savigny attendait la rupture des relations de l'artiste avec sa sœur, ce fut un renouement de relations entre elle et madame de Richebourg.

Le penchant le plus naturel, le plus prononcé d'Adèle, c'était le dévouement ; elle n'était pas satisfaite de son affection pour Puisaye, parce qu'elle ne trouvait pas l'occasion de la lui prouver par de grands sacrifices quotidiens.

— Eh quoi ! lui disait-elle, ne pourrais-je jamais faire par amour ce que j'ai été si heureuse de faire par amitié ? Tiens ! je me prends parfois à rêver que tu es pauvre, persécuté ; que je subis, sous tes yeux, la question pour ne pas livrer ton secret ; que je marche, en chantant, aux supplices préparés pour toi, et que je meurs en confessant ta foi, bien qu'elle ne soit pas la mienne !

L'artiste souriait, l'embrassait, en l'appelant sa charmante folle ; mais, au fond, il prenait en pitié celle qui pouvait exprimer des idées que la raison écartait de son esprit à lui.

En quittant Léon, madame de Savigny, sans donner le temps à son exaltation de tomber, courut écrire à madame de Richebourg une noble lettre, de quelques lignes, qui allait pendant une soirée égayer une société corrompue. Puis elle revint à son ami, le cœur gros et palpitant, les yeux humides ; jamais elle n'avait été aussi belle ; le sacrifice qu'elle venait

d'accomplir était si grand, qu'il avait transfiguré son visage. Elle tendit la lettre à l'artiste.

— Tiens ! fit-elle ; tiens, mon ami ! Dira-t-on encore que je ne comprends pas les exigences de ta position ? Croiras-tu que je t'aime ?

— Adèle, dit l'artiste profondément ému, et en la pressant sur son cœur, vous êtes la plus dévouée des mères et la meilleure des femmes !

VII

Il y a une volupté dans l'abîme.
L'homme passe sa vie à chercher
la vérité et à aimer l'erreur.

Le plus beau jour de la vie de madame de Richebourg, ce fut, assurément, celui où elle arriva à la villa Savigny, sur l'appel de la maîtresse de la maison. Adèle ne faisait jamais les choses à demi ; ce n'était point un appel hypocrite que celui qu'elle adressait à son ennemie ni une démarche irréfléchie sur laquelle elle dût revenir ; c'était un retour sincère. La femme que l'on jugeait utile, nécessaire à la gloire de Léon, pouvait, dans sa pensée, sanctifier par le bien qu'elle ferait une vie mal employée jusqu'alors ; aussi ce fut de grand cœur qu'elle alla au-devant d'elle jusqu'au bout de l'avenue du parc, et qu'elle l'embrassa en lui disant : — Puisque vous êtes venue si vite, c'est que vous savez oublier comme moi ; soyons amies !

Madame de Richebourg fut radieuse toute la journée ; elle reçut les compliments et les petits soins de Léon avec cette amabilité un peu hautaine qui indique, dans la femme, l'habitude de tels hommages et le parti pris de les considérer comme un naturel tribut payé à sa supériorité. Elle avait fait la toilette la plus coquette, la plus provoquante : une robe de mousseline brodée, doublée de soie verte, un mantelet semblable, un chapeau de paille d'Italie garni de marabouts. Tout cela était calculé, combiné, de façon à faire valoir jusqu'au moindre de ses avantages physiques.

La taille, bien que d'un beau modelé, n'avait pas le charme de celle d'Adèle ; mais les épaules, d'une blancheur éclatante, d'une forme admirable, apparaissaient, sous les riches réseaux du fichu, de la façon la plus voluptueuse. Les ombres douces du chapeau vert et blanc devaient adoucir ce que les contours du visage avaient de trop arrêté, de trop assuré

le regard des yeux ; des touffes de cheveux blonds, frisés, tombaient mollement le long des joues qui avaient besoin d'être un peu pâlies ; enfin, le voile, de la même dentelle que le fichu, le magnifique collier de perles fines qui entourait le cou, parfaitement attaché mais un peu roide, aidait à corriger l'expression peu sympathique d'une bouche aux lèvres légèrement pincées.

Adèle, au contraire, n'avait pris aucun soin de sa personne. Un peignoir de mousseline blanche, bouillonné à la jupe et au corsage, composait toute sa parure ; il n'était pas même attaché par un ruban, une large bande de mousseline servait de ceinture ; pas un bijou ne relevait cette toilette si simple. Les magnifiques cheveux de la jeune femme n'étaient retenus que par un peigne d'écaillé blonde. Ces cheveux étaient si beaux, que l'on ne pouvait pas croire qu'ils lui appartenissent. Mais, comme elle les relevait avec une certaine négligence, et que leur poids entraînait le peigne, il arrivait parfois qu'ils se déroulaient tout à coup dans leur magnificence. Il était difficile alors de retenir un cri d'admiration ; quand elle était assise, ils retombaient sur le parquet ; debout, ils touchaient à ses pieds ; c'était la chevelure de l'Andalouse, chantée par de Musset : celle de madame de Savigny l'inondait de même ; de même elle était plus longue qu'un manteau de roi. Bien que les yeux de la jeune femme fussent très-noirs, ses cheveux étaient châtain clair, et l'on ne saurait dire tout ce que cette nuance peu accusée donnait d'originalité à sa physionomie. Elle rappelait, par la régularité antique de ses traits, les jeunes Grecques chantées par Byron ; sa taille, ses pieds, ses épaules, ses mains, avaient ce quelque chose d'achevé dans la forme que l'on ne retrouve que dans les sculptures d'Athènes ou de Florence. Le dédain de cette rare beauté par celle qui la possédait en doublait l'effet : ses attitudes n'avaient jamais rien de cherché, l'expression de son visage rien d'étudié ; on y voyait se projeter les ombres de sa pensée, toujours profonde, et ne devenant mobile que lorsque les événements se précipitaient.

Cette blanche et noble statue, placée auprès de madame de Richebourg, fit plus d'une fois tressaillir Léon ; il n'avait jamais vu Adèle aussi mélancolique. Le sacrifice obtenu était-il au-dessus de ses forces ? ou bien avait-elle un de ces mystérieux pressentiments de femmes nerveuses qui font voir, à travers les chauds rayons d'un soleil de jour de fête, le point noir annonçant l'orage ? Il y avait de tout cela dans sa mélancolie ; Adèle ne regrettait point ce qu'elle avait fait ; elle eût voulu avoir à faire encore plus

pour son ami ; mais, de même qu'après avoir cédé à son amour elle avait pleuré sa virginité, de même elle pleurait intérieurement cette virginité d'un cœur qui, jusqu'au moment où Léon vint à la villa Savigny, n'avait jamais transigé avec un principe ; elle était heureuse de se dévouer, mais elle regrettait que son dévouement ne pût pas avoir l'enthousiasme, qui n'est durable que s'il est inspiré par une cause sainte ; or celui d'Adèle avait eu un mobile profane. Quelques efforts qu'elle fit, d'ailleurs, pour être aimable et affectueuse avec madame de Richebourg, elle n'acceptait qu'avec une invincible répugnance les caresses empreintes de perfidie de cette femme. Elle ne la haïssait pourtant point personnellement ; Adèle était trop bonne, trop naturellement bienveillante, pour que la haine pût facilement trouver place dans son cœur ; ce qu'elle haïssait dans madame de Richebourg, c'était le vice ; c'était surtout la dissimulation.

Léon, dans cette journée, eut de véritables enivresments artistiques. Ces deux femmes lui apportaient des inspirations diverses et multipliées : l'une devançait le type mélancolique des compositions allemandes de Scheffer ; l'autre reproduisait le beau coloris, la vitalité des chairs, l'expression luxurieuse de certains portraits de David. En reconduisant la visiteuse à sa voiture, Léon se trouva tout à coup enveloppé dans les rayons ardents de ses regards ; quand elle lui serra la main avec force, il crut sentir les effets d'un fluide amoureux ; enfin, il resta, abasourdi, à la place qu'elle venait de quitter, regardant avec regret rouler sa voiture, et respirant avec délices l'air encore imprégné des parfums de sa toilette.

Cependant madame de Richebourg s'en allait moins triomphante qu'elle n'était venue. Cette femme n'avait qu'une faiblesse, qui ne venait ni de la tête ni du cœur, mais des sens. Tout s'équilibre dans l'être humain : s'il parvient à étouffer complètement le Sentiment et la Pensée, c'est à la condition de voir se développer la Sensation. Vainement elle avait voulu lutter contre elle-même, dompter ses désirs ; toujours elle avait été obligée de céder. Elle n'avait réussi qu'à une chose : sauver les apparences aux yeux même de ceux vis-à-vis de qui elle s'était compromise.

Madame de Richebourg avait eu l'art de se donner successivement six amants, sans rien perdre de la considération du monde, on pourrait même dire, sans rien perdre de celle de ses amants eux-mêmes, chacun restant intimement convaincu qu'il avait été le seul, et qu'il devait attacher un très-haut prix à des faveurs conquises à force d'amour, et accordées pour ne pas le pousser au désespoir. Lorsque son goût avait changé d'objet, la coquette

savait si habilement se retirer sans froisser, elle se montrait si repentante, si malheureuse de sa faute, qu'elle finissait toujours par substituer à l'amour une respectueuse reconnaissance.

S'il était un homme pour qui elle eût voulu rester indifférente, c'était Léon Puisaye ; madame de Richebourg n'était pas une coquette vulgaire, passant sa vie à enlever les amants des femmes de sa société, et mettant sa gloire à substituer son culte à un autre ; en ce qui touchait Adèle, particulièrement, elle avait bien d'autres vues que la dispute d'un cœur ; mais il n'y avait plus à délibérer, elle se sentait atteinte ; et, si elle avait l'habitude de faire, par ses méchancetés, des blessures incurables, celles qu'elle-même recevait ne pouvaient être guéries, elle le savait, que par la réalisation de ses désirs. Rentrée chez elle, elle arracha ses gants avec colère et se dit : — Allons, c'en est fait, je vais aimer ce rustre, ce rapin, ce fat ! Elle s'arrêta, cherchant quelques mots encore plus dédaigneux : — Ah ! mais il est très-beau, reprit-elle soudain en souriant à ses pensées ; il est beau d'une beauté nouvelle pour moi : ce n'est point la grâce efféminée de A... ; ce n'est pas l'élégance, le bon ton, les respects surannés de B..., qui n'a pu m'amuser qu'un instant, avec ses airs de cour renouvelés de François 1^{er} ; il n'a pas les roucoulements de C..., ni les emportements de D.... Non ! mais il est superbe ! répéta-t-elle en se plaçant devant sa psyché, et il me trouve belle, il me l'a dit : je le crois bien !... L'orgueil éclatait dans ses regards, qui parcouraient l'image reflétée dans la glace. — Allons, monsieur Puisaye ! continua-t-elle, vous serez mon amant quand même vous ne le voudriez pas ; mais vous le voudrez plus que moi : seulement, il ne faut rien précipiter ; le moyen de réussir dans ces sortes de luttes, c'est de bien les préparer ; c'est surtout de ne pas les engager soi-même. Il faut rassembler ses forces et attendre !...

Qu'on ne se récrie pas !

Il y a nombre de femmes comme madame de Richebourg. Seulement, il faut en avoir souffert pour les connaître. Dans les salons, elles portent le masque d'Arsinoé ; dans la discrète solitude de leurs boudoirs, elles ont les instincts d'une courtisane :

Ce soir même, Adèle écrivait à son amie :

« MA CHÈRE MARGUERITE,

« Il n'y a rien d'éternel, ni même de durable dans les sentiments humains ; la joie, le bonheur, ne le sont pas ; la douleur et la tristesse encore moins : pourquoi le mépris le serait-il davantage ? Il faut bien me conformer aux idées générales, puisque je ne suis plus seule ; mais mon cœur proteste encore contre ces maximes qui, si elles sont vraies, ont le tort de l'être trop. Léon doit être bien content de moi, ce soir ; mais toi, quand tu sauras ce que j'ai fait, tu ne le seras guère. Aussi, ne saurais-je me coucher sans t'avoir tout dit, et fait ensuite ma paix avec toi. Madame de Richebourg a passé la journée... ici. Enfin ! voilà le mot lâché.

« Fâche-toi, gronde-moi, fais ta jolie moue, mais écoute-moi après. Oui, madame de Richebourg est venue ici, sur mon invitation ; et nous nous sommes embrassées, complimentées, comme de vieilles amies, heureuses de se retrouver ; elle a parlé de toi avec un ton doux et bienveillant qui m'aidait à lui pardonner ; elle parlait de Léon avec un enthousiasme qui achevait de me captiver : elle pouvait lui nuire, elle peut le servir, devais-je hésiter ? Vois-tu, chère amie, je commence à comprendre l'amour tout autrement que je le comprenais quand il n'était pour moi qu'un rêve ; je croyais alors que c'était la chose du monde la plus facile que d'être heureuse et de rendre heureux ; je commence à m'apercevoir que c'est la plus difficile : mon amour me coûte déjà la perte de mon meilleur ami ; puisse-t-il ne jamais me coûter celle de ma meilleure amie ! Depuis longtemps mon beau-frère devenait soucieux ; Léon ne lui a jamais plu ; il ne plaît pas davantage à mon cher artiste, et j'avais bien de la peine à maintenir entre eux la bonne harmonie ; mais ils ont eu je ne sais quelle explication ; Léon s'est donné envers moi un tort grave qu'Hector ne pouvait pardonner comme je le pardonne ; la visite de madame de Richebourg à la villa a fini par lui faire perdre patience. Tout à l'heure, après un débat pénible, il vient de me déclarer qu'il m'abandonnait au sort que je n'avais pas le courage de fuir ; qu'il partait, qu'il ne me reverrait de sa vie. J'ai fait la forte, mais je pleure bien, à présent. Ah ! Marguerite, quel appui je perds !

« Maintenant, il faut que je demande un service à ton amitié. Hector part pour l'Espagne ; il va, dit-il, tout révéler à ma mère. Je crois qu'il ne le fera pas, s'il réfléchit bien. Cette menace est un effet du chagrin de me voir nettement me ranger du côté de Léon. Son départ, je le sens, me fait une position dangereuse. Je n'ai plus de raison de rester ici, ma place est près de

ma mère ; peut-être Hector aurait-il dû mieux voir le tort que son absence va me causer ; peut-être me devait-il le sacrifice de ses répugnances et de ses scrupules d'honneur ? Mais ce n'était pas moi qui devais lui dicter sa conduite ; il ne m'a pas dicté la mienne quand j'ai tout bravé pour lui donner mes consolations. De façon ou d'autre, l'attention de ma mère va donc être éveillée ; elle va se montrer sévère. J'ai peur, Marguerite, bien peur de sa colère ; apaise-la, prévien-en les effets ; et s'il te venait, à toi aussi, chère, des scrupules comme ceux d'Hector ; s'il te venait à la pensée qu'il est mal de favoriser les faiblesses de ceux que l'on aime ; qu'il faut avoir du courage pour eux ; que m'aider à arranger ma vie comme je le fais, c'est préparer ma perte, dis-toi bien qu'il n'est plus temps d'agir ; que l'on peut, par des remontrances et des sévérités, me rendre plus malheureuse, mais non plus prudente ; les sinistres prédictions que m'a faites mon beau-frère en me quittant troublent mon esprit, mais n'ébranlent pas mon cœur. Et, tiens ! Il faut l'avouer, peut-être éprouvé-je une secrète satisfaction de ce qui arrive : cela grandit mon amour. J'ai donné à Léon tout ce que j'avais de plus précieux au monde, l'honneur, l'amitié, et cette noble fierté qui m'avait fait jurer haine éternelle à tous les êtres souillés. Pour lui, dans la même journée, j'ai embrassé madame de Richebourg et sacrifié l'homme qui m'avait voué sa vie. — Adieu, Adèle ! m'a dit Hector en me regardant d'une façon qui m'a navrée ; je ne reviendrai ici que quand vous serez assez malheureuse pour faire oublier à ceux qui vous aiment que vous avez été bien folle et bien coupable.

« Ah ! maintenant tout est fini entre le monde et moi ; après avoir pu entendre, sans crier merci ; des mots accusateurs tomber d'une bouche aussi respectée, je puis tout surmonter. Marguerite, je pourrais te dire que la fatalité m'entraîne ; que je cède à une force supérieure aux forces humaines ; mais non, je cède à la force de mes sentiments ; je cède au besoin de me dévouer complètement à celui que j'aime ! O mes amis, n'amenez point au milieu des périls la barque de sauvetage à la pauvre naufragée ! Elle veut vivre sur l'écueil plutôt qu'abandonner son compagnon ; elle repousserait du pied l'esquif, ou se jetterait dans les flots si vous vouliez la sauver malgré elle ; elle chérit son malheur, elle aime le danger qu'elle court ! Qu'importe, si elle y périt !

« Nous voici bien loin, Marguerite, de notre point de départ. Reconnais-tu encore cette Adèle si douce et si soumise, qui se laissa marier sans avoir le courage de dire : Je n'aime pas ! cette Adèle qui tenait si peu aux choses

de la terre et que l'on pouvait guider comme un enfant ? Tu verras Hector, console-le ! Parlez un peu de moi ! Mon noble ami, vous me quittez en me maudissant ; moi, je vous bénirai toujours pour tout ce que vous avez mis en moi de bons sentiments et de grandes pensées. Adieu, Marguerite, ne me ferme jamais ton cœur. Ah ! si tu étais à ma place ! si tu connaissais Léon !

« ADÈLE. »

VIII

Hélas ! nous souffrons tous ensemble dans ce monde,
Et nous souffrons tous en secret !

A quoi servirait de suivre pas à pas les développements d'une situation suffisamment indiquée pour que le lecteur puisse en saisir d'un coup d'œil toutes les péripéties ? Les caractères comme celui de Léon ont besoin de contrepoids, de contrôle ; ils peuvent faire d'excellents monarques constitutionnels, si les pouvoirs rivaux ont la fermeté de rabattre constamment leurs prétentions ; mais, si on leur abandonne tout le pouvoir, ils ne peuvent pas ne pas en abuser. De despotes, ils deviennent promptement tyrans. Il n'entra point d'abord dans la pensée de Léon d'abuser de l'isolement d'Adèle ; au contraire, il se promit de remplacer tout ce qu'elle perdait pour lui ; de s'occuper plus de son bonheur que du sien propre. A partir du départ de M. de Savigny, il se considéra comme son protecteur naturel, et revint de lui-même à songer parfois à accomplir le devoir que lui avait indiqué le beau-frère d'Adèle. Mais, au lieu de laisser voir cette pensée consolante à la jeune femme, il la lui cachait soigneusement, de peur qu'elle ne finît par l'ériger en droit.

A mesure que cette crainte germa dans l'esprit de l'artiste, Adèle eut plus à souffrir ; il semblait un juge d'instruction, appelant toutes les preuves contre l'homme dont le sort est entre ses mains ; se défendant des mouvements de compassion, ou refusant de croire à l'innocence ; fouillant dans la conscience, bien plutôt pour y chercher une preuve de culpabilité que le triomphe de la vérité. La femme a besoin d'être protégée dans son honneur, non-seulement par ses actes et par la pureté de ses pensées, mais aussi par la confiance et le respect de l'homme à la vie duquel est attachée la sienne. Cette confiance, ce respect venant à manquer, la pauvre Adèle dut subir tous les outrages que sa position comportait d'ailleurs. En se séparant

de son beau-frère, elle ne s'était pas fait d'illusions : elle savait que tous ceux qui la jalouaient seraient trop heureux de la déchirer. Mais il ne lui serait jamais venu à l'idée que celui pour qui elle se sacrifiait ainsi serait le premier à lui témoigner le mépris que nul autre peut-être n'eût osé exprimer en présence de cette femme si imposante dans sa simplicité. Cependant Puisaye, recueillant dans les salons toutes les mauvaises paroles, toutes les calomnies semées contre elle, les lui rapportait avec une incroyable brutalité. Adèle souffrait tout sans se plaindre, et rien n'eût révélé ses angoisses, si un journal, qu'elle écrivait à cette époque et que M. de Savigny retrouva plus tard, n'était là pour les dévoiler.

En voici quelques fragments :

« Octobre 182..

« Comme il vient de me traiter ! Pauvre Léon, il faut le plaindre encore !... Dieu me préserve d'être à sa place ! .Toujours douter de son amie ; la faire constamment souffrir, mériter son abandon ! Moi, je préférerais mourir ! J'aime mieux recevoir les coups que vivre avec le regret de les avoir portés. Il est faible, très-faible, et il se croit fort ; il me fait l'effet de ces hommes d'armes qui portaient des cuirasses dont le poids les écrasait. Ne l'ai-je pas vu vingt fois répondre intérieurement à mes mouvements de sensibilité, tout en se composant un visage et une parole implacables ? Il m'a fait bien du mal cependant, par cette froideur de convention. Ce soir, il m'a demandé si je croyais bien avoir tout mon bon sens ; à force de m'entendre répéter par lui que je suis folle, je finirais volontiers par le croire ; et cependant, non, mille fois non, ce n'est pas moi qui suis folle ; ce n'est pas moi qui, par des efforts insensés, veux remonter le courant de la morale, refuser justice à l'être qui m'aime, pour accorder trop à un monde qui se joue de moi ! Léon, je ne chercherai plus à vous convaincre, il en coûte trop ; mais, du moins, afin de me fortifier, je me dirai dans le secret de mes nuits les raisons que j'aurais pu faire valoir. Suis-je bien la femme qu'il disait ce soir ? la femme sans raison, qui dédaigne l'opinion du monde, parce qu'elle n'a pas le courage de faire ce qu'il faudrait pour la conquérir ? Quoi que lui puissent dire ces femmes qui valent moins que moi, je possède un caractère élevé, et je jouis en moi-même du sentiment de la vertu. Si j'ai commis une faute grave, une seule, je la rachète tous les jours par mes souffrances ; ce sont des parfums qui

doivent monter jusqu'à Dieu, et le disposer à la miséricorde mieux encore que ceux répandus sur ses pieds par la Madeleine repentante. Que m'importent les discours des hommes ? J'obtiendrai leur estime tôt ou tard, peut-être quand je ne serai plus ; car c'est de la Vérité que l'Opinion publique relève en dernier ressort ; il faut donc savoir mépriser toutes les persécutions passagères, que la calomnie, la sottise et l'envie exercent contre les femmes réellement distinguées.. »

A la même date, Adèle écrivait à son amie :

« Marguerite, Marguerite ! ah ! je sais maintenant tout ce que mes amis ont voulu me cacher ! Léon m'a tout appris ! J'avais tracé à l'injustice sa limite ; je croyais que l'on pourrait me juger capable d'imprudence, de faiblesse, mais de quelque chose qui avilisse... Jamais ! Cette douleur m'était réservée pourtant !.. Mais il faut que ma fierté triomphe ! Il le faut !.. Ce qui déchire mon cœur, c'est la crainte de l'impression que Léon peut en recevoir. Si j'étais réservée à la plus grande des souffrances ; si l'affection de celui que j'aime était altérée par la calomnie dont je suis victime, j'opposerais encore du courage à ce dernier malheur. Il y a des chagrins qui donnent de la force. Ceux qui offensent une âme élevée sont de ce nombre... »

Il faut rouvrir son journal, trois mois après :

« Je savais par Léon, qui, hélas ! me l'a trop prouvé, qu'on avait dit et qu'on disait encore beaucoup de mal de moi ; pour lui, j'accédai à la prière de mon amie Marguerite ; elle jugeait convenable que je reparusse dans le monde. Quand Léon, suivant son expression, m'eut ouvert les yeux, je pris une décision. Pour lutter contre l'opinion au milieu de la société, il faut être ou très-humble ou très-audacieuse ; je n'étais ni l'une ni l'autre : je résolus donc de vivre dans la plus profonde retraite. Malheureusement je n'ai pas la force de résister à ceux qui me demandent un sacrifice au nom de l'amitié ; puis j'aime le bruit, le mouvement ; pourquoi le cacher ? Hier donc, j'ai consenti à accepter l'invitation de cet excellent comte de R..., qui avait réuni, à mon intention, ceux que l'on appelle les chefs de bande de l'opinion ; on voulait m'offrir, non pas l'occasion de me justifier, on savait que je ne pouvais me soumettre à cela, mais bien de reprendre ma place dans une grande réunion. Hélas ! il n'était plus temps ; Léon, en

m'avertissant de ce que l'on disait de moi, m'a chassée du monde pour toujours. Accoutumée dès mon enfance à ne rencontrer que les hommages des hommes ; indépendante par ma position et par ma fortune ; n'ayant jamais eu l'idée qu'il pût exister entre les autres et moi d'autres rapports que ceux de services à leur rendre, d'affection à leur imposer, hier, pour la première fois, je pressentis la société comme une sorte de pouvoir hostile, qui me menaçait de ses armes fatales. J'étais embarrassée, malheureuse, je sentais que ma position était fausse, et cette idée me paralysait. Je n'osais dire un mot, faire un pas : j'aurais eu si peur que ma voix hésitât, ou que mon pied chancelât, que j'aurais été trop vive dans mes paroles ou trop hardie dans ma démarche. Je le sentais et je demeurais immobile ; je ne voulais demander ni grâce ni pitié, je subissais l'épreuve, comme ces pauvres innocents que l'eau bouillante brûlait aussi bien que s'ils eussent été coupables ; tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de dominer leur douleur, d'étouffer leurs plaintes ; c'est à quoi se borneront désormais mes efforts.

« Madame de Richebourg était bien brillante, bien entourée ; Léon s'est beaucoup occupé d'elle ; en revenant, il a critiqué avec injustice ma toilette et loué la sienne avec exagération. Ma coiffure grecque était excentrique, disait-il. Tu le sais, j'ai toujours aimé à m'habiller en artiste, sans m'occuper de la mode ; elle était bien mise, elle, à son avis. Sans cesse il m'oppose cette femme ; l'aimerait-il ?.... Allons donc, folle ! Léon subit l'ascendant de tous ceux qui veulent bien en prendre sur lui ; s'il ne m'aimait pas autant, peut-être écouterait-il beaucoup moins mes ennemis ; il est orgueilleux, il veut que sa maîtresse, comme la femme de César, ne puisse pas être soupçonnée. Comment, alors, ne songe-t-il pas à me donner un titre qui me mettrait à l'abri de toutes les injures ? Ce n'est pas à moi de l'y faire songer. Mais je souffre bien, grand Dieu ! je me sens bien à bout de courage ; je suis maintenant sans espérance. Allons ! l'amour est en mon cœur comme l'huile dans la lampe : il y entretient la vie ; quand il n'y aura plus d'amour, Adèle s'éteindra doucement, en pardonnant tout le mal qu'on lui aura fait. »

Cette douce résignation touchait parfois l'artiste ; mais les mauvais conseils l'emportaient toujours. Adèle souffrait tant, que la pensée du suicide lui vint plus d'une fois à l'esprit ; ses principes la lui firent repousser ; mais l'impossibilité de vivre, dans la solitude ou dans le monde,

avec un homme comme Léon lui était bien démontrée ; lui-même, finissant par se sentir malheureux du mal qu'il faisait, songeait à rendre à Adèle sa liberté, ne pouvant lui rendre le bonheur ; il se rappelait les conseils de M. de Savigny ; il les trouvait sages, et regrettait enfin de ne les avoir pas mieux écoutés. Il s'apprêtait à lui écrire, à lui demander de venir au secours d'Adèle, lorsqu'un événement qu'ils considérèrent tous deux comme heureux vint resserrer des liens si près de se rompre.

Ici encore, c'est le journal d'Adèle qu'il faut lire :

« Juillet 1821

« Mon Dieu ! comme il est bon, comme il est noble, comme il est aimant ! J'ai pu me plaindre de lui, j'ai pu un moment succomber sous le fardeau des peines qu'il me causait. Ah ! qu'il ne le sache jamais ! J'avais résolu de ne rien dire ; je m'attendais à lui voir encore fermer son cœur aux sentiments qui débordaient du mien ; je cachais mon espérance ; je le fuyais. Cependant, me voyant dépérir, il s'inquiétait, il demandait au médecin la cause de ma maladie ; celui-ci, en répondant qu'elle était le résultat de grands chagrins, l'irritait : Léon m'en voulait, croyant que j'avais laissé échapper des plaintes ; il en voulait au docteur de les lui répéter. Mais, ce matin, quand je lui ai déclaré que je voulais partir pour l'Espagne, que j'allais rejoindre ma mère, ayant besoin de son pardon et de ses soins ; alors cet être factice derrière lequel se cache si obstinément mon ami s'est évanoui : Léon est tombé à mes genoux, il a pleuré, me suppliant de ne point le quitter, de lui permettre de guérir le mal qu'il a fait ; me jurant qu'il m'aime comme au début de nos relations ; qu'il n'eut jamais d'affection aussi profonde ; que tous les torts qu'il a eus viennent de la faiblesse, et non de la méchanceté. Pouvais-je le quitter ainsi ? refuser de lui ouvrir mon cœur, au moment où il m'ouvrait le sien ? Alors je l'ai relevé, et, cachant ma tête entre mes mains, je lui ai dit qu'il avait bien raison de m'aimer ; qu'il devait m'être plus attaché que jamais, et qu'enfin, de mon côté, j'avais de nouveaux motifs de lui pardonner toutes ses fautes et de m'attacher à lui. Tout à coup, par un mouvement vif, il a écarté mes mains, m'a regardée fixement, me demandant ce que je voulais dire : — Que bientôt nous serons deux pour répondre à ton amour ! ai-je répondu, en me jetant dans ses bras. Ah ! si mes ennemis l'avaient vu alors m'accabler de caresses, m'éloigner de lui pour mieux me voir, m'en rapprocher,

m'envelopper de sa tendresse, et m'étreindre comme si quelqu'un lui disputait ce qui lui était le plus cher, quelle confusion pour eux ! Ah ! le flot de leurs calomnies n'a pu, en battant son cœur, en enlever rien de ce qui m'appartenait ! Je l'ai revu tel qu'il était avant tous mes malheurs ! Nous avons passé la journée à parler de notre enfant ; l'émotion de Léon était si vive, qu'elle mettait ses sens sous l'empire de mes propres illusions ; et, quand je lui ai dit : — Je vois l'enfant bondir là-bas, dans l'herbe de la prairie ! — Je le vois aussi depuis un instant ! s'est-il écrié ; il est blond, et il a ton divin sourire ; ses yeux sont tendres comme les tiens ! Nous nous sommes abandonnés à des joies d'enfant. Mais une pensée grave, solennelle, a terminé cette heureuse journée : Léon a voulu me dire adieu dans la chambre rose, qui ne s'ouvre plus que pour nous deux ; et là, me prenant dans ses bras, élevant les yeux vers le portrait de mon père, il s'est écrié : Je vous promets de la rendre heureuse ; bénissez vos deux enfants ! »

IX

Tes père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

Les intérêts de Léon exigeaient son retour immédiat à Paris, les devoirs d'Adèle l'appelaient en Espagne : elle ne pouvait supporter de rester sous le coup de la malédiction de sa mère, au moment où elle-même deviendrait mère à son tour.

— Je ne veux point, disait-elle, que ma mère ne connaisse pas mon enfant ; il faut qu'il naisse sous le toit où je suis née ; qu'elle soit la première à l'embrasser, à lui souhaiter le bonheur à son entrée dans la vie.

Un moment, elle avait dû espérer qu'elle serait mariée bien avant l'époque de sa délivrance ; mais Léon ne se hâtait ni de faire rompre le mariage avec M. de Savigny, ni de préparer le sien. Après avoir perdu beaucoup de temps en projets, il écrivit enfin à sa famille qu'il était décidé à épouser Adèle. Aussitôt, père, mère, frères, sœurs, répondirent de façon à agir vivement sur l'âme de l'artiste :

« Je ne connais pas cette femme, lui disait sa mère, et je te signifie que je ne la connaîtrai jamais ; elle nous mépriserait sans doute à cause de notre pauvreté, de notre manque d'éducation ; mais nous la méprisons, nous, à cause précisément de sa fortune et de son éducation. On jette la pierre à une pauvre fille qui se conduit mal ; tu me disais que, si tes sœurs avaient le malheur de ne pas rester sages, elles auraient affaire à toi ; et tu vas te donner pour femme une personne qui vit avec toi depuis trois ans ! Tu es en âge de raison, tu es bien le maître de tes actions ; mais souviens-toi de ce que te prédit aujourd'hui ta mère : tu seras malheureux le reste de tes jours. »

En même temps, le vieux greffier, son père, lui écrivait :

« Je connais celle que tu veux épouser ; j'aimerais mieux me tuer que d'y consentir. Tu ne sais pas, Léon, ce que c'est qu'une femme qui ne peut pas passer partout la tête levée. As-tu donc oublié les misères que vous faisiez aux aubergistes Guillot ? Les polissons les huaient tous -les deux quand ils sortaient ensemble, leur jetaient de la boue ; et les honnêtes gens, au lieu de les défendre, de faire taire les enfants, disaient : « Tant mieux ! C'est bien fait !... » Comment as-tu pu te laisser ensorceler comme cela ? Je te disais bien toujours de prendre garde, qu'on n'attrapait rien de bon avec la Noblesse ; ces gens-là nous détesteront toujours ; ne nous y frottons pas. J'ai vu manger le cœur d'un marquis, moi qui te parle ; comment veux-tu qu'ils pardonnent au peuple ? Mon pauvre garçon, si tu ne te donnes pas un peu d'aide, tu es perdu. Elle te flagorne à présent ; mais, quand vous serez mariés, tu verras ! Elle te fera porter son ombrelle et son châle ; tu la suivras comme un domestique, comme le petit clerc de l'étude de notre notaire, qui a épousé une femme qui lui a apporté un peu de bien, et qui le fait manger à la cuisine et coucher au grenier. Au lieu de cela, si tu avais eu de la sagesse, nous t'aurions trouvé ici une brave fille, bonne travailleuse, ayant du bien, de l'éducation, et qui nous aurait tous rendus heureux ; parce que le bourgeois c'est toujours encore un peu le paysan et l'artisan ; le noble jamais. Je ne t'enverrai pas mon consentement ; si tu le veux, tu viendras bien le chercher ; il y a assez longtemps que nous ne t'avons vu, et c'est bien le moins que tu nous embrasses avant de t'engager dans des liens qui nous rendront étrangers à toi pour toujours. »

Léon eut bien soin de cacher ces lettres à Adèle ; mais elles n'en agirent que plus fortement sur son esprit ; elles ralentirent ses désirs de donner une position régulière à l'enfant et à la mère ; elles ne purent cependant lui faire abandonner son projet. Comme tous les hommes incertains et faibles, il prit un demi-parti, persuada à Adèle qu'ils devaient, l'un et l'autre, donner à leur famille une preuve d'égards, de respect, de soumission, et aller la consulter avant de s'engager dans d'indissolubles liens. Adèle parut plus convaincue qu'elle ne l'était réellement, et partit, le cœur plein de douloureux pressentiments, pour aller rejoindre sa mère.

Madame la marquise de Breteuil était une de ces grandes dames qui s'abritent derrière leur nom pour se dispenser d'acquérir des qualités

qu'elles abandonnent volontiers aux gens de peu ; elle aimait à redire ce mot d'une femme de la cour au dernier siècle : « Une duchesse a toujours trente ans pour un roturier. » Elle en étendait le sens, et disait : « Une marquise est toujours une femme d'esprit et de cœur aux yeux des gens non titrés. » Elle avait été presque aussi belle que sa fille, et toujours parfaitement sage. Elle n'avait eu besoin, pour rester ainsi, ni de lutter ni de se contenir ; la belle marquise de Breteuil était insensible, et n'aimait pas assez l'agitation, le dérangement, pour se lancer dans la vie galante. Pour les mêmes raisons, elle n'avait été ni méchante ni intrigante ; suffisamment occupée du soin de sa personne, elle restait indifférente à celle des autres ; le MOI était son culte ; et, quand on vint lui annoncer la mort malheureuse de M. de Breteuil, elle se contenta de dire à son intendant : — Qu'on l'enterre décemment, et que l'on ne me consulte sur rien ; ces détails me donneraient la migraine !

On peut juger ce qu'une telle femme avait donné de soins à l'éducation de son unique enfant ; elle croyait avoir bien assez fait pour elle en la mettant au monde, et s'étonna, jusqu'à son dernier jour, d'avoir eu tant de courage. Si l'enfant pleurait, on l'éloignait d'elle aussitôt ; si elle était malade, on défendait au médecin de dire son opinion sur la maladie, parce que madame la marquise ne voulait pas plus mourir d'inquiétude que de fatigue ou d'ennui. Cependant cette mère indifférente était adorée ; tant il est vrai que l'on reçoit, dans les affections, non en proportion de ce que l'on peut donner, mais bien en proportion de la richesse de cœur de ceux qui sont placés près de vous. On ne menaçait Adèle que d'une chose, dans son enfance : c'était de ne pas voir sa mère. A ces mots, toute mutinerie cessait ; et, quand elle entrait dans cette belle chambre, toute tendue de velours cramoisi frangé d'or ; quand elle s'approchait de ce lit, à large baldaquin, surmonté de panaches blancs, où dormait jusqu'à midi la paresseuse jeune mère, c'était avec un saint respect.

Devenue femme, madame de Savigny n'avait jamais jugé sa mère ; elle la ménageait en toutes choses, comme si sa sensibilité exquise lui eût fait une loi de ce ménagement. Elle la craignait, la respectait, comme une de ces femmes supérieures dont les sentences ont un caractère religieux. En apprenant la chute de sa fille, la marquise de Breteuil n'avait pas laissé que d'être contrariée un peu : elle n'aimait pas les méchants bruits et les qu'en dira-t-on. Puis elle s'était dit, en souriant : — Me voilà débarrassée du soin d'écrire à ma fille et de lire ses lettres ! Cette idée l'avait toute consolée. La

suppression de cette correspondance avait fait souvent couler les larmes d'Adèle, bien plus parce qu'elle lui semblait un signe du mécontentement et de la douleur de sa mère que parce qu'elle la privait de communications chères à son cœur. C'était pourtant madame de Breteuil qui était responsable des fautes de sa fille. En refusant absolument de prendre part à son éducation, elle lui avait enlevé cette force morale qui ne peut être transmise que de la mère à la fille. M. de Breteuil était un homme d'un rare mérite ; contrairement à sa femme, il avait cru ne pas assez faire en consacrant tout son temps, toutes ses pensées à son enfant ; il jouait avec elle, il l'aguerrissait au danger, il lui donnait une instruction profonde. M. de Breteuil, esprit éminent, cœur incomparable, avait rompu avec les anciennes traditions de sa famille ; c'était un membre de cette noblesse philosophe qui avait mis l'honneur à la place de la religion. Prompt au sacrifice, charitable, tolérant, exempt des préjugés qui faisaient croire à sa femme que le vilain était encore fait pour le noble, il fit d'Adèle un homme d'honneur et de cœur, un être sensible et doux, savant et simple, ouvrant ses bras spontanément à tous ceux qui souffraient, ne voyant partout que des frères, ayant horreur du mal, chérissant la vertu ; mais il ne put en faire la femme croyante, pieuse, trouvant dans les pratiques de la religion des préservatifs contre les passions, des consolations dans ses douleurs. Pour être une femme parfaite et heureuse, il ne manqua à Adèle qu'une mère qui sût mitiger ce que son éducation philosophique avait de trop prononcé ; une mère pour continuer l'œuvre du père quand il ne fut plus ; pour lui apprendre ce qu'est la vie, ce qu'une jeune femme y rencontre d'écueils. Le père avait appris au jeune oiseau, repoussé du nid maternel, à s'élever dans les régions de l'intelligence, à parcourir à tire-d'aile le monde philosophique. La mère, plus modeste dans son enseignement, aurait dû lui révéler la vie réelle, la rendre une femme pratique, ainsi que Léon avait voulu le faire trop tard. Au lieu de cela, madame de Breteuil envoya sa fille voyager, sous la direction d'une vieille gouvernante. La douleur poignante de la jeune fille, à la perte de son premier ami, effraya la marquise, « qui ne savait, disait-elle, jusqu'à quel point le chagrin n'est pas contagieux. » Un jour elle la rappela, en lui ordonnant d'épouser M. de Savigny ; Adèle voulut faire quelques timides objections ; mais la marquise garda le lit pendant deux jours, eut la migraine, parla de fièvre, et le sacrifice fut consommé. La douce victime se laissa conduire à l'autel, sans se demander si la résistance n'aurait pas été un devoir.

Au moment où l'amie d'enfance d'Adèle, cette chère Marguerite dont le dévouement augmentait en proportion des malheurs de madame de Savigny, fut chargée de préparer la marquise de Breteuil à recevoir sa fille comme elle avait besoin d'être reçue, celle-ci avait presque perdu le souvenir de l'enfant exilée si jeune de la maison maternelle. De la façon dont elle avait arrangé sa vie à Madrid, l'arrivée d'Adèle ne pouvait que la contrarier étrangement. Comme elle n'avait aucune ressource dans l'esprit ni dans le cœur ; qu'elle était incapable de se créer des occupations intellectuelles ; que la seule action de lire et d'écrire lui donnait cette déplorable migraine qui avait tant d'influence sur le sort de ceux qui l'entouraient, la marquise avait besoin de beaucoup de société, non pas d'une société bruyante, active, qui lui eût demandé quelque soin ; mais d'une société qui, sans rien déranger à ses habitudes, lui apportât chaque jour des distractions. Elle avait trouvé cette société dans une vingtaine de vieilles femmes, quelques abbés, et des hidalgos qui, bien qu'ayant renoncé au monde et à ses plaisirs, avaient cependant assez de réminiscences des jours de la jeunesse pour ne pouvoir supporter une solitude complète. Au fond, madame de Breteuil n'aimait aucune de ces personnes, mais elle y tenait comme à son grand fauteuil, où elle se trouvait bien ; comme au cuisinier, qui, sans qu'elle eût rien à commander, lui servait toujours les mets qu'elle aimait le mieux. Si quelqu'un des vieux habitués de l'hôtel de Breteuil était retenu chez lui, par maladie ou toute autre cause, la marquise prenait de l'humeur. Un jour, comme on lui disait qu'un des abbés était en danger de mort :

— Il ne manquerait plus que cela ! s'était-elle écriée ; et notre partie de boston ?

Si l'on eût laissé la marquise seule une soirée, c'eût été une fort grosse affaire.

Or la proposition de madame de Savigny était toute une révolution. Comme sa mère ne parlait jamais d'elle, quelques-uns des familiers de celle-ci la croyaient morte ; ceux qui n'avaient connu que tard madame de Breteuil pensaient qu'elle n'avait jamais eu d'enfants. L'espoir d'obtenir une ligne dans son testament entretenait les complaisances de plus d'un ; d'ailleurs madame de Breteuil détestait les jeunes femmes, non pas qu'elles la fissent trop apercevoir de sa vieillesse, mais parce que leur coquetterie, leur turbulence, le besoin d'occuper tout le monde de leur beauté, importunaient son égoïsme. Ses arrangements intérieurs n'auraient pu s'accommoder davantage de la présence de madame de Savigny : il faudrait

lui donner une chambre trop près de celle de sa mère ; elle se levait sans doute de bonne heure, sortait le soir, chantait, jouait de la harpe ; c'était mille fois plus qu'il n'en fallait pour la faire proscrire. Mais, quand la marquise envisageait la proposition à un autre point de vue, elle se révoltait en songeant que l'on avait pu croire qu'elle, la marquise de Breteuil, qui avait toujours tenu si sévèrement éloignés d'elle tous les malheureux, allait recevoir dans sa maison une femme qui aurait à y souffrir moralement et physiquement. D'ailleurs, comment présenter sa fille coupable à une société dévote, que sa seule présence suffirait pour disperser ? Aussi écrivit-elle, indignée, à l'amie d'Adèle, qu'elle s'étonnait qu'une personne aussi bien née pût s'être chargée d'une semblable commission. Elle la pria de dire à sa fille, non-seulement de ne pas approcher de Madrid, mais encore de l'Espagne, si elle ne voulait la tuer ; enfin, de l'oublier complètement, puisqu'elle avait déshonoré ses cheveux blancs.

X

Ni confiant, ni déliant, mais perplexe à l'extrême.

OTHELLO.

Marguerite de Valbrègue habitait les environs de Saint-Sébastien. Mariée à un excellent homme, dont elle n'avait pas d'abord compris le cœur aimant mais sans expansion, elle était devenue la plus heureuse des femmes. Sage, raisonnable, elle inspirait à tous ceux qui la connaissaient un respect que l'on n'accorde d'ordinaire qu'aux femmes beaucoup plus âgées. Prise de dégoût, à la lecture de la lettre de la mère d'Adèle, elle usa pour la première fois de l'empire qu'elle avait sur son mari pour le faire consentir à donner asile à l'infortunée que repoussaient ceux qui auraient dû la protéger. Elle le décida à aller chercher Adèle à Bayonne, à devenir son ami. Trop juste et trop éclairé pour ne pas revenir sur ses préventions, M. de Valbrègue, en voyant madame de Savigny, ne regretta point le sacrifice qu'il avait dû faire à l'amitié de sa jeune femme. Adèle se trouva donc, à Saint-Sébastien, au sein d'une famille bonne, aimante, dévouée, appliquée constamment à adoucir ce que sa situation avait de douloureux. Ce repos de l'âme lui était si salulaire, que les souffrances de sa grossesse diminuaient : il y avait si longtemps que la pauvre femme ne connaissait plus la paix du foyer domestique ! Ici, plus de mots amers, de gronderies injustes, de bouderies ; elle pouvait exprimer ses idées sans avoir à craindre une critique sévère, laisser voir ses sentiments sans redouter l'ironie et le persiflage. Il est vrai que les lettres de Léon ne portèrent pas d'abord l'empreinte de cette hostilité intellectuelle qui l'avait amenée, elle si expansive, à ne plus oser dire son avis, même sur les choses les plus indifférentes ; de loin, Léon la jugeait telle qu'elle était :

— Je suis pour lui, disait-elle à son amie, un tableau dont on ne peut juger les ensembles qu'en se plaçant à une certaine distance ; l'absence me

réussit donc ; il m'aime bien mieux à Paris que s'il était à Saint-Sébastien !

Elle tomba dans une douce et touchante mélancolie, jouissant de l'amitié si intelligente de son amie et du respect d'un homme qui la relevait à ses propres yeux, attendant la naissance de son enfant, recevant les charmantes caresses de ceux de la baronne de Valbrègue, rapprochée de Léon par une correspondance active et tendre, ranimée par les rayons d'un soleil qui lui semblait mille fois plus beau que celui de l'Italie ; elle disait parfois à ses amis, en leur serrant les mains :

— O mes chers, je crois que je vais mourir ; j'ai entendu dire que, dans certaines maladies, un bien-être extraordinaire, une absence de toutes souffrances, précèdent de quelques heures la mort ; eh bien ! mon cœur trouva ce suprême bien-être, cette étrange sérénité ; quelque chose me dit, d'ailleurs, qu'il a trop souffert pour guérir ; que ses blessures sont trop profondes pour être cicatrisées : mon bonheur est celui qui précède la mort !

Et, laissant son regard se perdre dans l'horizon sans limites de la mer, elle s'abandonnait avec délices à ces pensées poétiques, que souvent Léon avait si sèchement condamnées.

Cependant les lettres de l'artiste devinrent peu à peu moins fréquentes, moins affectueuses. Madame de Valbrègue, à qui Adèle les lisait, s'aperçut la première de ce changement, mais elle se garda bien de le montrer à son amie. Elle n'aimait pas cet homme ; et, quand Adèle disait que, si elle le connaissait, elle serait subjuguée, elle ne manquait jamais de répondre qu'elle désirait fort ne jamais le connaître. Elle partageait absolument les opinions de M. de Savigny sur son compte ; dans ses lettres, comme dans ses conversations, Léon semblait se plaisir à ne montrer que le plus mauvais côté de sa nature ; et lui, qui se piquait de connaître si parfaitement les hommes, tout en les connaissant si mal, aurait pu se vanter d'en être plus mal connu qu'aucun autre.

La différence survenue dans les lettres de Puisaye venait de l'impression qu'il avait reçue dans sa famille et du contact de la société de Paris. Avant de quitter la maison paternelle, il avait eu la faiblesse de promettre qu'il renoncerait à son mariage. Le peuple est inexorable pour les fautes des grands ; il prend ainsi sa revanche de leurs dédains. Les idées de son père, de sa mère, avaient été, pendant ce séjour, si éloquemment et si fortement développées, que Léon en était arrivé à ne plus comprendre qu'il eût pu concevoir un projet aussi déshonorant. Il avait tout dit à sa mère, fait un appel à son cœur en faveur de son enfant ; mais le peuple, dur envers les

autres comme envers lui-même, a plus de penchant encore à l'héroïsme qu'à la bonté. Cette vieille femme, penchée vers la tombe, qui portait si péniblement le poids d'une vie de rudes labeurs ; cette mère, qui savait que, livré à ses propres ressources, Léon retomberait dans la misère luxueuse qui, à d'autres époques, ne lui avait pas permis de soulager la détresse de ses parents, ne balança pas un instant à se charger de la plus rude tâche :

— Ton enfant, dit-elle en lui serrant fortement la main, c'est le mien, c'est le nôtre à tous ; envoie-le-nous, nous l'élèverons. Va, celui-là ne souffrira jamais, dussé-je pour lui solliciter les passants !

Chose étrange, et qui prouve combien l'éducation première a d'influence sur le reste de la vie ! combien la mère est, par l'autorité morale, au-dessus de toutes les femmes que l'on peut aimer ! Léon, qui s'élevait tant contre les mouvements généreux et passionnés de la nature d'Adèle, qu'il appelait des extravagances, Léon écouta sa mère avec admiration ; il ne vit que le beau, le noble côté de sa proposition ; entraîné par sa propre faiblesse, il promit absolument tout ce qu'on voulut.

Mais, de retour à Paris, il se repentit d'avoir ainsi sacrifié Adèle, cette pauvre femme que son cœur eût dû mieux défendre, car le sien n'aurait pas cédé dans des circonstances analogues ; il écrivit pour reprendre sa promesse, retomba dans ses incertitudes, et, en fin de compte, faisant rejaillir sur madame de Savigny les embarras de sa position, il en vint à regretter le jour où il l'avait connue.

XI

Il n'y a rien de jalouse comme le gême, si ce n'est l'amour partagé.

Dans les salons de Paris, l'artiste n'avait pas tardé à retrouver madame de Richebourg. Puni par où il avait péché, le cœur de cette femme, si fort pour résister à la compassion, à la reconnaissance, à l'amour qu'il ne partageait pas, se heurtait à son tour contre une indifférence qu'il n'admettait pas chez autrui. Déjà, à diverses reprises, madame de Richebourg était descendue jusqu'à faire à Puisaye les avances les plus significatives ; celui-ci n'avait point paru les comprendre. Enfin, irritée de voir échouer ses ruses, elle changea de tactique, et résolut de porter la hache dans ce fatal amour, seul obstacle qui s'opposât à la satisfaction d'une passion violente, irrésistible, la seule que cette femme eût jamais éprouvée.

Madame de Richebourg, à Paris, se trouvait dans une position bien plus favorable qu'en Italie. D'abord, elle était débarrassée du voisinage d'Adèle ; et ce n'était pas une pareille femme qui pouvait croire que l'on vécût longtemps de la pensée, du souvenir d'un être éloigné : à ses yeux, les absents avaient toujours tort. D'ailleurs, à Paris, elle retrouvait tous ses moyens d'action : ce salon du faubourg Saint-Germain, où elle trônait avec tant d'assurance ; ces prôneurs qui vantaient ses vertus, parce qu'elle excusait leurs vices et savait les faire admettre. Elle avait un pied dans le monde artistique, un autre dans le monde financier, et les deux mains dans le monde aristocratique, où elle fabriquait des mariages, trouvant des dots aux fils de famille ruinés et aux filles n'ayant pour fortune qu'un antique écusson ; tout cela pour se faire un cortège d'amitiés dont la source lui importait peu. Aussi, comme elle était entourée, choyée ! Chaque jour elle recevait vingt invitations et autant de visites ; les équipages stationnaient à sa porte comme à celle des ministres : c'était une si précieuse femme ! Paris

était réellement le seul théâtre où elle pût exercer ses talents ; et, si elle en était restée quelque temps absente, il n'avait fallu rien moins que sa passion pour Puisaye. On se demandait où madame de Richebourg pouvait trouver tout le temps qu'elle donnait aux devoirs du monde, aux devoirs de l'amitié et aux devoirs religieux ; car la belle jeune femme affichait une piété exemplaire ; on la voyait assister avec la plus grande régularité à tous les offices de Saint-Thomas-d'Aquin ; prosternée humblement, les yeux à demi fermés, les mains jointes sur son grand missel garni de velours pensée à fermoirs de perles et d'or, elle avait l'air d'une statue de la prière. Elle s'occupait activement des affaires de l'église, avait quêté plusieurs fois aux grandes fêtes avec un rare succès ; recevait chez elle beaucoup de prêtres ; était pleine d'attentions pour eux ; envoyait chaque jour s'informer de leurs chères santés, dès qu'ils étaient enrhumés ; s'intéressait vivement à leur avancement pour le bien de l'Église ; avait toujours l'intention de dire en leur faveur un mot à l'oreille du Pape ; chantait au Salut des grands jours ; ornait au mois de mai, des plus belles fleurs, les autels de la Vierge. Aussi se plaisait-on à dire que madame de Richebourg avait l'oreille du ciel aussi bien que celle de la terre.

Léon, malgré ses dehors d'homme positif et raisonneur, restait, au fond, extrêmement impressionnable. Crédule sans être confiant, facile à persuader tout en restant ergoteur, lui, qui tenait par-dessus tout à l'opinion du monde, qui s'en faisait le très-humble esclave, bien qu'il refusât d'en convenir ; lui, qui avait dit : « Il vaut mieux exposer mille fois sa vie que faire souffrir son caractère, » devait être très-affecté de la différence de position, dans le monde, de madame de Richebourg et d'Adèle. Lorsqu'il avait conduit sa pauvre amie dans quelques salons, certains chuchotements impertinents, dont il n'avait pu la venger, ne lui avaient point échappé ; tandis qu'à sa première soirée de Paris, quand madame de Richebourg pria Léon de lui donner le bras pour parcourir les salons, il vit tout le monde s'incliner. Cette étrange femme, qui avait su allier les mœurs et les passions d'une rouée avec la prude austérité d'une Maintenon, allait agir sur l'orgueil de l'artiste, aussi bien que sur sa faiblesse ; elle lui ouvrait toutes les grandes maisons, qui, sans elle, lui fussent toujours restées fermées ; le patronnait dans le monde religieux ; le lançait dans la société diplomatique, et le faisait avec tant de tact et d'art, que, dès qu'elle l'introduisait dans un salon, il y avait la place d'honneur, il y était traité comme un grand homme.

Un jour, elle lui dit vivement :

— Quel malheur que vous soyez ainsi attaché à ma dame de Savigny ! j'allais vous marier. Savez-vous que la jeune princesse de M..... est folle de vous ? Elle me l'a dit, hier au soir ; pourtant c'est un ange, qui songeait, avant de vous avoir vu, à ensevelir sa rare beauté dans un couvent.

Léon n'était pas exempt de fatuité ; il sourit avec satisfaction en répondant :

— Je suis trop vieux.

— Allons donc ! dit-elle, trop vieux ; vous êtes le lion de l'hiver ; vous tournez toutes les têtes ; on demande votre histoire, vos secrets ; m'autorisez-vous à les dire ?

— Non, répondit-il en rougissant à cause d'Adèle ; vous connaissez sa position ; je lui dois plus de respect que jamais ; elle va me donner un enfant.

— Ah ! fit madame de Richebourg, qui feignit de tout ignorer. C'est une belle chose que d'être père ; mais il faudra bien prendre garde à ne pas vous laisser appeler papa en public ; ces choses-là perdent un homme, dans un pays où le ridicule tue.

Léon, qui avait ; en commençant, l'intention de parler de son mariage à madame de Richebourg, fut arrêté net par ce mot ridicule, prononcé à propos.

Quinze jours après elle lui dit, comme il entra dans son boudoir

— Arrivez donc, monsieur Puisaye : on en dit de belles sur vous ; j'ai beau vous défendre, si vous ne venez à mon secours, nous sommes vaincus. Il sort d'ici deux personnes d'au delà de l'eau qui annoncent votre mariage.

— Mon mariage ? dit-il en pâlisant.

— Eh oui ! votre mariage avec Adèle ; c'est un conte, je le sais ; je vous crois incapable de faire un acte si contraire à toutes vos idées sur les femmes ; mais, enfin, c'est un conte. qui. prend de la consistance, parce qu'il amuse le public. Le mari, qui est le plus digne des hommes, un saint, le mari est ici ; il est très-estimé dans le monde, où vous l'avez rencontré, sans le savoir ; le mari, à cause de sa grande réputation de vertu, échappe au ridicule ; et, contrairement à l'usage, c'est l'amant qui en porte tout le fardeau. La spirituelle comtesse de W... a dit que l'on pourrait bien casser, du même coup, le mariage et l'amour, si l'on vous apprenait certaine histoire, qui ne saurait être bien contée que par une autre Schéérazade.

— Quelle histoire ? s'écria Léon indigné ; je veux la savoir tout de suite !

— Ah ! mon cher, dit la belle personne avec un sourire coquet et légèrement moqueur, à Paris, l'on n'est pas obligé de couper la langue pour s'assurer le secret ; il y a des muets ailleurs qu'à Constantinople.

— Je vous en conjure, madame, dit Léon avec gravité ; vous m'avez témoigné beaucoup de bonté, parlez, ce sera y mettre le comble !

— Je ne puis.

Léon se recueillit quelques instants et reprit :

— Je vais, madame, vous ouvrir mon âme tout entière. Je suis bien malheureux ; on ne vous a point trompée, je veux épouser Adèle, je le dois, j'y suis décidé ; mais je le fais malgré l'opposition de ma famille, malgré des scrupules d'honneur qui ont fait plus d'une fois taire en moi la reconnaissance et l'amour. Si Adèle n'était pas la femme qu'elle me paraît être, si elle avait justifié, autrement qu'en se donnant à moi, les préventions du monde contre elle, ses calomnies, alors, madame, ce serait me rendre, et à elle aussi, le plus signalé service que de m'avertir avant que nous soyons irrévocablement engagés ; car, si je découvrais une pareille infamie après notre mariage, je serais malheureux, sans doute, mais je la rendrais plus malheureuse encore.

Madame de Richebourg fut admirable :

— Pauvre ami ! dit-elle, pardonnez-moi ; je ne croyais pas que vous en fussiez là. Adèle m'avait toujours paru une femme aimant, avant tout, son indépendance et sa liberté. L'ayant vue ne pouvoir vivre avec l'homme dont toute autre femme se fût trouvée fière, j'étais loin de penser qu'elle songeât à faire un second essai. Adèle est un libre penseur, une Lélia ; ces femmes ont ordinairement les qualités de leurs défauts ; elles ne comprennent pas que le mariage puisse être autre chose que celui des moineaux sur les toits, suivant l'expression de Chateaubriand ; elles craignent les engagements longs et durables. Affranchies des scrupules de conscience, elles s'affranchissent de l'opinion du monde. Je ne comprends pas, en vérité, pourquoi madame de Savigny, riche et titrée, veut se faire épouser par vous ; et ce que je ne comprends pas me fait toujours peur.

Léon répondit avec confiance et abandon ; il était heureux de pouvoir demander des conseils à une femme qui connaissait Adèle et qui lui avait montré, en plus d'une occasion, une grande bienveillance. Dévorée de jalousie et d'amour, la sainte madame de Richebourg maîtrisa tellement son cœur et ses sens, qu'elle parut calme, posée, n'ayant d'autre intérêt à l'entretien que celui d'un confesseur qui, pénétrant dans les replis les plus

secrets. de l'âme, s'associe aux angoisses de son pénitent et cherche à les apaiser. La conclusion de la conversation fut digne de l'exorde.

— Vous aimez plus encore que vous ne le croyez, pauvre ami, dit-elle ; la raison et l'amitié n'y peuvent rien. Suivez les impulsions de votre noble cœur, c'est peut-être le mieux. N'examinez plus trop minutieusement le passé d'Adèle, n'interrogez pas son avenir. Hélas ! l'illusion vaut mieux que la réalité, en ce monde ; il est des erreurs qu'il faut chérir. Quant à moi, regrettant de ne pouvoir rien pour un homme à qui j'ai voué le plus profond attachement, je ne lui offrirai point le secours de mes trop faibles lumières ; mais je prierai Dieu de faire rayonner en lui les siennes. Mon ami, quand le doute, l'incertitude vous gagnent, dans les croyances d'amour comme dans ! les croyances religieuses, il n'y a qu'un moyen d'échapper au désespoir : c'est la prière. Priez, Léon, priez, si vous n'avez point oublié ces saintes méditations auxquelles on revient toujours dès qu'on est malheureux ; dites à votre mère de prier ; et, unis tous les trois en son nom, Dieu viendra, suivant sa promesse, au milieu de nous.

Cela était dit d'une voix touchante, avec une certaine lenteur ; elle tenait les deux mains de Puisaye, les rap prochait de son cœur ; ses regards étaient tristes et tendres, sa voix onctueuse ; et la volupté agitait ses sens, sous l'impression de l'amoureuse mélancolie qu'exprimait le sourire de Léon, expression toute nouvelle pour elle. Quand il porta la main de madame de Richebourg à ses lèvres, il se sentit brûlé du même feu rapide qui l'avait fait tressaillir à la première visite de la belle jeune femme, à la villa Savigny. Par un mouvement un peu en dehors de son attitude générale, dans un instant d'oubli, les beaux cheveux blonds frisés de celle-ci touchèrent les cheveux de l'artiste ; ses lèvres gonflées par la passion, s'appuyèrent sur son front ; sa poitrine oppressée souleva sa pèlerine de dentelle, de façon que le jeune homme sentit la douce chaleur et la finesse de sa peau. Pourtant elle comprit la nécessité de corriger, par un mot, ce que ses caresses avaient de trop accusé ; et elle dit d'une voix défaillante :

— Léon, je vous aime comme j'aurais aimé le fils que j'ai tant demandé au Ciel, et qu'il m'a refusé !

Léon, qui n'avait à ce moment rien de la tendresse filiale, mais bien plus qu'il n'aurait voulu de l'ardeur d'un amant, s'éloigna brusquement, et reçut, en sortant du boudoir, un de ces longs regards chargés de langueur et de passion qui sont comme les fils conducteurs du fluide de l'amour.

— Cette femme m'aime ! se dit Puisaye, dès qu'il fut dans sa voiture ; mais ses sentiments religieux lui font un devoir de me le cacher ; celle-là mourrait avant de se rendre coupable !

Il se rappela ce qu'elle lui avait dit de sa prière, unie à celle de sa mère, pour demander son bonheur. Il avait, comme la plus grande partie des hommes de son âge, professé l'indifférence en matière de religion, négligé la pratique, et respecté le dogme ; mais la première éducation religieuse de Léon avait laissé au fond de son cœur de pieux et poétiques souvenirs. Sa mère résolvait toutes les petites difficultés de la vie par la prière ; la détresse était-elle au logis, elle amenait ses enfants aux pieds de la Vierge pour lui demander assistance ; la maladie sévissait-elle, elle leur disait de solliciter le bon Dieu ; que c'était là le meilleur des médecins. Pour un objet perdu, pour une leçon difficile à apprendre, Léon ne manquait jamais de recourir à l'intercession de Dieu ou des saints ; et quand, plus tard, il riait de cette dévotion vulgaire, quand il commandait à sa raison de faire taire ses souvenirs, une voix intérieure lui disait qu'ils valaient peut-être encore mieux que tout ce qu'il pourrait entendre dire par les philosophes et les lettrés.

Léon, en quittant madame de Richebourg, revint par la mémoire vers ces temps heureux où il avait foi aux autres et en lui, où il ne soupçonnait pas que ceux qu'il aimait pouvaient ne pas mériter son affection. Léon n'avait qu'une demi-instruction ; il n'avait accordé que bien peu de temps aux réflexions formulées par Adèle sur la religion naturelle, la religion de l'honneur, qu'elle substituait à la religion catholique, à cette soumission qui est la règle despotique de l'Église. Souvent il avait été choqué de ses discours, si différents des entretiens du foyer paternel ; mais Adèle lui avait fait comprendre qu'une femme, instruite et intelligente comme elle, ne saurait avoir les idées de ses sœurs, petites marchandes prudes et dévotes, peut-être plus par habitude que par conviction, ni de sa mère, qui ne pouvait pas chercher Dieu plus haut que le tricorné de son curé.

A cette heure, ce n'était plus une femme du peuple, une femme de petite ville, qui lui parlait de prière ; c'était une grande dame comme Adèle, savante comme elle, supérieure aussi. Son cœur se serra violemment à la pensée qu'il n'avait jamais vu son amie agenouillée, les mains jointes, devant un autel ; il se dit que leur enfant ne connaîtrait aucune des saintes joies de sa pauvre enfance, à lui : les fleurs jetées sous les pas du prêtre portant le Saint-Sacrement, le son poétique des cloches, les grandes

processions, et la première communion, ce jour auquel Puisaye n'avait jamais pu penser sans revoir les cierges allumés, ses petites amies du village blanches et voilées, sans entendre les chants des cantiques, sans respirer encore la fumée de l'encens. La proposition de sa mère lui revint à l'esprit :

— Elle a raison, dit-il ; il ne faut pas qu'Adèle élève cet enfant ; si c'était une fille, elle aurait la même destinée que sa mère !

Et, sur le champ, il écrivit à madame de Savigny pour la préparer à ce nouveau sacrifice. Ainsi cet événement qui, d'abord, avait paru combler les distances morales et intellectuelles qui séparaient le peintre Puisaye de la marquise de Savigny, était une occasion de les faire mesurer avec plus de rigueur. Chaque jour, Léon, d'une main plus maladroite que cruelle, effeuillait une de ces fleurs d'amour et de poésie qui paraient le front d'Adèle ; il lui prenait une à une toutes ses joies, toutes ses illusions. Heureusement pour celle-ci, à chacune d'elles était attachée une parcelle de la vie de la noble jeune femme ; à la dernière, elle devait mourir. Elle l'avait dit à ses amis.

A partir de son explication avec madame de Richebourg, Léon cessa de s'appartenir ; il se remit entre les mains de cette femme perfide et de son frère, sot personnage dont elle faisait l'appariteur de ses intrigues. Un hasard bien amené lui fit encore connaître le mari d'Adèle ; il le vit tel qu'on voulut le lui faire voir, et prit de plus en plus mauvaise opinion de la femme qui le lui avait dépeint comme un misérable. Pour développer cette partie de la vie de l'artiste, il faudrait de longs détails qui peut-être donneraient une idée fausse de son caractère et de son cœur. Il ne faut pas toujours mesurer l'indignité d'un homme à ses actes, pas plus qu'il n'y faut rapporter son mérite. Quand on faisait le procès de la maréchale d'Ancre, pour avoir employé la magie dans le palais. des rois, elle dit : — « J'ai dominé ma souveraine en vertu de la puissance qu'auront toujours les âmes fortes sur les esprits faibles ! »

XII

L'homme n'est jamais plus ingénieux ni plus cruel que quand il s'agit de se torturer lui-même.

Adèle avait atteint le septième mois de sa grossesse ; elle commençait à trouver l'absence de Léon bien longue. Plusieurs fois elle avait exprimé le désir d'un rapprochement ; mais il alléguait les occupations, les nécessités d'une position trop négligée pendant les quelques mois passés en Italie. Cependant, il avait promis d'être à Saint-Sébastien au moment où Adèle mettrait au monde cet enfant qu'on lui avait appris à ne plus considérer que comme un grave embarras. Ses lettres devenaient de plus en plus rares ; et madame de Valbrègue voyait bien qu'Adèle avait des appréhensions qu'elle n'osait avouer. Elle redoublait de vigilance, d'affection, disant à son mari : — « Je ne puis me défendre d'écouter les vagues pressentiments d'Adèle ; il me semble que nous allons la perdre ! » Un soir, Adèle chantait en s'accompagnant sur la harpe que, par un caprice de malade, elle avait fait porter sur la terrasse ombreuse qui bordait la mer. Il y avait quelque chose de surnaturel dans sa beauté et dans sa voix ; ses cheveux admirables s'étaient répandus sur un simple peignoir de mousseline blanche, semblable à celui qu'elle portait le jour où elle recevait à la villa Savigny madame de Richebourg ; des larmes coulaient silencieusement sur ses joues pâles ; ses yeux semblaient demander aux étoiles et aux flots de la mer le secret de l'absence de Léon. Tout à coup le jeune enfant de la baronne de Valbrègue accourt tout essoufflé ; il élève en l'agitant sa petite main qui tient des lettres : — Paris ! Paris ! s'écrie-t-il avec la voix joyeuse du matelot qui crie : — Terre ! terre ! Adèle reste clouée à sa place, elle ne peut faire un pas vers le bonheur ; mais enfin l'enfant est près d'elle : elle saisit la lettre, l'ouvre avec précipitation, lit dans le plus grand trouble, se lève, retombe

sur sa chaise, serre l'enfant contre son cœur, appelle vainement sa chère Marguerite, et reste privée de sentiment.

Voici ce que Léon lui écrivait :

« Adèle, oui, vous avez deviné. Je voulais mieux dissimuler, mais je ne l'ai pu. C'était au-dessus de mes forces ; mes sentiments se sont trahis malgré moi : ils ont percé la forme dont je cherchais à les envelopper.

« Je ne vous aimais pas comme une femme charmante, avec laquelle on est heureux de passer des heures délicieuses, sans s'inquiéter de ce qui les précède ou de ce qui les suit ; je vous aimais d'un amour plein d'estime et de confiance. Convaincu de votre sincérité, j'aurais juré que si une journée fatale vous eût entraînée vers un autre, vous me l'auriez dit vous-même, vous auriez été la première à me l'avouer. Je ne vous aurais plus revue ; non, sur mon âme, je ne vous aurais plus revue : je vous aimais trop sérieusement pour accepter l'idée d'un partage, n'eût-il été que l'œuvre d'une minute d'égarement et d'ivresse !

« J'étais confiant, mais je voulais un amour exclusif, et cette jalousie que vous croyiez absente, cette, jalousie existait complètement en moi ; seulement, elle s'était éteinte dans la sécurité.

« Je ne vous aurais pas revue, je vous le répète, je vous aurais quittée infidèle, mais sincère.

« Voilà ce que j'imaginai, quand je me représentais la possibilité d'une catastrophe, d'une rupture. Mon imagination n'allait pas au delà.

« Descendez en vous-même, et la main sur votre conscience, voyez ce que vous avez à répondre. Vous avez une nature élevée. Vous m'avez trahi ; vous ne m'avez rien avoué, parce que vous m'aimiez encore et que vous saviez qu'un aveu nous séparerait à jamais ; mais vous n'êtes pas capable de mentir sur une interrogation précise, et je sais trop la réponse que vous ferez, si vous répondez.

« Je cherche à comprimer ma douleur ; je ne me pardonnerais pas une expression blessante qui se glisserait sous ma plume ; à Dieu ne plaise que je sois assez ingrat et assez lâche pour offenser une femme qui a enchanté les trois dernières années de ma vie, désormais close à la jeunesse et à l'amour. Soyez sûre que vous n'aurez pas de meilleur ami, de plus chaud défenseur que moi. Tenez, je souffre beaucoup ! Vous parlez des blessures que ma lettre vous a faites ; et les vôtres, croyez-vous qu'elles ne soient pas

allées jusqu'au fond de mon cœur ? Croyez-vous que ce soit uniquement pour travailler à mon Coligny que je suis revenu à la Mailleraye, auprès de mes parents ? Croyez-vous que je n'avais pas besoin de quitter Paris, de changer d'air et de me distraire, si cela se pouvait, des émotions d'une tête en feu par le souvenir des impressions de l'enfance ?

« Oui, je souffrais beaucoup, et cependant j'aurais voulu avoir assez d'empire sur moi-même pour continuer à vous écrire à peu près sur l'ancien ton, afin de vous épargner une vive douleur, car je sais, je sens que vous souffrirez vivement. Mais écrire contre le ressentiment qui bouillonnait en moi ; chercher des termes de tendre confiance quand le reproche grondait et éclatait dans mon cœur ; vous voir, vous parler comme auparavant, vous revoir si changée à mes yeux et n'en rien témoigner, c'était impossible, c'était au-dessus de la force humaine.

« Je l'aurais pu, si je vous avais moins aimée ; oui, il y a une philosophie sereine qui aurait tout accepté, mais je n'ai pas cette philosophie. Vous n'étiez pas un caprice, une poésie, un plaisir ; vous étiez une part et une grosse part de ma vie. Vous remplissiez mon âme autant que vous aviez d'empire sur mon imagination. Je vous aimais trop pour faire semblant d'ignorer, je vous aimais trop pour pardonner.

« Inutile de répondre à une allusion de votre lettre sur le succès qui commence pour moi et qui serait une explication de ma dernière lettre. Vous ne le croyez pas, vous n'avez pas pu le croire ; et de même que, malgré ma douloureuse surprise et mon ressentiment, je vous rends justice sur l'élévation de votre caractère, de même vous me connaissez assez pour me savoir incapable de cette bassesse. Ah Dieu ! ce succès, je comptais le mettre à vos pieds ! Ce qui me flattait le plus, c'était la pensée que vous seriez fière de moi. Si je vous aimais, rougissant, confus et malheureux, combien n'aurais-je pas eu plus de joie à vous apporter cet amour, triomphant et la tête haute ? Jamais je n'avais fait tant de rêves ; ce que vous m'aviez dit des propositions de votre mari roulait constamment dans mon cerveau ; j'allais vous écrire une longue lettre toute pleine d'amour et de projets, quand la lumière a éclaté.

« D'ailleurs, ce succès du Coligny est fort incertain. Si j'en ai tant parlé, c'est qu'il fallait dire quelque chose, et que ma plume, en vous parlant de vous et de moi, courait sur des charbons ardents. J'avais trouvé cette excursion et je m'y étais jeté... Non, non, ce succès n'est rien moins qu'assuré. Je m'attends à tout maintenant, et une chute complète ne me

surprendrait pas. Les détails que j'ai envoyés à M. de Savigny n'étaient pas l'expression de la joie, c'était une vengeance contre vous ; je voulais lui laisser voir que je lui donnais une confiance que vous n'aviez plus, car je flottais incessamment entre le désir de tout dire, de tout vous laisser deviner, et le désir de tout cacher et de tout renfermer en moi seul.

« Fais-je bien, fais-je mal de déchirer le voile et d'entrer franchement dans la place ? Je ne sais ; ce que je sais, c'est que je le fais fatalement et par une force irrésistible qui m'entraîne malgré moi.

« Adieu. Ce matin j'avais la colère dans le coeur, maintenant j'ai des larmes dans les yeux.

« Ah ! vous m'avez bien trahi ! Je comprends maintenant une foule de circonstances et de mots auxquels je n'avais attaché d'abord aucune importance.

« Adieu, Adèle ; soyez heureuse, vous que j'aimais tant !...

« LÉON. »

Quand Adèle revint à la vie, entourée de ses amis, le premier regard qu'elle rencontra fut celui de l'homme désigné à la haine de Léon, le comte de Montbrun, celui-là même qui lui avait présenté l'artiste. Il avait autrefois connu madame de Savigny. Il l'avait aimée. Depuis un mois, il était en visite chez le comte de Valbrègue, son ami d'enfance, et il comptait prolonger son séjour autant que durerait celui d'Adèle à Saint-Sébastien. La calomnie a presque toujours l'habileté de choisir un sujet qui donne quelque vraisemblance à ses inventions ; en portant les soupçons de Léon vers le comte, on avait su qu'il trouverait dans ses souvenirs des commencements de preuves contre Adèle. En effet, franche et droite comme elle l'était, elle n'avait jamais songé à cacher à Léon ses sentiments d'admiration pour M. de Montbrun. Il chercha dans ses lettres tous les passages qui se rapportaient au comte ; il y trouva l'expression vraie du cœur de la jeune femme, la comparaison qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire entre Léon et cet homme si profondément respectueux, si dévoué pour elle. « Si tu lui ressemblais, écrivait-elle un jour, si tu me plaçais aussi haut qu'il me place, si les paroles de mes ennemis avaient aussi peu de prise sur ton esprit que sur le sien, comme nous serions heureux ! » Une autre fois, elle lui racontait quelques incidents d'une promenade faite avec le comte. En lui donnant ainsi des détails sur sa vie, elle lui révélait ingénument une intimité qu'il

n'eût pas songé à blâmer de lui-même, qu'il avait au contraire cherché à établir, reprochant à Adèle sa froideur envers un homme distingué, mais qui lui sembla coupable dès qu'on la lui eût signalée comme l'indice certain d'un amour offensant pour son orgueil.

Après avoir rapproché les uns des autres les fragments de lettres relatifs à M. de Montbrun, Léon se dit à lui-même :

— Tandis que je luttais pour elle contre ma famille, que je me reprochais le temps passé loin d'elle, Adèle me trompait basement en employant toutes les ressources de la trahison.

Voilà pourquoi les reproches de sa lettre portaient sur le manque de franchise de la jeune femme. C'était la plus cruelle des accusations et la plus injuste que l'on pût faire peser sur Adèle. Aussi la brisa-t-elle complètement.

Madame de Savigny voulut d'abord dissimuler à ses amis la cause de l'accident de la terrasse ; mais l'amitié est pénétrante : la baronne et M. de Montbrun lui dirent si bien l'état de son cœur, le caractère de son mal, qu'elle fut obligée de tout avouer.

— Chère Marguerite, dit-elle en pleurant, il faut nous quitter ; il faut ne plus nous revoir, comte ! ajouta-t-elle en tendant la main, douloureusement, à M. de Montbrun.

Il porta cette main pâle à ses lèvres ; son émotion était profonde.

— Non, non, dit-il, laissez-moi croire qu'un sacrifice pareil n'est pas nécessaire. Séparons-nous momentanément, j'en aurai la force ; mais si vous décidez que cette séparation doit être éternelle, je m'attacherai à vos pas, je vous suivrai partout. Laissez-moi l'espérance et j'aurai du courage. Je ne souffrirai point que vous vous priviez de la baronne dans le moment où son affection vous est indispensable. Je partirai demain. C'est à moi de m'exiler de cette maison où j'ai passé des jours si heureux.

La baronne de Valbrègue pleura, en félicitant le comte de son mouvement généreux ; tout fut arrangé pour le départ. Mais M. de Valbrègue, dont on écoutait toujours les avis, et qu'Adèle appelait Monsieur la Raison, s'opposa à ces résolutions.

— Si tous deux vous étiez coupables, dit-il, il faudrait agir comme vous le faites : M. Puisaye se consolerait peut-être par cette victoire sur son rival ; mais, comme vous n'avez rien à vous reprocher, gardez-vous de vous calomnier vous-mêmes en offrant une réparation que vous ne devez point. Adèle est dans une maison honorable, chez sa meilleure amie ; plus que

jamais elle a besoin de consolations, elle doit y rester. Quant à vous, mon cher comte, vous devez y rester par respect même pour Adèle, par ménagement pour sa réputation. Il n'y a que les coupables qui fuient. M. Puisaye serait le premier à dire que votre départ est une preuve accablante de la culpabilité d'Adèle. Quel que soit le mauvais milieu où il vit, il n'osera pas penser que le baron et la baronne de Valbrègue protègent une intimité dont ils auraient à rougir. Dès aujourd'hui, Marguerite, vous écrirez à cet homme, vous surmonterez vos répugnances ; ne voyez-vous pas à quel point votre amie l'aime ? Si l'on ne le lui ramène pas affectueux et repentant, elle mourra de douleur. Nous nous étions promis de ne jamais le voir ; devant l'infortune de la comtesse, tout doit céder. Écrivez-lui de venir ici, pour entendre la justification d'Adèle et le témoignage d'amis prêts à jurer sur ce qu'ils ont de plus cher qu'elle est innocente.

Adèle, par un mouvement spontané, se jeta au cou de ce brave homme qui, seul, avait compris son cœur ;

On écrivit à Léon ; il résista un instant ; mais, comme après tout il redoutait autant qu'Adèle la rupture dont il l'avait menacée, il accourut à Saint-Sébastien.

Il vint, et ses préventions ne tinrent pas devant les explications et les caresses de la jeune femme ; rien n'est persuasif comme la vérité : il n'est pas besoin d'art pour la faire admettre, il suffit de la montrer au grand jour. Léon fut heureux un moment, et Adèle aussi. M. de Montbrun toucha le cœur de l'artiste par la manière élevée avec laquelle il traita un sujet si délicat.

Mais Adèle voulut à son tour connaître celui qui lui avait porté dans l'ombre un coup mortel ; elle demanda son nom à Puisaye, elle fit valoir son droit de savoir quel était son ennemi.

Léon répondit qu'il avait un devoir à opposer à ce droit, qu'il avait juré de tenir secret le nom du calomniateur. Elle promit de renoncer à toute vengeance, si Léon lui donnait la preuve de confiance qu'elle méritait ; elle invoqua le danger qu'il y aurait pour elle à rester dans une pareille ignorance ; enfin, à force de prières, elle finit par vaincre la résistance de Léon. Dans un instant d'épanchement, il nomma Leloir, le frère de madame de Richebourg.

Il n'y avait au monde qu'une chose qui pût être aussi cruelle à madame de Savigny que de se voir accusée par Léon, c'était que cette accusation fût inspirée par la femme dont elle commençait à deviner l'indigne amour, et

dont elle pressentait la fatale influence sur sa vie. Ce second coup fut aussi terrible que le premier. De ce moment, elle comprit que tout était fini pour elle. La méchanceté, la calomnie d'un indifférent peuvent lâcher prise ; mais la haine d'une rivale, jamais.

Depuis le refus de la marquise de Breteuil de recevoir sa fille, la baronne de Valbrègue et son mari avaient fait, à l'insu d'Adèle, tant de démarches pour ramener cette mauvaise mère à de meilleurs sentiments, ils avaient fait agir tant d'influences, qu'ils avaient enfin réussi. Un vénérable prêtre de Madrid leur écrivit qu'il était parvenu à pénétrer dans ce cœur fermé, et s'était hâté d'y préparer une place pour la comtesse. En même temps, il envoyait une lettre par laquelle la marquise appelait sa fille auprès d'elle.

Adèle se mit aussitôt en route. Léon aurait voulu l'accompagner ; mais déjà, en se rendant à Saint-Sébastien, Puisaye avait plus écouté les conseils de sa tendresse que ceux de ses intérêts. L'ouverture de l'exposition approchait, et le tableau sur lequel il comptait pour cimenter sa réputation, Le Duc de Coligny, n'était pas achevé. La jeune femme fut la première à lui conseiller de retourner à Paris. Mais ce sacrifice était au-dessus de ses forces ; elle partit seule, désespérée de l'adieu qu'elle venait de dire à Léon, voyant l'avenir plus sombre encore que le présent n'était douloureux ; elle arriva à Madrid, prête à succomber à l'émotion d'une entrevue avec sa mère, de laquelle elle vivait séparée depuis si longtemps.

XIII

LE JEUNE HOMME. — Docteur ! Docteur !... Elle se meurt et ma douleur est sans bornes.

LE DOCTEUR. — Pauvre enfant !

LE JEUNE HOMME. — Et ce qu'il y a d'horrible, c'est que c'est moi qui la tue, moi seul qui la tue...

LE DOCTEUR. — Orgueil humain ! cet homme pleure parce qu'elle meurt, et se console parce qu'elle meurt par lui !

La nuit qui suivit l'arrivée d'Adèle à Madrid, elle fut prise de douleurs terribles : les émotions multipliées qu'elle avait éprouvées à Saint-Sébastien, la fatigue du voyage, la froideur de la marquise de Breteuil en l'abordant, avaient avancé le moment de sa délivrance. Deux médecins appelés jugèrent son état fort grave. Sur sa demande, on le fit connaître à madame de Valbrègue ; mais l'amitié si vive de la jeune femme n'avait pas attendu cet avertissement. Après avoir vu partir son amie presque folle de douleur, elle en eut tant de regret, qu'elle partit à son tour, espérant la rejoindre aux premières postes ; elles étaient arrivées, sans le savoir, presque en même temps à Madrid, et cette circonstance heureuse sauva la jeune malade. En voyant son amie abandonnée par les médecins, Marguerite recourut à ces remèdes que toute femme sensible porte en son cœur ; elle se pencha sur le cœur presque inanimé d'Adèle ; elle posa la main sur cet enfant qui ne tressaillait plus, et dit :

— Ta mère veut recevoir cette chère créature ; ta mère te pardonne, mon Adèle ; elle est là, elle pleure ; vous ne vous quitterez plus !

Au nom chéri de sa mère, Adèle avait ouvert péniblement les yeux ; de grosses larmes s'en étaient échappées, car elle cherchait autour d'elle un absent. Elle serra faiblement la main de son amie, en murmurant :

— Il est trop tard !

Une révolution morale eût seule pu la sauver ; mais son âme semblait tombée en léthargie. Le docteur avait dit qu'elle mourrait ainsi, doucement, sans souffrances, et sans mettre son enfant au monde. La mère avec plus de sensibilité qu'elle n'en avait montré en toute sa vie, embrassait sa fille mourante :

— Adèle, voici ta mère ; elle t'embrasse ; ne la vois-tu point ? répétait la baronne de Valbrègue désespérée.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres de la malade ; elle donna ses mains amaigries aux deux femmes, et dit :

— Adieu, ma mère ; adieu, Marguerite. Ah ! je suis bien heureuse de mourir !

Elle n'avait pas encore, depuis son évanouissement, prononcé le nom de Léon ; ce nom s'échappa de sa bouche avec le mot de pardon.

— Adèle ! s'écria la baronne, il te conjure par ma bouche de ne pas mourir ; il accourt, lui aussi ; il te demande de sauver son enfant ; il est désespéré du mal qu'il t'a fait.

— Il est trop tard ! murmura la mourante, qui s'affaiblissait à vue d'œil.

Marguerite, effrayée, souleva la tête de son amie dans ses bras, et lui montrant le beau soleil qui luisait à travers les arbres de la terrasse :

— Vois, dit-elle, il annonce qu'il y a du bonheur encore pour toi ; c'est le soleil de la patrie qui t'était si chère !

Elle secoua tristement la tête, en répétant machinalement :

— Patrie ! ma mère ! Léon ! amour !

— Ne blasphème pas ces noms sacrés, dit Marguerite ; tu n'as jamais su ce que c'était qu'aimer ! Ah ! je lui dirai, à ce Léon, que tu lui mentais quand tu lui parlais d'un amour au-dessus de toute épreuve, puisque tu n'as pas le courage de vivre pour lui, pour votre enfant !

La jeune mourante se dressa comme par un mouvement galvanique :

— Je ne l'aime pas ! je ne l'aime pas ! s'écria-t-elle ; ah ! que faut-il donc souffrir pour le lui prouver ?

Des douleurs cruelles lui arrachèrent un cri.

— Vous l'avez sauvée ! dit le docteur ému, et s'avançant pour donner de nouveau ses soins.

— Qui a dit que je ne l'aimais pas ? répétait Adèle exaltée.

— Moi, répondait Marguerite ; quand on aime, on ne meurt point.

— Je ne veux plus mourir, répondait-elle en délire ; il dirait peut-être un jour : Elle ne m'aimait pas, elle mourut pour ne point me pardonner !

La nature avait repris ses forces ; Marguerite avait penché le cœur de son amie vers Puisaye, comme on penche la lampe afin de concentrer sur un même point les restes d'huile qui lui permettront encore de jeter quelques faibles lueurs. Dans cette nuit d'angoisses, Adèle apparut plus noble, plus poétique, plus passionnée qu'elle ne s'était jamais montrée ; et tel est l'empire des grandes passions, même sur les âmes vulgaires, que la froide marquise de Breteuil fut attendrie. Quand sa fille la conjura d'écrire à Léon, elle le fit avec une émotion vraie, la première de sa vie ; et madame de Valbrègue, narrant rapidement toutes ces scènes à l'artiste, lui disait : « Ah ! pour toute punition, vous mériteriez d'ignorer toujours combien elle a été touchante et pleine d'amour pour vous en ces suprêmes instants. » Elle lui envoyait en même temps quelques mots à peine lisibles qu'Adèle avait voulu tracer, pour le rassurer au moins sur son existence.

Léon, qui avait eu beaucoup de peine à quitter Adèle, fut du moins rassuré sur son compte, quand il reçut les lettres de la baronne de Valbrègue et de la marquise de Breteuil. Il était bon, et l'idée de faire du mal à quelqu'un ne lui était jamais venue ; à plus forte raison n'avait-il point eu l'intention de frapper Adèle comme il l'avait fait. Il n'avait pas compris quelles pouvaient être les conséquences de sa lettre, et celles de la révélation du nom du calomniateur, Adèle avait eu un chagrin, il l'avait consolée. Dans sa pensée, tout était fini. Il grondait souvent la jeune femme sur son imprévoyance ; elle ne voyait, en effet, jamais le tort qu'elle pouvait se faire par un mot ou une démarche ; mais, du moins, elle avait par instinct cette prudence du cœur qui indique les endroits d'où l'on ne peut approcher sans tuer moralement. Puisaye, au contraire, frappait en aveugle, sans intention de blesser, mais sans calculer ses coups ; il se laissait aller égoïstement à la passion du moment, et niait l'effet de ses actes, pour n'avoir pas à se repentir de l'avoir produit. La lettre de madame de Valbrègue fut pour lui un coup de foudre. Adèle mourante, Adèle morte peut-être à l'heure où il recevait sa lettre, se dressait menaçante devant lui et troublait sa conscience. Cette nature orgueilleuse se soumit enfin, et Léon répondit aussitôt à la baronne de Valbrègue, qui lui avait annoncé qu'Adèle avait reçu les derniers sacrements, et que leur enfant était mort. Voici sa lettre :

« MADAME,

« J'ai reçu ce matin vos deux lettres, une de la marquise de Breteuil et une d'elle, inachevée. Je ne m'attendais pas à ce coup affreux. Je suis sûr qu'elle est morte à l'heure qu'il est. Je vous bénis d'avoir adouci ses derniers moments. Elle me parle de vous dans les termes les plus touchants. Je ne vous dirai rien de l'état où je suis. Je ne sais guère comment j'ai le courage d'écrire, quand je donnerais tout au monde pour être sur la route d'Espagne. Je vous envoie la lettre que vous me demandez et qui était destinée à lui être montrée. Cette lettre arrivera trop tard. Elle est morte, ou elle se meurt ! C'est moi qui lui ai porté le coup fatal. Je lui ai été bien funeste ! Je l'aimais de toute mon âme, et pourtant je suis son bourreau. — Il y avait auprès d'elle un homme très connu. Cet homme s'était pris pour elle d'une grande amitié, qui était devenue peu à peu de l'amour, et un amour violent. Il a laissé dire qu'il était son amant, s'il ne s'en est pas vanté lui-même. Des personnes respectables sont venues vers moi, et m'ont affirmé sur leur honneur qu'elle lui avait cédé, en citant des détails très-circonstanciés. J'ai cru un instant à ces rapports, j'ai éclaté, j'ai écrit, mes lettres l'ont bouleversée. Puis, il y a eu une explication ; il a été clair comme le jour qu'elle était innocente et calomniée.

« Mais le coup était porté et l'avait frappée au cœur ; c'est ce coup qui a tué notre enfant et qui l'a tuée elle-même. Voilà la vérité, voilà ce qu'elle ne dit pas, ce qu'elle ne dit à personne, pas même à vous. Si elle revient à la vie, ne lui en parlez jamais, je vous en supplie. Attendez ses confidences ; ménagez sa fierté. Elle avait besoin d'une amie. Si elle vous avait toujours eue auprès d'elle, elle serait pleine de vie. Elle était livrée, seule, à tous les hasards d'une vie errante, broyée entre les calomnies du monde et les persécutions de l'amitié. J'ai fait l'impossible pour la réconcilier avec la société, mais j'ai échoué ; vous savez que ses ressentiments sont implacables. Elle a une volonté de fer dans un corps d'enfant. Enlevée à la société des femmes, et jetée au milieu des hommes comme une plante au milieu des orages, elle a été brisée. Jamais il n'exista une nature plus noble, plus fière, plus pure et plus élevée ; et jamais tant d'outrages furieux, tant de calomnies ardentes ne se sont déchaînés contre une jeune femme. Elle était fière, franche et imprudente ; c'en était assez pour ameuter le monde

contre elle ; ce qui aurait été une faute pour une autre femme n'en était pas une pour elle, qui n'avait pas de guide. Songez qu'elle n'avait pas de devoirs pour la retenir, qu'elle n'en avait jamais eu, qu'elle ne devait rien à celui qui s'était rendu si indigne de sa main. Comment, à vingt ans, aurait-elle renoncé à jamais à être aimée et à aimer, elle qui était si aimante !

« Elle s'était créé un idéal ; et, dans son imagination ardente, elle m'avait appliqué cet idéal. Elle s'est trompée ; je le sentais, je le savais ; je ne comprenais pas comment elle avait pu m'aimer, et m'aimer tant ; et c'est ce qui m'a rendu accessible, une fois, une seule fois, à des soupçons. « Je ne m'étonne pas, lui écrivais-je dans

« cette lettre fatale, que vous ayez cessé de m'aimer ;

« mais pourquoi ne me l'avoir pas avoué ? J'avais tant de

« confiance en votre franchise ! Pourquoi m'a voir trompé ? » Voilà ce qui l'a blessée mortellement ; elle n'a pas supporté l'idée de passer à mes yeux pour coupable de fausseté et de dissimulation ; elle est morte, et mes protestations, et le pardon que je lui ai demandé, et mes remords, rien ne pourra guérir l'incurable blessure.

« Si elle meurt, mon rôle ici-bas est fini ; je n'ai plus qu'à me retirer dans la solitude et à dévorer mes amers souvenirs.

« Si elle survit, au nom du ciel ! veuillez m'écrire, ne fût-ce qu'un mot, un seul mot ! Le télégraphe pourrait être employé de Madrid à Paris ; il n'y a pas les mêmes inconvénients que si je l'employais moi-même ; car on peut se servir de termes vagues, comme : Le mieux se soutient, et la police espagnole n'y comprendra rien. Votre lettre est d'une femme extrêmement bonne ; ce qu'elle me dit de vous témoigne assez que vous êtes angélique et adorable. C'est pourquoi je vous prie d'avoir pitié de mes agitations et de mes anxiétés, et de me donner des nouvelles que j'attends si fiévreusement.

« En d'autres temps, la mort de l'enfant aurait été une immense douleur.. Merci, mille fois merci de ce que vous avez fait... Mais, devant la mort de la mère, tout s'efface et disparaît...

« Je la vois pâle et moribonde ; je l'entends, je sais ce qu'elle dit ; cela déchirerait le cœur du plus indifférent. C'est affreux ! c'est atroce !..

« Pardonnez-moi de ne pas vous remercier comme je le devrais. Excusez le trouble de ma lettre. Vous devez m'avoir en haine, car c'est bien moi qui véritablement la tue !...

« Adieu, madame. Croyez à ma profonde reconnaissance et à mon profond respect.

« LÉON PUISAYE. »

XIV

Weaknes is the shortest path to crime.

Cette lettre ne peignait que faiblement le désespoir de Puisaye ; ce désespoir était proportionné à sa cruauté. Il faut le répéter : ce n'était point un méchant homme, et pourtant il avait fait du mal à tous ceux qui s'étaient attachés à lui ; son amour était fatal et doux, comme l'ombrage de ces arbres qui donnent la mort et que l'on ne peut se décider à fuir. Il devait être plus particulièrement funeste à Adèle, qui, en lui donnant plus qu'aucune autre femme n'aurait pu lui donner, n'avait pas su faire valoir tout le prix de son sacrifice. Souvent Adèle avait dit : « Léon est bon, mais il n'est pas sensible. » Léon était bon et sensible ; mais sa bonté et sa sensibilité étaient dépourvues de délicatesse. « Léon me parle toujours de ses bonnes intentions, disait Adèle dans son journal, après une secousse douloureuse ; je voudrais bien qu'il essayât d'en avoir de mauvaises. Comme il agit toujours contrairement à ses intentions, j'aurais alors quelque chance d'être heureuse. » En écrivant à madame de Valbrègue, il avait certainement les meilleures intentions du monde ; cependant il se faisait encore l'écho d'indignes mensonges qui révoltèrent la jeune femme, et firent regretter à son mari qu'elle lui eût écrit.

M. de Montbrun, dont il était encore question, avait eu, en effet, la faiblesse de révéler sa passion à Adèle ; mais il ne lui était jamais venu à la pensée de se vanter d'une réciprocité qu'il n'avait pu obtenir. Adèle n'avait rien caché de cet épisode de sa vie à Léon ; et en parlant comme il l'avait fait dans sa dernière lettre, il avait fait taire ses souvenirs et sa conscience. Madame de Valbrègue, qui connaissait, elle aussi, les détails de cette affaire, écrivit à l'homme d'honneur désigné par Puisaye, lui annonça la maladie d'Adèle, son malheur, et lui demanda s'il pouvait faire quelque chose pour le soulagement d'une amie battue par tant d'orages, et dont la calomnie

fouillait le cœur avec tant de persévérance, qu'elle finissait par n'y plus laisser un seul sentiment à l'abri de ses entreprises. En même temps, elle faisait un appel à sa générosité, pour qu'il lui donnât les moyens de confondre ceux qui osaient incriminer l'un des actes les plus nobles de la vie de la jeune femme.

Le surlendemain, madame de Valbrègue recevait toute la correspondance relative à cet amour. Heureusement, celui qui en avait tant souffert l'avait conservée avec un saint respect ; elle fut immédiatement transmise à Léon ; et, par les deux lettres d'Adèle que l'on va lire, on pourra juger si la honte et les regrets de l'artiste durent être centuplés.

« MON CHER COMTE,

« Si vous étiez un homme ordinaire, et si j'étais une femme tout à fait vulgaire, j'aurais le droit, après ce qui s'est passé hier, de me fâcher, de me brouiller avec vous ; ou bien je m'arrêteraïs au parti de prendre la chose du côté comique. Mais je ne veux ni rire de vos torts, ni refuser de vous les pardonner ; j'aime bien mieux vous prier de les effacer. Ma lettre vous trouvera peut-être très-indigné contre moi, pensant que j'aurais dû vous avertir que votre amour s'égarait, et ne pas vous laisser arriver, à un aveu qui nous fait à tous les deux une fausse position. Vous avez raison ; mais, pour prévenir un mal, il faut en avoir conscience ; et je vous jure que jamais je n'ai pressenti celui-ci. Trop d'orgueil, plutôt que trop de modestie, m'aveuglait ; vous étiez heureux d'être avec moi ; vous me recherchiez dans le monde ; vous veniez me voir souvent à la villa ; vous aimiez à oublier le temps, les devoirs de la société ; nous demeurions presque ensemble ; eh bien ! je trouvais cela si parfaitement naturel, qu'il ne me venait pas à l'idée de m'en effrayer. N'en était-il pas de même de mon côté

? Ne trouvais-je pas toujours vos visites trop courtes et trop peu fréquentes ? Vous sembliez quelquefois ravi, hors de vous-même, quand je chantais ; mais, si vous me disiez les vers du Dante ou de notre pauvre ami Foscolo, n'éprouvais-je pas de grandes émotions ; n'avais-je pas peine à contenir mon admiration ? Pourtant, mon attachement n'aurait jamais pu dégénérer en amour, je le sentais bien.

« J'aime à penser encore, à cette heure, que vous vous êtes trompé, que vous n'éprouvez pas ce que vous m'avez si bien peint ; c'est un rêve de poète, mon ami ; une fièvre d'imagination, laissez-le-moi croire ; laissez-moi espérer que je vous trouverai demain tout à fait guéri, et ne conservant pas même le souvenir de cette erreur.

« Mon cher comte, je dois vous dire ce qui m'a blessée surtout dans vos paroles d'hier. Je ne serais pas digne du nom d'amie, si, dans une circonstance aussi grave, j'avais quelque chose de caché pour vous : ce qui m'a blessée, c'est votre confiance au commencement de l'entretien ; c'est votre dépit à la fin. Cette confiance, je vous ai donné le droit de l'avoir, je veux l'admettre ; j'ai cru vous traiter en bon camarade ; je me suis bien gardée de vous rien dissimuler de l'attrait qu'avaient pour moi votre esprit et votre cœur ; vous avez pris cela pour le manège d'une coquette ; c'est bien mal. Dans votre dépit, il y avait un caractère des plus offensants : est-ce ainsi que l'on juge une amie de cinq ans ? Voyez, si vous aviez donné lieu à quelque méprise, il eût suffi d'un mot de vous pour remettre mon cœur dans la droite voie ; je me serais accusée seule ; j'aurais été désolée de ne pas vous avoir mieux compris ; mais, vous en vouloir, jamais !

« Le domaine de l'amour m'étant fermé, j'ai voulu me dédommager en me mettant à l'aise dans celui de l'amitié. C'est là toute ma faute ; je n'ai pris qu'un soin, celui de bien choisir mes amis, parmi les hommes capables de rester fidèles à un culte qui, pour beaucoup, n'est qu'une apparence hypocrite, un marche-pied pour arriver à l'amour. En vous plaçant parmi les véritables croyants, ai-je commis une erreur ? Prouvez-moi que non ; restez mon ami. Hélas ! ne souhaitez jamais de réussir dans les projets que vous formiez hier au soir ! Dieu préserve toujours votre amie de manquer de force pour résister à la passion ! Si vous saviez ce que l'amour serait pour elle, quels ravages affreux il ferait en moi, tenez, vous n'accepteriez pas mon amour, si je vous l'offrais. C'est fini ; ma vie est manquée ; je ne dois pas aimer : mon cœur est fier, il ne supporterait pas une affection sans estime. J'ai pleuré, hier, après votre départ ; il me semblait que vous veniez de m'enlever quelque chose de mon être moral ; que je valais moins, à mes yeux, aux yeux de tous, puisque vous aviez pu me ravalier jusqu'à ces femmes lâches ou éhontées, pour qui l'amour est, ou un badinage, ou la satisfaction de passions vulgaires. Non, n'est-ce pas, mon ami, vous n'avez pas un instant pensé que le succès était facile ? Vous avez cédé par irréflection ? C'est, encore une fois, un vilain accès de fièvre, et voilà tout.

Sans rancune ; voici ma main ; serrez-la, comme autrefois, avec cordialité, avec fraternité, comme la main d'un être malheureux qui mérite des consolations. Si je me trompais ; si ce que vous m'avez dit était plus sérieux que je ne crois, rappelez-vous, cher comte, que l'on doit toujours avoir le courage d'arracher de son cœur un sentiment reconnu mauvais. Manqueriez-vous de force ? Alors, demandez-moi mon aide ; nous viendrons promptement à bout de débarrasser votre affection de tout ce qui pourrait la rendre moins respectable qu'elle ne doit l'être. »

Une seconde lettre d'Adèle remerciait le comte d'avoir été à la hauteur d'une situation délicate :

« Combien je suis heureuse aujourd'hui ! disait-elle ; ma villa qui était toute en deuil depuis quelque temps, reprend son aspect riant ; la folie m'avait enlevé un ami, la raison me le ramène. Dieu soit loué ! Savez-vous pourquoi je regrettais tant votre retraite forcée ? c'est qu'alors que vous m'aimiez au point d'être prêt à tout me sacrifier, vous m'avez épargné cette cour insultante que quelques hommes se croient, je ne sais pourquoi, le droit, et, peut-être, l'obligation de me faire. Vous aviez assez de tact, d'esprit et de cœur pour comprendre qu'une femme, déjà victime d'odieuses calomnies, ne trouve rien de plus offensant que ces hommages méprisants qui sont toujours un nouvel affront, parce qu'ils semblent s'autoriser des bruits les plus injurieux, comme de précédents qui créent un droit d'insolence.

« Maintenant que vous me rapportez un cœur épuré par la souffrance, laissez-moi vous dire que mon amitié mérite ce don précieux ; oui, vous resterez mon ami, sans avoir jamais un second désir de devenir mon amant, parce que vous avez eu la force de vous affranchir de tous les obstacles élevés entre nous. O mon ami, vous avez pleuré, souvent, dites-vous, pendant une trop longue absence, le bien que vous aviez perdu par votre faute ; vous avez eu des heures d'angoisses, où, vous accusant sévèrement, vous vous demandiez compte du bonheur dissipé. Moi, aussi ; et M. de Savigny avait besoin pour me consoler de mettre sur le compte de la fatalité une erreur dont ni vous ni moi nous n'étions, suivant lui, responsables. Acceptons cette indulgente interprétation ; et revoyons-nous comme des amis qui ont souffert, l'un à cause de l'autre, mais non pas l'un par l'autre. Je veux bien oublier le dernier mot de votre lettre, parce que je ne veux pas un seul nuage dans mon ciel un jour aussi joyeux ; rassurez-vous : ce que

vous n'avez pu obtenir de mon cœur, un autre le demanderait en vain ; mes principes, mes résolutions sont inflexibles ; si vous les voyez un jour céder, plaignez-moi, car je serai la plus malheureuse des femmes, et j'aurai subi un de ces ascendants funestes auxquels on n'échappe que par la mort. Mais, si cela était, pensez-vous que vous ne seriez pas le premier averti ? que je pourrais répondre par l'hypocrisie à toutes les nobles preuves d'attachement que vous me donnez aujourd'hui ? Mais non, votre amie, rendue défiante par l'accident qui nous a séparés un moment, s'observera si bien, que jamais plus ceux qu'elle distinguera ne pourront s'apercevoir qu'elle est femme, jeune, et trop aimante. »

Ces lettres, mises inopinément sous les yeux de Puisaye, dans un moment où tout l'accusait, achevèrent de troubler son âme. Elles lui rappelaient la résistance d'Adèle à la profonde passion qu'il lui avait inspirée ; les moyens employés pour la vaincre, les cruels et poétiques regrets de l'ange après la faute. L'honnête femme se révélait dans ces lettres ; et l'artiste n'avait pas le cœur et l'esprit assez corrompus pour ne pas rougir de la comparaison avec un homme, qui, repoussé par Adèle, l'avait vue succomber avec tristesse, mais sans perdre rien de sa haute estime pour elle ; tandis que lui, qui l'avait entraînée, n'avait cessé d'outrager son amour de toutes façons, et avait fini par le souiller d'une accusation infâme, à laquelle il n'aurait jamais pu sérieusement croire. Heureusement, Adèle était sauvée ; et cette pensée tempérait en lui l'amertume des autres : — Tout est réparable, se disait-il, puisqu'elle vit ; je la consolerais, j'effacerais une à une toutes mes fautes. Ses lettres étaient empreintes de cette résolution.

« Chère Adèle, écrivait-il en apprenant qu'elle était en danger, au nom du ciel ! pour Dieu ! pour ce qu'il, y a de plus saint, permettez-moi d'aller auprès de vous ; permettez-le-moi, Adèle, j'ai la tête perdue ! laissez-moi vous dire, à genoux devant vous, là, que vous êtes un ange, tout ce qu'il y a de plus sublime, et que je suis.... — Oh ! mon Dieu ! — dites qu'on m'envoie vite par le télégraphe la permission de partir, je vous en supplie pour vous, pour votre mère, pour ma mère, pour Dieu ! Votre portrait, dont la gravure par Cobelet vous est dédiée, sera exposé. Mon départ ne retardera rien, je laisserai des ordres en partant.

« Adèle ! Adèle ! envoyez-moi la permission de partir !

« LÉON PUISAYE. »

Sans cesse, la même pensée se faisait jour dans les lettres de Léon. Qu'elles fussent adressées à Adèle, à madame de Valbrègue, ou, comme la suivante, à son mari, le désir de voir vivre madame de Savigny, de se dévouer à cette existence qu'il avait mise en péril, y perçait à chaque ligne :

« Monsieur le baron, vous avez bien raison de dire que vous ne voudriez pas être à ma place. Je souffre horriblement. J'attendais avec une affreuse anxiété une dépêche télégraphique, que je craignais de recevoir, car cette dépêche aurait été le message de sa mort. Grâce à vous, je reprends plus d'espoir. Je reçois votre seconde lettre, qui me ranime. Il y a huit jours que cette seconde lettre est en route ; depuis ce temps, point de dépêche ; donc le mieux se soutient. J'espère, et je me rattache avidement à cette idée !... Je vous remercie mille fois de la complaisance généreuse que vous avez mise à m'écrire. Dans état où je suis, une lettre de vous ou de madame la baronne est une question de vie ou de mort pour moi ; je songe jour et nuit aux nouvelles que je recevrai ; et le matin je ne saurais voir entrer le facteur sans trembler et pâlir.

« Ne trouvez pas étrange que votre jeune femme m'ait écrit, je vous jure que c'est une bonne action. Refuser cette grâce à une amie mourante, ç'aurait été cruel ; étouffer quelques scrupules, que je comprends, pour se dévouer à l'amitié et pour calmer les affreuses angoisses d'un inconnu bien malheureux, c'est l'action d'une bonne, d'une noble et délicate femme ; et tout le monde vous dirait avec moi que votre femme est par cela même plus digne encore, s'il se peut, de votre estime et de votre amour.

« Quant au secret, je vous jure sur l'honneur qu'il sera fidèlement gardé ; ce serait honteux à moi de la trahir, et j'en suis incapable.

« Je n'irai pas à Madrid, elle me l'a défendu ; je trouve pourtant intolérable d'être ici, pendant qu'elle meurt là-bas ; mais ne craignez rien ! je me sou mets à cette torture...

« Je n'irai en Espagne que si elle et ses amis m'y autorisent ; et si on ne m'autorise qu'à y passer un jour, je n'y passerai qu'un jour. Si on m'interdit même ce passage rapide, je n'irai pas. Qu'elle vive, mon Dieu ! qu'elle puisse retrouver la santé et un peu de gaieté et de calme ! Je suis résolu à tous les sacrifices. Je ne demande, je ne veux, je ne rêve qu'une chose : c'est qu'elle vive et qu'elle retrouve un peu de paix !

« Encore une fois, monsieur, mille et mille remerciements, et veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

« Avis important !— Il faut brûler toutes les lettres qui lui seront adressées de France : elles ne peuvent venir que de deux personnes qui lui ont fait bien du mal. Ces lettres pourraient la tuer. Brûlez impitoyablement !

« LÉON PUISAYE. »

XV

Così al'Egro fanciul'porgiamo aspersi
Di soave liquore gli orli del vaso
Succhi amari intanto ei beve
E dal'inganno suo, vita ricave.

Il ne faudrait pas croire qu'il restât aucune amertume, aucun ressentiment dans le cœur d'Adèle, pour les tortures que Léon lui avait fait endurer. Elle parlait de lui, pendant ses douleurs, avec un profond intérêt, l'excusait toujours, et prenait soin de cacher à ses amis et à sa mère le véritable motif de son état. A l'atonie des premiers jours succédèrent bientôt des souffrances si vives, qu'elles attendrissaient même madame de Breteuil. Une étrange transformation se faisait dans cette grande dame, si indifférente ; elle s'accoutumait à trouver sa fille charmante ; tant de bonté, de douceur la subjuguait. Adèle, en réalité, ne pensait pas que sa mère eût pu avoir un tort ; elle les prenait tous sur son compte, et éprouvait une reconnaissance sans bornes pour le sacrifice qu'avait fait la femme constamment vertueuse, en recevant auprès d'elle sa fille qui subissait le châtiment d'une faute grave. Cette reconnaissance donnait à ses paroles, à toute sa conduite, une élévation pour ainsi dire surhumaine. Si madame de Breteuil avait jusqu'alors fermé son cœur à tout le monde, elle n'avait cherché à pénétrer dans celui de personne. C'était donc une initiation à une vie nouvelle qu'opérait madame de Savigny ; elle ne voyait pas entrer sa mère dans sa chambre sans lui tendre les bras comme un enfant à l'être qui lui est indispensable, et ses yeux se remplissaient de larmes dès qu'ils rencontraient ceux de sa mère, qui l'avait si longtemps privée du bonheur de la voir.

D'un autre côté, l'égoïsme n'avait pas effacé tout orgueil de race, toute noblesse de caractère dans le cœur de la marquise ; elle ressentait vivement

l'injure faite par Puisaye à sa fille, qui l'avait aimé assez pour s'abaisser jusqu'à lui. Bien que la jeune femme prît le plus grand soin de dissimuler la vérité à sa mère, celle-ci la pressentait ; les faits accusaient d'ailleurs assez haut l'artiste. Elle avait retardé toute explication ; mais son intention était, après le rétablissement d'Adèle, d'éloigner pour toujours d'elle l'homme, qui n'avait pas eu le courage d'être, à temps, mari et père. Ses préjugés de caste étaient si enracinés, qu'elle disait au comte de Valbrègue, lorsqu'il lui parlait de la nécessité de ménager Léon jusqu'à ce que la position de madame de Savigny fût régularisée : « Vingt gentilshommes se trouveront fiers de donner leur nom à la petite-fille du marquis de Breteuil. »

Cependant l'enfant d'Adèle était mort quand il vint au monde. Le docteur dit alors à la baronne :

— Je ne vous dissimule point, madame, que l'état de surexcitation où est cette jeune femme est fort dangereux ; si elle apprend qu'elle n'est plus mère, je ne répons plus de la sauver. J'ai vu au contraire, dans d'autres familles, en éloignant la nouvelle qui tôt ou tard doit frapper un cœur maternel, préserver des jours précieux. Avisez donc aux moyens de cacher à madame de Savigny la perte qu'elle vient de faire.

On tint conseil, après que madame de Valbrègue eût préalablement délibéré avec elle-même, et l'on ne s'arrêta à rien. Léon, repentant, eût voulu accourir près d'Adèle, mais il était forcément retenu à Paris par ses affaires ; elle le savait. Attachée comme elle l'était au père de sa fille, il n'était pas bien difficile de lui faire accomplir un dernier sacrifice, en lui montrant Léon chagrin, malheureux, demandant comme consolation d'avoir du moins l'enfant près de lui. Mais, si Adèle eût consenti à envoyer sa fille en France, elle eût voulu auparavant lui dire un dernier adieu ; et, nous l'avons dit, quand on songea à faire prendre cette résolution à la jeune mère, le corps de son enfant avait déjà été confié au tombeau. Cependant il fallait absolument prendre un parti, bon ou mauvais ; l'embarras était grand ; Adèle ne voyait autour d'elle que des visages contraints, elle n'entendait que des paroles incohérentes. Elle donna elle-même l'occasion de sortir de cette fausse situation : après avoir demandé avec instance de revoir son enfant, comme elle vit des larmes dans les yeux de Marguerite :

— Hélas ! elle est morte ! dit-elle douloureusement.

Effrayée par la pâleur qui couvrit subitement son visage, la baronne s'écria :

— Non, elle n'est pas morte, mon Adèle ; c'est toi qui te tueras avec de semblables émotions.

— Tu me le jures, mon amie, reprit Adèle, elle n'est pas morte ?

— Ta mère, moi, nous le jurons tous, chère enfant ! répliqua la baronne hors d'elle-même.

— Alors je ne la redemanderai plus, ajouta madame de Savigny en fondant en larmes ; je sais où elle est, son père me l'a reprise. Il m'avait bien dit, plus d'une fois, que sa mère voulait élever cet enfant, ne m'en jugeant pas digne. Ah ! Léon, Léon !

Il n'y avait pas à balancer, madame de Valbrègue le comprit :

— Eh bien ! oui, dit-elle, M. Puisaye a réclamé sa fille, et nous n'avons pas osé te le dire ; nous avons voulu t'épargner les déchirements d'une séparation ; mais sois tranquille, c'est par tendresse que M. Puisaye a demandé son enfant ; il n'a pas eu le courage de se priver plus longtemps de la voir, il te la rendra bientôt, il te la rapportera lui-même, avec tout cet amour que tu ne peux pas oublier, ma chère amie !

Adèle resta triste, mais résignée, et attendit une lettre de son ami au sujet de cet acte d'autorité.

Cependant Léon fut vivement affecté par la lettre dans laquelle la baronne de Valbrègue le priait de se mettre de moitié dans le pieux mensonge qu'il fallait entretenir encore quelque temps pour sauver Adèle. Il comprenait qu'on le chargeait d'un rôle qui devait sembler odieux à la jeune femme ; quand elle saurait la vérité, lui pardonnerait-elle d'avoir aidé à la tromper, et n'attribuerait-elle pas à sa conduite, en cette occasion, des motifs étrangers au désir d'épargner sa trop faible santé ? Il fit part de ses craintes, de ses hésitations à la baronne et ce ne fut qu'encouragé par elle qu'il se décida à écrire enfin la lettre suivante, comme pour lui annoncer l'arrivée de sa fille à Paris.

LÉON PUISAYE A LA BARONNE DE VALBRÈGUE.

« MADAME,

« Combien je vous remercie de votre bonne lettre !

« J'ai éprouvé aujourd'hui la plus vive émotion que j'aie jamais ressentie. En me réveillant, j'ai trouvé chez moi la nourrice et l'enfant, un adorable petit être que j'ai couvert de baisers. Quel bonheur ! et comme il sera soigné ! Je lui ai cédé mon appartement, et puis je le conduirai auprès de ma mère, qui le recevra à bras ouverts.

« Ce sera la joie de sa vieillesse.

« Dites-lui, je vous prie, que je l'aime mille fois plus que jamais, que je la remercie, que je la bénis avec un redoublement de tendresse et de respect.

« Dites-lui qu'il faut qu'elle soit gaie et heureuse, aussi gaie et heureuse que moi ; qu'il faut qu'elle se rétablisse bien vite et qu'elle se porte bien ; que j'ai hâte de me jeter à ses pieds, et qu'en attendant j'embrasse mille fois notre enfant. Je vais au Louvre avec un plus grand courage ; je surmonterai aisément tous les obstacles qui restent à surmonter, puisqu'elle s'intéresse tant à cette œuvre, qui est en effet ma meilleure ; il faut qu'elle la voie, et pour cela il faut qu'elle fasse tout pour se rétablir promptement. Je l'attends ici prochainement, ou, si elle ne peut pas venir, j'irai la chercher jusqu'au bout du monde. Jamais je n'ai tant désiré la voir ; jamais je ne l'ai si tendrement chérie.

« Je n'attendais qu'une lettre ordinaire, et je reçois en même temps cette chère petite visiteuse qui est là à côté de moi, et une lettre de vous, et une lettre d'elle... interrompue par les douleurs. J'aurais été bien effrayé de sa lettre si je n'avais pas reçu la vôtre. Elle me dit des choses qui me percent le cœur, et s'y laisse aller aux plus sombres pressentiments.

« Mais c'est, sans doute, l'effet des souffrances ; et, puisque l'événement est si heureux, elle doit voir maintenant l'avenir aussi riant qu'elle se le représentait triste et sombre. Au nom du ciel ! qu'elle vive pour moi, pour nous ! qu'elle fasse effort pour se ranimer ! qu'elle ne me tue pas par ses désespoirs ! elle sait bien que ses souffrances sont des coups de poignard pour moi. Chère Adèle ! ayez pitié de moi ! pardonnez-moi ! vivez ! redevenez ce que vous étiez il y a un an ! vous ne savez pas de combien de tendresse je vous entourerai. J'ai les yeux obscurcis par les larmes, je ne peux plus écrire... Je me la représente malade... Être ici... à trois cents lieues d'elle, c'est intolérable ! Mais je regarde l'enfant, et je suis ranimé et consolé.

« Pardonnez-moi, madame, de vous écrire d'une façon si désordonnée, mais je ne suis pas maître des sentiments qui débordent de mon cœur.

« Veuillez agréer, avec ma vive reconnaissance, l'hommage de mon profond respect.

« L. PUISAYE. »

Enfin, le mieux d'Adèle continuant, Léon reprit courage ; il put lui peindre directement l'état de son coeur, répondre à des lettres si tendres, que chacune créait en lui un nouveau remords.

« Chère Adèle, écrivait-il, que vous dire et comment vous exprimer toutes mes douleurs, tous mes remords et toute ma joie ! Je me jette à vos pieds, j'embrasse vos genoux ; je vous conjure de vivre, de vous bien porter, et de vous laisser aimer, adorer, vénérer. Je respire ; j'ai vu avant-hier Savigny, que je n'avais pas voulu voir depuis un mois ; il est gai et content ; il a reçu votre dernière lettre. Nous avons parlé de notre prochain départ pour l'Espagne, où nous irons ensemble.

« Quelles lettres charmantes vous m'envoyez ! comme elles sont touchantes ! comme elles me font pleurer ! Comment faites-vous pour trouver, vous, souffrante et tourmentée par cette horrible maladie, des choses si tendres et si adorables ! Comme vous êtes une nature aimante ! Comme vous êtes faite pour être aimée ! comme j'étais peu digne de cet amour ! Comme je vous chéris et vous honore, noble Adèle ! tendre Adèle ! sublime Adèle !

« J'ai gardé une pensée et envoyé l'autre. Sachez qu'elle est charmante, un ange. On me recommande de ne pas vous donner de détails précis de peur des curiosités de la poste, et de réserver pour nos conversations verbales tout ce qui ne peut pas être confié avec sécurité à la correspondance. Je serai en Espagne bientôt, avant un mois. Votre portrait va être exposé dans huit jours. Je l'avais laissé là.... Je n'allais plus au musée. Je m'y suis remis avec ardeur ; j'ai une besogne inouïe, mille choses à faire à la fois ; mais j'ai repris courage. Je veux que mon œuvre soit digne de la petite Léonie.

« Mon Dieu ! que j'ai de choses à vous dire ! Que j'ai besoin de causer avec vous ! Que j'ai besoin de vous voir !

« Ah ! si on pouvait recommencer les années passées, que vous seriez contente de moi ! On ne sent bien à quel point on aimait ceux qu'on aime,

que lorsqu'on a été sur le point de les perdre. Et dire que c'est moi qui ai été votre meurtrier ! c'est si affreux, que je crois souvent faire un mauvais rêve.

« Je suis devenu superstitieux ; il y a quelque chose d'étrange dans cette chaîne magnétique qui vous unit à moi ; j'attendais chaque jour, avec angoisse, les lettres qui me donnaient de vos nouvelles. Mais, quoique tremblant, je ne croyais pas à un irréparable malheur ; j'étais convaincu que si vous mouriez, vous viendriez vous-même me le dire, la nuit, devant mon lit, et quand je me levais, je me disais : Puisqu'elle ne m'est pas apparue, elle vit encore.

« Adieu, Adèle ! adieu, Adèle ! à bientôt.

« Elle vous envoie un baiser de ses petites mains.

« LÉON. »

XVI

The charm is gone, broken the spell
And yet they smile, and all looks well ;
And their, hearts doubt and linger still
Like parting Phebus on the western hill.

Adèle s'était laissée peu à peu captiver par le ton affectueux et dévoué de ces lettres. Elle n'en voulait plus à Puisaye : elle ne lui reprochait rien ; elle n'avait pas l'intention de ne plus l'aimer ; mais la noble confiance qu'elle avait autrefois en lui avait cessé d'exister. Si parfois, pendant leur longue intimité, l'esprit et le caractère de l'artiste lui avaient causé des chagrins, du moins n'avait-elle jamais surpris chez lui les indices d'une trahison. S'il l'eût moins aimée, pensait-elle, il eût été moins exigeant, moins tyrannique. Mais le dernier coup qu'il lui avait porté était d'une nature toute différente : ce n'était pas à un moment d'humeur, à une vivacité passagère qu'il avait cédé ; elle ne l'avait point provoqué par un de ces actes ou une de ces paroles qui, tout innocents qu'ils soient, exaltent les organisations nerveuses. Il l'avait frappée à distance, après avoir bien visé. N'avait-il pas préparé depuis quelque temps cette agression ? Adèle ne cherchait encore ni à analyser les motifs de Puisaye, ni à découvrir qui avait poussé sa main ; mais elle pressentait une influence fatale, occulte, contre laquelle elle ne pourrait lutter ; pour la première fois, elle mesurait toute la faiblesse de son ami, et elle ne songeait plus à s'appuyer sur lui pour traverser une longue vie ; elle recueillait précieusement ses paroles d'amour, rassemblait sans cesse les bons souvenirs de leur liaison, comme les débris d'un feu qu'elle ne voulait pas laisser éteindre ; car, elle le sentait, une fois privée de ses lueurs, de sa chaleur vivifiante, elle tomberait dans des souffrances dont l'idée seule lui faisait horreur.

Adèle voyait très-juste : il n'y avait plus d'espérance de bonheur pour elle ; une main perfide et invisible avait tranché le fil de ses jours heureux. Seul, livré à lui-même, jamais Léon n'eût pu arriver à un tel degré de cruauté ; mais, placé sous l'empire de madame de Richebourg, il ne fallait pas espérer qu'il s'arrêtât si près du sommet de la trahison. C'était, en effet, sous son inspiration qu'avait été écrite la lettre qui avait failli tuer Adèle. Trop adroite pour se charger de calomnier elle-même, elle en avait chargé son frère, se réservant de défendre ensuite son ennemie de telle façon que chacune des paroles prononcées en sa faveur pût la faire prendre en haine par l'artiste. Jamais madame de Savigny n'avait aussi parfaitement connu le cœur de Léon que le connaissait madame de Richebourg ; c'est qu'elle ne cherchait à y pénétrer que pour en respirer les parfums ; tandis que l'autre y fouillait en tout sens, l'interrogeait avec la perfide habileté d'un inquisiteur, pour y développer toutes les mauvaises passions qu'il pouvait contenir en germe.

Son farouche amour attaquait Puisaye sur tous les points à la fois. C'était peu que de lui montrer, d'un côté, la fortune, la considération, la gloire, pour prix de l'abandon d'Adèle ; de l'autre, l'opprobre, l'ingratitude probable de cette femme, et enfin la misère et la déchéance s'il l'épousait. Elle profitait même de ses derniers torts pour l'effrayer, et lui prouvait, par des exemples et des raisonnements frappants, qu'une femme dans la situation de madame de Savigny ne pouvait consentir à unir son sort à celui de l'homme qui l'avait tant outragée, qu'avec l'intention secrète de se venger d'une façon éclatante. Elle le blâmait sans pitié d'avoir écrit aussi brutalement, de n'avoir pas tremblé d'envoyer une lettre qui devait être un coup mortel.

— Comment voulez-vous être aimé encore ? lui disait-elle ; Adèle peut se faire illusion, croire qu'elle vous conservera son amour ; mais, mon ami, quand la gelée a pénétré dans le calice des fleurs, quelques soins qu'on leur prodigue, quelque doux que soient les rayons de soleil, il faut qu'elles périssent !

Ce n'était pas tout : elle connaissait les difficultés de la position matérielle du peintre ; mais, en lui laissant croire qu'elle les ignorait, elle les exploitait avec perfidie. Pendant qu'ils avaient habité ensemble l'Italie, il n'était jamais venu à l'esprit d'Adèle de s'informer de la situation de son ami ; elle était riche, donc il l'était ; car elle ne pensait pas que leurs intérêts pussent jamais être séparés. De son côté, Puisaye avait été toujours d'une

discrétion presque blessante sur ses affaires. Fier, surtout vis-à-vis de la femme qu'il aimait, il prit à tâche de lui cacher sa pauvreté, comme si elle eût pu en profiter pour l'écraser de son opulence, comme si elle avait dû penser qu'un mobile intéressé servît de guide à son amour. Il arriva donc que Puisaye, qui avait perdu près de son amie un temps précieux, vit, en se retrouvant à Paris, surgir des embarras d'argent qui, joints à ses autres chagrins, irritèrent son esprit. Il en voulait à Adèle de ne pas mieux comprendre sa position, de ne pas deviner des angoisses qu'il lui eût été si facile de calmer. Il se disait alors qu'elle ne l'aimait point, qu'à sa place il eût été bien plus vigilant ; qu'elle n'eût pas pu lui dissimuler des tourments aussi cuisants. Les paroles de son père lui revenaient alors à la mémoire ; il se disait qu'il aurait, un jour, le sort de ce mari qu'on lui avait cité comme exemple des mépris qui l'attendaient ; de ce mari n'ayant que le droit de porter le châle de sa femme à la promenade, et l'honneur de manger à sa cuisine et de coucher dans son grenier. Alors la nature orgueilleuse et susceptible de l'artiste se révoltait ; il maudissait son amie, il arrivait à la haïr.

Mais quand le paroxysme de la douleur et de la colère était passé, il relisait les nobles lettres d'Adèle, et restait confondu : la quiétude de la jeune femme était si sincère en ce qui concernait les affaires d'argent ! tandis que, pour tout ce qui était de la santé ou des petites recherches de la vie, on voyait sa pensée constamment préoccupée.

— Non, non, s'écriait-il, cette femme n'est pas indifférente à mon malheur ; sa fortune, son inexpérience, la rendent aveugle.

Une fois il comprit qu'il serait coupable s'il se taisait plus longtemps ; qu'il devait une confiance complète à celle qui allait devenir la mère de son enfant ; il écrivit, il lui demanda pardon de ne l'avoir pas fait plus tôt ; mais, au moment d'envoyer sa lettre, les petites considérations qui souvent ébranlaient l'artiste dans les grandes circonstances lui firent brûler la lettre, et il retomba dans ses incertitudes, ses injustices, ses révoltes et ses accusations.

La catastrophe de Madrid vint faire une puissante diversion dans la vie agitée de Puisaye. Il fut, pendant un mois, absorbé par la crainte de perdre Adèle ; mais, quand le danger disparut, la discorde se glissa de nouveau entre deux êtres que tout devait séparer. Adèle regretta les premiers épanchements de la douleur de son ami : ces lettres si vraies, mais si peu calculées, où il se montrait prêt à tout abandonner, n'ayant plus qu'une

pensée au monde, celle de sauver la mourante. Elle s'en plaignit doucement et avec tendresse ; ses plaintes étaient inopportunes ; elles parurent à Léon des exigences tyranniques ; il répondit avec humeur. Sans avoir, cette fois, le mérite de la confiance, il dévoila les misérables détails de cette vie d'artiste, qu'une grande dame, dont les intendants règlent la dépense et qui ne songe jamais à l'argent, ne soupçonne même pas ; vie de labeurs rebutants, d'inquiétudes mesquines, de déceptions amères, que les plus favorisés par la gloire ne consentiraient pas à recommencer, même au prix de leur renommée. La lettre de Puisaye montrait bien par quelles péripéties peut passer une âme en qui l'orgueil le dispute à la faiblesse.

« Adèle, vous dites que je ne vous aime pas, et que vous le voyez bien, maintenant que vous avez été aimée. Mais ceux dont vous parlez sont des oisifs, des gens libres, riches et insoucians. Ils peuvent toutquitter ; ils ne tiennent à rien, ils ne sont jamais attachés à quoi que se soit par la nécessité ; les sacrifices qu'ils paraissent vous faire sont pour eux des distractions ou des plaisirs du cœur et de l'esprit. Votre duc, je ne sais plus quoi, votre ami Bellegarde et tous les autres peuvent aller où vous allez ; ils ne demandent qu'à voyager, qu'à passer des journées agréables qui les arrachent à leur oisiveté et à leur ennui. Moi, je suis un artiste, un ouvrier ; je voudrais bien les voir à ma place, chargés et écrasés de travaux et de succès, et souvent pressés par le besoin et la nécessité ; je voudrais bien les voir seuls, sans secrétaire, sans domestique, obligés de mener à la fois les travaux d'une œuvre attendue et d'où dépend l'honneur ou la honte, les soins abrutissants de l'atelier, les transactions avec le Musée ou les ministères et mille choses accessoires qui, à elles seules, exigeraient dix hommes au lieu d'un. Et au milieu de tout cela, les inquiétudes mortelles que j'avais sur vous. — Ah ! j'ai passé un triste printemps, et Dieu me garde d'en revoir un pareil ! — On ne vous a pas menti, j'implorais la permission d'aller auprès de vous ; mais alors vous étiez mourante et j'aurais tout quitté ; c'était jeter mon nom, mon sort et ma fortune à l'eau ; car vous concevez bien qu'il était impossible que je laissasse le Salon s'ouvrir sans moi, mes œuvres à l'abandon. L'espoir est rentré dans mon esprit, avec les forces dans votre corps. J'ai su que vous étiez sauvée, et alors j'ai dû me rattacher aux choses essentielles que j'aurais abandonnées, pour mon honneur, pour notre paix, pour ma liberté, pour vous. C'est le 15, par exemple, et le 15 seulement que je peux toucher du ministère le prix de mon Coligny ; vous savez que j'ai des dettes à acquitter, il faut que je sois à Paris pour verser entre les mains

de ceux à qui je dois l'argent que me remettra le ministre. Personne que moi ne peut faire cela, et je ne peux le faire de loin ; il faut que je sois ici, que je donne des signatures et que je règle moi-même mes affaires ; car, autrement, personne ne les réglerait pour moi. Je partirai donc le 16, j'irai embrasser ma mère, et puis je volerai vers vous.

« Votre portrait, chère enfant ! je sais le chagrin que vous a causé cette déception, j'en suis plus triste que vous ; j'ai vu la trace de vos larmes sur le papier ; ces larmes sont tombées sur mon cœur et le brûlent. Votre portrait, c'était matériellement impossible. Le directeur était comme un fou à cette idée ; et, quant à Aupery, il a refusé net ; non-seulement il a refusé, mais il m'a dit : — Voulez-vous donc être ruiné et ne plus faire aucun portrait de femme du faubourg Saint-Germain ? c'est ce qui vous arrivera si vous exposez celui de madame de Savigny. Ah ! chère Adèle, que je voudrais pouvoir faire ce que ! vous désirez ! Il en pourrait être ainsi, si j'étais libre, si je n'appartenais pas au travail forcé de la peinture, si je n'avais pas mes sœurs, si je pouvais m'expatrier ! Mais, mon Dieu ! est-ce possible ? Personne n'est plus emprisonné que moi dans la vie réelle, par la pauvreté, par le travail, par les nécessités de ma position artistique, par les expositions, par la famille ; je romps cette prison autant que je le puis ; je m'échappe dès que je peux ; je voudrais être toujours auprès de vous ; je me désole de n'y être pas ; je maudis les circonstances contraires ; je prends ma vie en haine, et j'ai de cruels-moments, sombres, bien sombres !

« Je vous ai aimée de tout mon cœur, et je vous aime plus encore à présent que jamais ; et cependant je vous ai été fatal. Oui, mieux aurait valu pour vous que vous eussiez aimé tout autre. Je me le dis avec remords et déchirement.

« Pardonnez-moi, chère Adèle, je vous attriste au lieu de chercher à vous égayer, vous qui avez tant besoin de sérénité et de repos. J'ai amassé en mon cœur bien des souffrances ; et de temps en temps un cri s'en échappe. Dès que je vous verrai, tout se dissipera ; si je vous vois souriante, je serai heureux, bien heureux ! Je voudrais tant vous voir un peu souriante, je voudrais tant que vous fussiez heureuse !

« Je ne vous parle de rien d'intime dans cette lettre ; j'ai toujours peur des indiscretions postales. Je me rappelle que plusieurs lettres de moi, adressées à Saint-Sébastien, ont été perdues.

« Je viens de voir votre beau-frère ; il part dimanche ; je partirai lundi ou mardi. Je vous donnerai rendez-vous à Biarritz ; vous y viendrez seule ; nous

aurons une journée à nous et nous irons ensemble à Saint-Sébastien. A vous, chère Adèle ! à vous ! je vous aime.

« LÉON PUISAYE. »

Il est probable que Puisaye, en écrivant cette lettre, cédait à des impressions diverses ; abattu, découragé, peut-être avait-il le projet de renoncer à l'art qu'il aimait, à la société où il brillait, et de vivre entièrement de la vie d'Adèle ; peut-être était-il prêt à rompre avec tout ce qui le détournait du grand devoir que l'idée des dangers courus par Adèle lui avait rappelé, à rompre même avec sa famille ; il était prêt à tout accepter d'Adèle, fortune et repos, et c'était déjà une sorte d'abdication de cet orgueil qui lui disait tout bas que l'homme ne doit consentir à être inférieur en rien à la femme à qui il unit son sort. Mais, par malheur, tout cela fut mal exprimé, d'un ton boudeur ; il déguisa ses bons sentiments sous l'amertume de ses pensées ; il manqua de franchise, d'expansion ; il fit enfin tout ce qu'il fallait pour que sa lettre manquât son effet. Aussi le manqua-t-elle en réalité. Adèle, qui pouvait si difficilement se faire une idée de ces abîmes couverts de fleurs sur lesquels les artistes marchent, sans frayeur apparente ; Adèle, qui entendait pour la première fois Léon parler de gêne, de dettes, des nécessités cruelles de la vie, fut offensée qu'il lui parlât de toutes ces choses comme si elle les connaissait depuis longtemps. Elle eut le soupçon que c'étaient autant de prétextes pour cacher des joies qui le détournaient d'elle ; elle n'avait pas à répondre, puisqu'elle allait voir l'artiste ; mais elle se sentit blessée, et se promit une grande réserve.

A ce moment, Adèle s'était fait une nouvelle vie ; à Madrid, elle avait été accueillie avec la plus grande distinction ; on ne savait pas son secret ; elle passait pour une jeune veuve ; et, ébloui par sa beauté, son esprit, son grand caractère, plus d'un jeune homme aspira à sa main ; ce duc de je ne sais quoi, dont le peintre parlait avec un dédain affecté qui cachait mal son dépit, portait un des plus grands et des plus beaux noms de l'Espagne. Il occupait un des premiers rangs dans l'Etat, possédait une fortune princière, et quelques écrits remarquables lui avaient valu un glorieux renom littéraire. Après s'être bien rendu compte de la valeur morale et intellectuelle d'Adèle, il avait demandé à l'épouser ; et telle était la vivacité du sentiment qu'elle lui inspirait, que si la vérité lui eût été tout à coup révélée, il n'eût point changé de résolution. Il l'affirma sur l'honneur, quand il connut la

douloureuse histoire de la jeune femme. Honorée comme elle méritait au fond de l'être, appréciée autant qu'elle pouvait le désirer, Adèle faisait de tristes retours vers les jours passés près de Léon : « Ah ! pourquoi, lui écrivait-elle, n'avez-vous pas les yeux de ces gens-là ? Ce qui vous semblait d'impardonnables fautes est pour eux d'adorables étourderies ; mon indépendance de caractère, ma franchise de cœur les attachent à moi. Et ne croyez pas que ce soient, comme vous me le dites, des flatteurs ; j'en ai connu et je les ai dès l'abord détestés par instinct ; ceux-ci, au contraire, je suis disposée à les aimer, parce que je sens qu'ils sont vrais, loyaux, prêts à se sacrifier pour moi. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas donné les vertus bourgeoises qui seules peuvent vous toucher, ou pourquoi ne vous donna-t-il pas un peu de ces dispositions chevaleresques que je vois aujourd'hui autour de moi, et qui font trouver une sorte de jouissance morale à braver les petites règles du monde et à placer ses affections dans des régions où la bassesse ne peut jamais parvenir ! »

Cependant la santé d'Adèle restait chancelante ; la terrible crise qu'elle avait subie laissait des traces ineffaçables. On voyait qu'il devait suffire d'une émotion violente pour la tuer.

Léon, que vingt fois le cœur d'Adèle avait appelé pendant sa maladie, lui demandait aujourd'hui une entrevue à Biarritz ; mais les choses avaient bien changé. Maintenant madame de Breteuil ne voulait pas entendre parler de ce voyage ; elle allait jusqu'à laisser entendre que si Adèle obéissait à l'artiste, il ne faudrait plus songer au retour.

Mais qu'était pour la femme aimante la perte d'une vie douce, embellie par des amitiés nouvelles, comparée au bonheur de revoir Léon ? Aussi, malgré toutes les oppositions, elle partit, oublia tout en revoyant son ami, et lui fit tout oublier. De nouveau le mariage fut arrêté. Quels beaux rêves ! Ils voulurent revoir ensemble Saint-Sébastien, et ce furent d'indicibles transports de joie pour Léon que de promener la jeune femme, vivante et embellie, là où elle avait reçu le coup qui devait être mortel. Ils se plurent à pénétrer parmi les tombes du cimetière ; à voir la place où elle aurait dû reposer ; et, à chaque fait qui lui rappelait ses heures d'angoisses, la vive imagination de l'artiste lui inspirait les plus beaux élans de reconnaissance envers Dieu. Il y eut des moments d'ivresse où Adèle le remerciait, à son tour, de lui avoir envoyé de si grandes souffrances, puisqu'elles amenaient de si douces joies ; elle se reprenait à espérer.

— Savez-vous ce qui manquait à notre bonheur ? disait-elle ; c'était l'inquiétude. Vous n'aviez pas songé que vous pouviez me perdre, vous ne saviez donc pas combien je vous étais chère !...

Cependant l'amour maternel faisait de temps à autre diversion à ces tendres épanchements.

— Tu me rendras ma fille, n'est-ce pas ? dit-elle un jour à Léon, en le regardant d'une telle façon qu'il comprit instantanément, qu'en croyant lui avoir donné son enfant, la jeune femme s'était immolée.

— Nous la reprendrons, dit-il, nous ne nous en séparerons plus. Pardon, Adèle, pardon ! j'ai été faible, cruel, mais je ne savais pas...

— Que je l'aimerais ! ajouta-t-elle d'un son de voix brisé. A force de l'adorer, il avait cru que j'épuiserais la source des tendresses !...

Léon souffrait cruellement quand on parlait de l'enfant ; toutefois il fut décidé que Puisaye retournerait à Paris régler différentes affaires ; qu'il irait ensuite dans sa famille, où il parlerait avec autant de force que s'il était déjà le mari d'Adèle ; enfin, qu'on retournerait en Italie, en emmenant l'enfant. Vers l'automne, le mariage serait célébré. Adèle, durant l'absence de Puisaye, devait aller voir quelques hommes d'affaires en France, afin de réaliser sa fortune, que l'artiste voulait employer à l'acquisition de domaines en Italie.

XVII

La trahison d'un ami frappe les cœurs nobles comme un coup de poignard, parce que pour eux c'est le plus incompréhensible de tous les crimes. César luttait contre les couteaux de ses assassins, mais quand il vit celui de Brutus, son grand cœur se brisa, et l'arme du pari icide ne s'abaissa que sur des restes inanimés !

Au moment de se quitter pour vingt jours seulement, les deux amants furent assaillis des plus sombres pressentiments. Adèle fondait en larmes, et sa douleur gagnait tellement l'âme de Puisaye, que, déjà monté dans la diligence, il redescendit, la prit dans ses bras, et, les yeux couverts de pleurs, il lui dit :

— Ne nous séparons pas : une première fois nous nous sommes préparés bien des maux, en nous éloignant l'un de l'autre !

— Vraiment ! s'écria-t-elle avec joie, tu ne veux pas me quitter ? Eh bien ! je pars avec toi pour Paris.

Mais cela n'était pas possible ; Paris était le seul lieu du monde d'où Léon eût juré de tenir Adèle constamment éloignée. Il avait eu là des torts qu'elle devait toujours ignorer. Se dégageant donc de ses étreintes et lui jetant de suprêmes consolations, Léon partit, plus malheureux qu'elle peut-être, en lui laissant la pensée qu'ils ne se reverraient plus.

Cependant il n'était préoccupé que du désir de la rejoindre. Bientôt toutes ses hésitations, ses doutes, ses défiances cessèrent. Les préventions qu'il avait longtemps conservées contre le mariage avaient totalement disparu ; il avait soif d'une vie paisible et définitivement réglée. Sa femme absorbait tout son cœur ; il avait fait son portrait, et, le couvrant de caresses, il lui promettait chaque soir de devenir un nouvel homme, dès qu'il aurait dit un dernier adieu à Paris.

« Chère bien-aimée, lui écrivait-il, que j'ai été heureux de vous revoir ; que je vous ai retrouvée bonne et belle ; que je vous aime ! que cette entrevue m'a rempli d'émotion ! que le son de votre voix m'a été doux ! Comme je l'emporte avec moi ; comme vous remplissez toute mon âme ; comme je vous vois et vous entends sans cesse ! Je suis auprès de ma sœur, mille fois pourtant je me suis cru auprès de vous. Bientôt j'y serai ; je vais demain à Metz, je reviendrai passer quelques jours ici, et je partirai. Vous savez que je dois partir le 15 ; mais, chère Adèle, mon oncle veut venir avec moi jusqu'à L... ; il ne peut partir que le 16 ; il est bien impossible que je parte sans lui ; ce n'est qu'un retard d'un jour : n'est-ce pas qu'il est impossible que je fasse autrement ? Dites-le-moi, et absolvez-moi vous-même ; sinon j'aurais une inquiétude dans l'esprit.

« Je vous ai vue, je vous ai vue vivante et belle, vous pour qui j'ai tant tremblé ; c'est un bonheur immense, comparé à tant d'angoisses et à tant d'alarmes.

« Le bonheur peut renaître ; il est déjà revenu. Veuillez être heureuse, pour l'amour de moi ; sachez que vous êtes aimée, adorée, vénérée ; soyez heureuse, Adèle, vivez, ranimez-vous, pauvre chère sensitive ! L'avenir est à vous, à nous. L'hiver prochain nous appartient, et le ciel d'Italie, et la paix, et la vie ! Moi, je serai heureux de vous voir, de vous regarder toujours, et de me coucher à vos pieds.

« A bientôt, Adèle, à bientôt. Où êtes-vous ?

« Je vous embrasse ; elle vous embrasse avec ses petites mains.

« Adieu, Adèle aimée, adieu pour dix jours.

« LÉON PUISAYE. »

Cependant le temps fuyait, et Puisaye, tout en faisant grande diligence, avait, de délai en délai, fait attendre deux mois son retour à Adèle. Enfin, son atelier était clos, ses adieux faits à sa famille, ses malles prêtes, sa place arrêtée ; il était dans un de ces moments de bien-être comparables au calme succédant à la tempête ; à ces instants tous les souffles malfaisants s'apaisent, la gaieté revient aux oiseaux, le parfum aux fleurs, le murmure aux ruisseaux. Toutes les parties de son âme s'éclairaient, une à une, d'une bienfaisante lumière. Il était si heureux à la pensée de la joie qu'Adèle allait éprouver ! Toutefois son bonheur était combattu par une vague crainte. En vue du port, il le saluait avec enthousiasme ; mais il ne pouvait oublier que

souvent le navire, échappé aux dangers des parages les plus redoutables, vient échouer au lieu de débarquement. Depuis plusieurs jours, il attendait vainement une lettre d'Adèle ; il est vrai qu'ayant plusieurs fois trompé son attente, il n'avait pas écrit lui-même, pour n'annoncer la bonne nouvelle qu'à coup sûr.

Comme il sortait de sa maison afin de se rendre à la diligence, le concierge le rappela pour lui remettre une lettre de la baronne de Valbrègue ; il resta comme foudroyé, n'osant l'ouvrir ; la suscription seule annonçait une catastrophe. En effet, la lettre de la baronne, brève et écrite en tremblant, ne contenait que ces mots :

LA BARONNE DE VALBRÈGUE A LÉON PUISAYE.

« MONSIEUR,

« Soyez content ! votre œuvre est achevée ; vous êtes un habile assassin. Il a fallu pourtant vous y prendre à deux fois pour tuer ma pauvre amie : c'est que nous la défendions tous contre vos coups ; notre tendresse lui faisait un rempart inaccessible. Vous avez enfin triomphé de nos résistances ; vous avez trouvé passage jusqu'à ce cœur qui n'eut que le tort de trop vous aimer. Cette fois, l'arme était bien trempée, le bras sûr : soyez donc tranquille, vous n'aurez pas à frapper une troisième fois ; car elle ne se relèvera plus ! »

Léon resta atterré. Que s'était-il donc passé ? Il n'osait pas ouvrir la lettre qui était jointe à celle-ci, de peur d'y trouver une explication qu'il ne présentait que trop. Voici ce qui avait motivé la lettre de madame de Valbrègue.

Adèle était à peu près dans les mêmes dispositions d'esprit que Léon ; au moment de le revoir, son cœur sentait l'impérieux besoin de se rassurer, d'oublier ses torts, afin de pouvoir croire à son amour. Elle attendait sa fille, et comptait sur ses baisers pour effacer de son front la dernière trace des soucis ; elle avait trop désespéré pour que son pauvre esprit malade ne subît pas la loi de la réaction. Un matin, elle reçoit une lettre dont l'adresse était

d'une écriture qu'elle ne connaissait pas. Un tremblement nerveux s'empara d'elle, jamais l'inconnu ne l'avait tant effrayée ; elle l'ouvrit, et cette fois elle ne s'évanouit pas, elle en recommença la lecture après l'avoir achevée, et recommença encore ; car cette lettre, écrite de la main de Léon, ne pouvait pas être de lui.

— C'est un faussaire qui me l'envoie, disait-elle ; l'écriture est parfaitement imitée, voilà tout !

Cependant les quelques mots ajoutés à la lettre par l'expéditeur éclairaient si bien toutes les parties du drame, qu'elle ne put pas lutter longtemps contre l'évidence ; Adèle eut peur. Où s'arrêteraient donc Léon et ses ennemis ? Elle était seule, isolée en France. Heureusement la dévouée Marguerite était aux eaux des Pyrénées, et les affaires de madame de Savigny l'avaient ramenée dans le Midi : elles n'étaient donc séparées que par quelques lieues. Adèle alla se réfugier près de cette amie éprouvée, elle lui dit tout. Mais que pouvait la baronne ? Il y a des maux que l'on console toujours un peu ; il en est d'autres, sur lesquels il ne faut rien tenter. Marguerite, à ce moment, eût voulu voir son amie morte, car désormais il ne lui restait plus qu'à souffrir. Les regards de la comtesse étaient fixes, sa voix toujours tremblante, son visage d'une pâleur extrême : la vie et la raison semblaient s'être retirées d'elle violemment, et les médecins disaient qu'avant peu elle serait folle.

Ce fut alors que la baronne de Valbrègue, cédant à son indignation, envoya à Léon, sans consulter Adèle, qui d'ailleurs n'avait plus guère conscience de ce qui se passait autour d'elle, la lettre qui avait causé tant de mal, la lettre où se trouvaient contre-signées par Léon même les affreuses calomnies de Leloir.

XVIII

... Then let her die that smay live !

Ce Leloir était un être vulgaire, sans aucune espèce d'élévation ou d'intelligence ; ambitieux autant qu'impuissant, il avait passé une partie de sa vie à combiner des spéculations qui, toutes, avaient échoué. Jaloux de sa sœur, qu'il voyait réussir en tout, il s'était longtemps tenu éloigné d'elle, repoussant ses conseils, niant sa supériorité ; mais enfin, quand l'expérience lui eut bien démontré qu'il ne pouvait rien par lui-même, il se rendit à merci à cette femme orgueilleuse, qui ne lui fit, pas plus qu'à un étranger, grâce de sa tyrannie et de ses dédains. Elle n'avait pas la moindre affection fraternelle ; mais, en replaçant son frère sous sa domination, elle s'en para comme d'un nouveau colifichet. On les voyait partout ensemble, au bal, à la promenade, à l'église ; elle paraissait sans cesse occupée de lui ; son éloge se trouvait si-naturellement mêlé à toutes ses conversations, que l'on eût dit qu'il débordait de son cœur sans qu'elle s'en aperçût. D'abord, on s'étonna que cette spirituelle jeune femme pût vivre dans une pareille intimité avec un sot ; ensuite, qu'elle pût concevoir la pensée de le faire accepter par le monde comme un homme à qui le monde devait des égards. Mais, peu à peu, l'on s'accoutuma à tout ce qu'elle voulut ; sa persévérance lassa les résistances, et l'on en vint à admirer ce qu'on appelait l'aveuglement de cette excellente sœur.

En peu de temps, elle parvint à trouver à Leloir une femme bien dotée et un bon établissement industriel ; elle l'enrichit, le décora de la croix de la Légion d'honneur, et lui donna enfin une existence heureuse et honorée, quoique très-peu honorable. Peut-être pensera-t-on qu'elle s'exposait à se voir payée d'ingratitude, et à ne plus rien obtenir de lui dès qu'il n'aurait plus besoin d'elle. Mais pendant son temps d'épreuves, Leloir avait subi l'ascendant de cette femme. Elle le savait. Il lui appartenait comme le chien

à son maître, ou plutôt comme un instrument appartient à celui qui l'a dressé, de façon à ce qu'il ne puisse servir à aucun autre.

Quand madame de Richebourg eut établi un bilan exact de la situation de Léon, elle ordonna à son frère de lui ouvrir sa maison et sa bourse au besoin ; d'être pour lui un ami dévoué, et d'obtenir sa confiance sans la solliciter. Léon n'était pas facile en amitié ; mais les circonstances l'entraînaient. Quelques services d'argent, rendus avec une sorte de délicatesse apparente, et que l'on avait paru ensuite oublier, l'avaient attaché. De plus, sa jalousie, éveillée par madame de Richebourg, trouvait satisfaction dans la conversation de son frère ; ami de Montbrun, il était si sot, qu'il disait tout sans malice, pensait Puisaye. Cette conviction donnait une force immense aux demi-mots du confident de madame de Richebourg ; aussi lui recommandait-elle sans cesse de ne rien dire volontairement, de laisser à l'artiste le soin de lui arracher, comme par habileté, les secrets d'Adèle. Leloir était l'ami de Montbrun, et quoique Léon eût souvent obligé Adèle à recevoir le comte, pour lequel elle éprouvait une antipathie irraisonnée et se montrait ingrate à son insu, on parvint à jeter tant d'odieux sur madame de Savigny, qu'en un jour de colère, Léon oublia tout ménagement, et lui écrivit cette lettre dont on a vu les fatales conséquences. Mais, en revoyant la jeune femme échappée à la mort, dans les heures d'amour de Saint-Sébastien, en présence de Montbrun, il n'avait pu lui cacher le nom de l'auteur de tant de maux. Leloir le sut, et il trembla, car il était lâche avant tout ; il connaissait fort peu madame de Savigny : mais il avait avec le comte des relations auxquelles il tenait par-dessus tout et qui étaient nécessaires à sa fortune. Au retour de Puisaye à Paris, il lui arracha la lettre suivante, par des moyens que l'on devine. L'artiste était son débiteur pour des sommes assez considérables ; il lui devait de la reconnaissance pour l'avoir tiré de cruels embarras ; il en devait davantage à madame de Richebourg, qui n'avait épargné aucun soin, aucune démarche pour lui obtenir les faveurs du ministre et du directeur des mœurs. Comment avait-il répondu à tant de bontés ? En arrachant peu à peu à l'amitié de Leloir des aveux qu'il ne voulait pas faire, et en livrant ensuite son nom à la haine d'Adèle, pour se faire pardonner. Celle-ci avait eu l'imprudence d'écrire tout cela au comte, malgré sa parole d'honneur de garder le secret. De là, un éclat fâcheux qui nécessitait une réparation. Voici celle que Puisaye donna :

LÉON PUISAYE A OCTAVE LELOIR.

« Enfin, mon cher Leloir, je puis vous rendre les quatorze mille cinq cents francs que vous avez eu l'obligeance de m'avancer. Veuillez me dire si je dois les remettre ici chez un de vos correspondants, ou vous les adresser en Angleterre. Permettez-moi aussi de vous remercier de nouveau, et très-chaleureusement, du service que vous m'avez si cordialement rendu. Je vous ai déjà dit, et je vous le répète, que cela m'a tiré d'un très-grand embarras, m'a rendu la sérénité d'esprit dont j'avais besoin pour travailler, et m'a permis d'entreprendre et d'achever mon Coligny.

« J'arrive maintenant, mon cher ami, à un point très-délicat, car j'ai une grave confession à vous faire. Depuis longtemps j'y suis décidé ; c'est un devoir pour moi, quoique ce soit un grand embarras à surmonter. Chaque jour je me levais avec la pensée de vous écrire et puis j'ajournais au lendemain. J'ai trop attendu ; aujourd'hui j'aborde nettement et franchement cet aveu.

« Je suis coupable envers vous ; j'espère que vous m'excuserez à cause de la violence des situations où je me suis trouvé, et de la lutte des sentiments douloureux qui m'ont agité, troublé, déchiré, et m'ont fait perdre toute prudence et tout sang-froid.

« Des rapports, les uns vagues et improbables que je dédaignais, les autres précis et venus de personnes sérieuses, m'inquiétaient depuis longtemps ; un ensemble de circonstances qui m'avaient frappé se joignait aux rapports de mes amis, parmi lesquels mon cousin et deux autres personnes que je ne vous nommerai pas, qui insistaient particulièrement, en me donnant d'étranges détails. On savait que j'aimais assez madame de Savigny pour me marier avec elle dès qu'elle obtiendrait sa liberté ; on s'effrayait, ma famille s'épouvantait à l'idée de cette union, et, comme on me croyait aveugle, on cherchait à m'ouvrir les yeux.

« C'est dans cette situation d'esprit que je vous ai rencontré chez votre sœur. Comme je me suis trouvé seul avec vous, j'ai amené naturellement la conversation sur l'objet constant de mes incessantes préoccupations ; j'ai pensé que, si les accusations étaient vraies, vous ne pouviez pas ignorer les faits dénoncés, et je vous ai pressé de questions pour vous arracher la vérité. Vos paroles me semblant embarrassées, j'ai redoublé d'insistance, et je vous

ai demandé votre parole que, selon vous, mes soupçons étaient mal fondés, et que vous ne les partagiez pas vous-même. Vous vous y êtes nettement refusé. Tout cela était grave, tout cela corroborait les avis que j'avais reçus, donnait du poids aux dénonciations de mes amis, constituait même de votre part un aveu tacite. Je suis sorti à peu près convaincu. J'ai, de moi-même, alors, provoqué les explications de mes amis et parents, qui jusqu'alors m'avaient forcé pour ainsi dire à les écouter, et à qui j'imposais silence, mais que maintenant j'interrogeais le premier, et que j'écoutais avidement.

« Il en est résulté pour moi une conviction douloureuse, mais nette et bien établie. Je me suis déterminé à rompre galamment, mais à rompre, par des lettres de plus en plus froides. Ces lettres, où mon ressentiment s'exhalait malgré moi, n'ont pas pu être assez mesurées ; les choses sont allées à ce point que j'ai été contraint, obligé, impérieusement obligé de la revoir, par une lettre de Montbrun lui-même, qui ne me permettait pas d'hésiter. Alors, mon cher ami, les scènes les plus navrantes, les plus déchirantes ; je me croyais presque en face de la mort ; sa douleur m'a bouleversé ; j'ai cru l'avoir tuée ; j'ai été déchiré de remords ; ses protestations énergiques, sa pâleur, l'accent de vérité qui était dans son air et ses paroles ont ÉBRANLÉ ma conviction ; sommé de dire d'où je tenais mes renseignements, et partagé entre le désir de me justifier auprès d'elle si elle était innocente, ou de lui arracher un aveu si elle était coupable, je lui ai nommé quelques-uns de ceux qui m'avaient donné des détails précis, et parmi ces noms le vôtre a été prononcé. J'ai eu tort, grand tort, je l'avoue. Mais songez que j'avais la tête perdue, que je ne savais plus ce que je faisais ni ce que je disais ; et que votre attitude embarrassée ou silencieuse dans notre conversation équivalait pour moi à une accusation formelle, et me donnait presque le droit de vous citer parmi mes témoins. Songez que je l'aimais passionnément, que pendant trois ans, j'avais eu la plus absolue confiance en elle ; que je la retrouvais expirante ; que je n'avais plus aucun empire sur moi-même ; que je me reprochais d'être son bourreau ; qu'il ne s'agissait pas là d'une affaire ordinaire d'amour, d'un caprice, d'une liaison passagère, mais d'une chose sérieuse, et si sérieuse, que j'étais prêt à l'épouser. Comprenez ma douleur, les mille émotions qui m'ont déchiré, et pardonnez-moi !.. Je ne vous ai réellement fait aucun tort en vous nommant, puisque vos relations avec madame de Savigny sont fort rares ; mais je n'aurais ma conscience tranquillisée envers vous, que lorsque vous m'aurez

absous d'une faute qui me pèse, que je me reproche, et lorsque vous m'aurez dit que vous me conservez votre amitié.

« Adieu, mon cher ami ; je vous serre cordialement les mains, et j'attends avec impatience votre réponse.

« L. PUISAYE. »

Léon avait écrit cette lettre, et n'osait pas la laisser sortir de ses mains ; il comprenait que c'était trahir Adèle que de donner une pareille déclaration ; et cependant, comment la refuser ? Madame de Richebourg survint à propos :

— Soyez juge, s'écria l'artiste éperdu en lui baisant les mains ; ayez pitié de moi, épargnez-moi une infamie, une ingratitude envers ma femme ou envers mon ami ; arrangez cette affaire !

Cette expression de « ma femme » avait soulevé d'indignation le cœur de madame de Richebourg, mais elle n'en laissa rien paraître.

— Vous me demandez l'impossible, dit-elle ; vous faites des actions folles et vous voulez que la raison vienne à votre secours. Vous connaissez mal mon frère : c'est un homme d'honneur, il voulait une réparation, vous la devez ; mais, puisque vous n'avez pas le courage de la donner, il saura renoncer à ce qu'il pourrait exiger. Vous voulez que j'arrange l'affaire ; déchirez cette lettre, monsieur ; allez-vous-en tranquille ; vous n'avez plus aucun ménagement à garder ; il n'existe plus d'engagements d'honneur.

Et elle mettait en lambeaux, en prononçant ces mots, les lettres de change souscrites par Léon au profit de Leloir.

— Tu ne me démentiras pas, n'est-ce pas, mon noble frère ? dit-elle en se retournant vers le commerçant, qui ne comprenait rien à cette scène.

— Adieu, monsieur, reprit-elle en tendant la main à l'artiste ; puissiez-vous ne jamais regretter les amis dévoués que vous sacrifiez si impitoyablement à votre femme !

L'effet de cette scène théâtrale était prévu : l'irascible artiste signa sur-le-champ la lettre fatale et la remit à Leloir :

— Vous m'avez promis de n'en pas faire un mauvais usage ! dit-il, la mort dans l'âme.

— C'est pour la montrer à ma femme et au comte, dit Leloir d'un ton niais ; la lettre insolente du comte est tombée dans les mains de madame

Leloir ; elle me croit si coupable, qu'elle refuse de quitter sa mère, chez laquelle elle s'est réfugiée.

Léon resta donc assez tranquilisé sur les suites de son coup d'État. Après tout, pensait-il, Adèle ne le saura jamais. Mauvaise excuse des âmes faibles, qui ferment les yeux devant l'abîme. Il faut dire à sa décharge, que jamais il n'avait soupçonné la haine de madame de Richebourg, ni sa jalousie ; si, plus d'une fois, il avait cru à son amour, depuis son retour de Saint-Sébastien il n'y songeait plus, et se repentait même d'avoir pu se laisser aller aux suggestions de la fatuité. Cependant, à peine avait-elle la lettre de Puisaye en sa possession, qu'elle brûla du désir de l'envoyer à Adèle. Son frère la retint quelque temps ; il n'osait pas faire un acte pareil sans une nouvelle provocation. Mais, un jour que Léon lui avait paru plus beau que jamais, et lui avait annoncé qu'il allait rejoindre sa rivale, elle perdit toute patience, et envoya la lettre à l'insu même de Leloir.

— Ah ! s'écria cette femme, aussi violente dans son amour que dans sa colère, puisqu'il n'y a que la mort qui puisse les séparer, qu'elle meure de ce coup ! qu'elle meure dans des tortures semblables à celles qu'elle me fait endurer depuis des années ; qu'elle meure en le maudissant et en l'aimant encore !

Des sanglots s'échappaient de sa poitrine, quoiqu'elle s'efforçât de les étouffer. Le nom de Léon s'y mêlait, tant la passion devient imprudente quand elle atteint son paroxysme.

XIX

Après avoir souffert il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Le lecteur connaît assez maintenant le caractère et le cœur de madame de Savigny, pour qu'il soit superflu de lui dépeindre le désespoir qui s'empara d'elle à la lecture de la lettre de Léon. Ainsi, plus elle résistait, plus elle était frappée. Fièrre et noble, incapable de s'engager jamais dans des voies qui auraient une issue ignominieuse, elle ne devait plus pardonner à celui qui s'y était volontairement engagé. Les injustes soupçons de l'artiste l'avaient profondément blessée ; mais, du moins, ils ne l'avaient pas déshonorée à ses yeux.

— Notre amour est découronné par ta faute, lui avait-elle dit, en le revoyant à Saint-Sébastien.

Léon lui avait persuadé qu'il était capable de rendre à cet amour tout le lustre qu'il avait pu lui enlever.

— A la place de la couronne, disait-il, je placerai une auréole ; le soupçon n'eût osé se glisser jusqu'à moi, si mon amour avait eu le caractère divin que va lui donner notre mariage !

De tant de promesses, que restait-il ? l'odieux de les avoir faites sans avoir la force de les tenir. Léon avait souillé à jamais leur amour ; aussi, quand elle reçut la lettre suivante de Puisaye, si Adèle retrouva un peu de compassion, un vieux levain d'amour au fond de son cœur, elle y trouva un sentiment nouveau : le mépris mêlé à une tendresse dont elle rougissait à ses propres yeux, ce qui, pour une telle femme, devait être le comble des tortures. Madame de Valbrègue, qui, depuis la presque guérison d'Adèle, avait eu bien des discussions avec elle, espérant la déterminer à rompre avec Puisaye, l'avait reçue comme l'enfant blessé pour n'avoir pas écouté les remontrances de la mère. Elle ne lui fit pas de reproches, et lui prodigua

les mêmes soins que lors de sa première maladie ; mais elle prit l'artiste tellement en horreur, qu'oubliant toute sa réserve de femme du monde, elle lui écrivit les pages les plus dures, les moins mesurées. Revenons à la lettre du malheureux Puisaye, qui était d'autant plus inexcusable aux yeux d'Adèle, qu'il la calomniait évidemment ; après les explications données, il ne pouvait plus croire à cette prétendue faute. Calomniée par lui, c'était horrible ! Ce nouveau malheur devait l'anéantir complètement. Ah ! Léon était bien coupable avec sa faiblesse ! Cédant toujours au dernier qui lui parlait, il avait donné dans les deux camps les preuves de la plus effrayante contradiction, et n'était resté honorable aux yeux de personne pour avoir voulu ménager tout le monde.

« Sur mon honneur ! sur mon âme ! écrivait-il à Adèle, je crois en vous ; je sais que vous êtes pure ; ayez pitié de moi ; pardonnez-moi ; je suis perdu ! je suis mort !

« Il y a deux mois, Leloir, à genoux, m'a demandé cette lettre, pour l'excuser auprès de sa femme ; il m'en dictait les termes ; il revenait à la charge ; il vous accusait ; j'ai encore douté. J'étais bien malheureux ; pardonnez-moi ! — J'ai écrit la lettre telle qu'il me la dictait : tout le contenu en est faux. La vérité, c'est ce que je vous ai dit à Saint-Sébastien. J'ai fait ce qu'il a voulu, pour avoir des révélations.

« Je ne doute plus depuis deux mois. J'ai écrit à Leloir, il y a un mois, et je lui ai dit que vous êtes innocente et indignement calomniée. Nous sommes brouillés. Je ne le reverrai de ma vie.

« Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureux ! Vous êtes la pureté même, sur mon âme, sur ma conscience ! — Fatal Leloir ! Fatal Montbrun !

« Je vous montrerai des choses qui vous feront voir que rien n'est venu de mon initiative : tout a été imaginé par d'autres. Ce n'est pas moi qui ai composé la lettre que j'ai écrite : elle est fausse. — J'ai copié. — C'était à ce prix que je pouvais avoir les révélations que je craignais et que j'attendais.

« Depuis plus d'un mois, je n'ai plus le moindre doute, le moindre soupçon ; — je vous sais pure, sans tache, sublime ; je suis désespéré !...

« On m'a dicté cette lettre. Elle est fausse. — J'ai écrit depuis à Leloir, et je lui dis que c'est faux, et que l'homme dont il m'a parlé s'est vanté odieusement !...

« J'avais écrit à la baronne de Valbrègue de brûler toutes les lettres de Leloir ou de sa sœur. Ah ! malheur ! malheur ! au moment où je respirais !... Ah !. pardonnez-moi ; ne me revoyez plus jamais, mais pardonnez-moi !...

« Cette lettre n'est pas de moi. Il m'affirmait tant que vous étiez coupable, qu'il y a deux mois, j'ai eu deux ou trois jours de soupçons. C'est alors que j'ai copié cette lettre. Je voulais tout savoir, insensé que j'étais ! misérable ! Adèle, pardonnez-moi ! Vous, pure, sainte, adorable ! Ah ! mon Dieu ! je viens de vous écrire des lettres heureuses. Je ne prévoyais pas ce coup !... Adèle ! Adèle ! pitié ; je ne sais ce que je dis ; mais je suis sûr que, quand je pourrai m'expliquer, vous me pardonneriez. Ce n'est pas moi qui ai fait cette lettre. Je l'ai seulement copiée, je vous le jure ! Je vous le jure ! c'était pour tout savoir. Je vous le prouverai. Mais, depuis deux mois, je ne doute plus : je crois à vous comme à ma mère ! Ayez pitié de moi ! au nom du ciel !...

« LÉON PUISAYE. »

A cette lettre suppliante, Adèle ne put répondre que par ces mots :

« Il est trop tard, mon pauvre Léon ; vos affirmations sont bien inutiles. Que m'importe maintenant que vous me jugiez bien ou mal ? Ne pouvant plus vous accorder mon estime, je ne tiens plus à la vôtre ! »

Léon, au comble du malheur, ne put pas croire que madame de Savigny eût trouvé la force de lui parler ainsi, si son amie ne l'eût irritée contre lui ; il se brouilla donc avec la baronne de Valbrègue et lui écrivit :

LÉON A LA BARONNE DE VALBRÈGUE.

MADAME,

« Je vous renvoie vos deux lettres, et je vous sais gré d'avoir adouci la première par la seconde.

« Je me fais de cruels reproches à moi-même ; cependant je les accepterais difficilement d'un autre que moi ou elle. Je lui ai écrit deux lettres, l'une à Madrid, l'autre à Saint-Sébastien, où je lui explique des choses qu'elle ne savait pas, et que vous ignorez également. La lettre, quoique écrite par moi, n'a pas été composée par moi, et, avant même l'affreuse maladie, j'écrivais spontanément à ce même M. Leloir qu'elle était pure comme le jour, et avait été indignement calomniée ; je le suppliais en même temps d'anéantir la fatale lettre, copiée et non écrite par moi, qui est tombée entre ses mains.

« Adieu, madame : Nous cesserons ici cette correspondance. Vous l'avez sauvée ; vous vous êtes dévouée admirablement ; je vous rends grâce ardemment et du fond du cœur ; je comprends votre aversion contre celui qui l'a tant fait souffrir, et je ne vous en veux pas.

« Rendez-moi seulement la justice de croire que je veux, avant tout, et seulement et uniquement, sa santé, sa tranquillité, son bonheur, si c'est possible, et que j'ai été et que je suis encore bien malheureux.

« Veuillez agréer, madame, l'assurance respectueuse de ma haute considération.

« LÉON PUISAYE. »

Madame de Savigny voulait voir sa fille. Malade, presque mourante, l'esprit affaibli par la souffrance, elle avait pu admettre les raisons que faisait valoir son amie pour expliquer l'enlèvement de son enfant, car c'était un véritable enlèvement, puisqu'elle n'avait pas été consultée avant le départ.

Mais, à mesure que la jeune femme s'était remise, son esprit plus clairvoyant n'avait plus trouvé une satisfaction suffisante dans les explications de madame de Valbrègue. « Léon a usé d'un droit qu'il n'avait pas, se disait-elle ; s'il était mon mari, j'aurais peine à comprendre une pareille conduite, mais dans la situation où nous sommes, j'en suis révoltée. Mes ennemis n'ont pu le détacher de son enfant, ils ont compris que dans ce cœur, généreux autant que bizarre, l'amour paternel devait se faire place ; ils ont flatté ce sentiment, en lui donnant les conseils qui l'ont conduit à commettre la plus grave des injustices. Mais je me défendrai ! »

Parfois, la vérité apparaissait à la jeune femme, sous la forme du doute :

— Mon Dieu ! pensait-elle, si elle était morte ! Il faut que cela soit, car Marguerite, ma mère prendraient mon parti ; on ne me laisserait pas ainsi abandonnée sans secours, on ne me répéterait pas, pour toute consolation, qu'il ne faut plus penser à mon enfant.

Un jour que ces pensées prenaient le dessus sur les accusations de dureté portées contre Léon, elle lui écrivit :

« Je vous en prie, mon ami, envoyez-moi ma fille, permettez que je la revoie. Mais, si cela était en votre pouvoir, ne l'auriez-vous pas déjà fait ? Auriez-vous eu le courage de résister aux prières d'une pauvre-mère ? Non, vous n'êtes pas méchant. ; vos fautes viennent de la faiblesse bien plus que de la cruauté, et à un moment donné vous-vous seriez laissé attendrir. Tenez, Léon, si vous ne me rendez pas ma fille, c'est que vous ne l'avez point ; c'est que vous ne l'avez jamais eue. C'est qu'elle est morte. Pour me le cacher, on m'a fait cette histoire, assez peu vraisemblable quand on vous connaît bien. On vous a imposé un rôle, vous l'avez plus ou moins bien joué. Mais, enfin, il faut me dire la vérité tout entière, je la veux ! Quelle qu'elle soit, elle me semblera moins horrible que l'incertitude ! ».

Elle ne reçut que des réponses embarrassées. Alors, un instant, le sentiment maternel lui suggéra des idées de violence, de ruse, pour atteindre son but. Mais elle voulut d'abord employer l'intermédiaire de la baronne. Complice involontaire de Léon en cette circonstance, sa position était fautive. Elle céda toutefois aux prières de son amie, et reçut en réponse la lettre qu'on va lire :

« MADAME,

« Vous avez été sublime de dévouement, et c'est à vous sans doute que votre amie doit la vie : soyez mille fois bénie !

« Vous avez fait effort pour m'écrire, et je vous en remercie. Je ne vous imposerai plus cette contrainte, maintenant que je suis un peu rassuré. Je voudrais cependant encore quelques mots pour me tracer une ligne de conduite.

« Mais M. le baron de V..... pourra me transmettre vos intentions, et je compte sur son obligeance.

« Puis-je écrire directement à votre amie ? Je lui envoie un petit mot ; j'ai reçu d'elle des lettres bien touchantes ; elle me demande des détails qui me percent le cœur ; ce mensonge est bien cruel à soutenir. Je sais qu'il faut entretenir son erreur et je l'entretiendrai. Il est pourtant impossible que le ton de mes lettres ne soit pas un peu contraint, malgré toute ma bonne envie ; si mes lettres étaient fréquentes et longues, la vérité finirait par se trahir. Il faudrait, je crois, lui persuader que quelques-unes se sont perdues, en inventer quelques autres, et lui faire entendre que la prudence exige que je parle peu de ce qui l'intéresse tant, de peur que mes lettres et les siennes ne s'égarent pendant le trajet.

« Peut-être êtes-vous injuste envers moi, mais c'est tout naturel et je ne vous en veux pas.

« Croyez cependant que, si je ne l'avais pas aimée véritablement, elle ne m'aurait pas aimé pendant trois ans, et ne m'aimerait pas, encore aujourd'hui, comme vous en êtes convaincue.

« Tout ce que vous dites d'elle est très-vrai et très-bien observé ; je le sais et je le savais depuis longtemps. Je savais aussi que je lui faisais mal en l'avertissant de ce qui se disait autour d'elle ; mais il était affreux de la savoir calomniée dans ses actes les plus irréprochables, parce qu'elle ne prenait pas garde aux apparences. La prudence que je lui conseillais, je voulais qu'elle l'employât à mon égard aussi bien qu'à l'égard des autres. J'ai peut-être eu tort ; mais je croyais faire bien. Si vous aviez été à ma place, vous auriez compris la nécessité de ces précautions. Elle est maintenant auprès de vous ; c'est ce que je souhaitais de tout mon cœur, je lui désirais ardemment une amie qui fût sa protectrice. Je l'ai fait beaucoup souffrir, mais je voulais de tous mes vœux qu'elle fût heureuse, et j'aurais tout sacrifié à ce désir. Je m'irritais d'autant plus de la voir méconnue, que je la savais plus noble et plus élevée au-dessus de toutes les femmes.

« Adieu, madame, et encore une fois mille et mille bénédictions et mille remerciements.

« Il faut bien prendre garde qu'Adèle n'écrive à mes parents ; notre mystère serait dévoilé.

« Daignez recevoir la nouvelle assurance de mon profond respect.

« LÉON PUISAYE. »

« P. S. Je rouvre ma lettre ; j'ai peur qu'elle ne vous paraisse froide. Ne le croyez pas. Je sais, je sens, je comprends tout ce que vous avez fait. Je vous en remercie du fond du cœur.

« Veuillez, madame, ne pas me juger par mes lettres. Vous comprendrez aisément que je suis très-troublé. Je suis d'ailleurs de nature peu expansive, et plus habitué à comprimer mes émotions qu'à les exprimer. Notre courte correspondance s'est engagée dans des circonstances bien douloureuses, qui pesaient affreusement sur mon esprit ; ayez quelque pitié de cette situation !

« Surtout ne croyez pas que j'aie mal compris sa nature noble, tendre, timide et fière, loyale et sublime. Je sais ce qu'elle vaut ; je n'ai jamais douté d'elle ; une seule fois j'ai été ébranlé et coupable d'un soupçon ; j'en ai été cruellement puni.

« Encore une fois, adieu, madame. J'ai raison de vous aimer et vous avez raison de me haïr !...

« L. P. »

XX

Quæsivit lumen ingemuitque repertà.

Madame de Breteuil, instruite de tous ces détails, rappela sa fille près d'elle ; elle fut mère, et écrivit à l'artiste dans des termes qui achevèrent de le confondre. Adèle ne pouvait plus le défendre comme elle l'avait fait une première fois ; seulement, quand madame de Breteuil lui annonça que le duc de N....., après avoir tout découvert, consentait à lui donner son nom, et qu'il avait le pouvoir par sa haute position politique, de faire rompre son mariage avec M. de Savigny, elle refusa nettement de s'associer à ses projets. La mort de son mari, qu'elle apprit vers la même époque, ne changea rien à sa détermination.

— Monsieur le duc, dit-elle, devant sa mère, à M. de N....., vos belles, vos généreuses propositions me touchent jusqu'au fond de l'âme, mais je ne puis nullement les accepter. J'avais toujours dit que je n'aimerais qu'une fois ; j'ai aimé, c'est fini. Je mets mon honneur à ne point chercher dans un mariage qui flatterait, croyez-le, mon cœur autant que mon orgueil, la consolation d'avoir donné ce premier et dernier amour à l'homme qui s'en est misérablement joué.

— Alors je ne vous reverrai de ma vie, je vous le jure ! s'écria madame de Breteuil indignée.

La pauvre femme ne voyait pas que sa fille allait mourir !...

Mais revenons à celui qui avait causé tous ces maux. Il existe dans le cœur humain d'inexplicables bizarreries. Léon, après avoir tant méconnu Adèle, alors qu'elle lui était soumise et dévouée, avait changé de rôle avec elle, depuis que le cœur de son amante s'était fermé. C'était lui maintenant qui, prévenant, tendre, timide, tremblait toujours de lui déplaire. Parfois il gardait le silence, ou prenait le ton de ses lettres ; parfois il osait reprendre

les allures d'autrefois, ou bien il provoquait des explications. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était la torpeur d'Adèle. Chaque ligne écrite par elle lui semblait un dernier adieu. Le hasard ayant appris à l'artiste les propositions du duc de N..., il écrivit à Adèle pour la supplier de reconnaître ce chevaleresque dévouement ; de se laisser rattacher à la vie ; d'être heureuse par un autre et d'oublier l'insensé qui, tout en l'aimant, n'avait su que la faire souffrir. Mais, le lendemain, il revenait plus suppliant encore, lui demander de considérer les paroles de la veille comme celles d'un fou ; de ne tenir compte que de celles par lesquelles il lui rappelait leurs rêves de bonheur. « Si vous ne pouvez plus m'aimer, ah ! du moins, s'écriait-il, n'en aimez jamais d'autre ; car moi, je le sens bien, vous ne pourrez jamais être remplacée dans mon cœur ! » Adèle le rassura sur ce point, en lui affirmant que son cœur resterait éternellement muet, quoi qu'il pût arriver. Mais ce fut tout.

Léon, cependant, ne se lassait pas : il espérait tout du temps.

« Chère Adèle, lui disait-il, j'écris à Madrid comme vous me l'indiquez. En ces derniers temps, je ne savais où écrire ; j'ai toujours peur que mes lettres ne tombent entre d'autres mains ; cette crainte m'empêche de dire tout ce que je voudrais, et je suis au supplice de vous envoyer des lettres si froides, quand j'ai tant de choses dans le cœur... Ah ! Adèle, chère Adèle ! je vous aime plus que vous ne croyez. Vous êtes un ange et un enfant. Vous ne vous rendez aucun compte des choses réelles, et vous traversez la vie comme un roman. Cette ignorance absolue du monde vous a déjà fait bien souffrir, et nous a créé à tous deux bien, des impossibilités, bien des fausses situations, dans lesquelles nous nous débattons, et qui auraient été si nettes et si simples si vous aviez arrangé votre existence, si vous y aviez voulu mettre un peu d'ordre et de calme. Mais les choses sont comme le bon Dieu les a faites ; vous avez la noblesse, la magnanimité, la passion, la fierté, l'amour ; vous êtes une sublime nature ; et avec cela vous avez des tendresses qui vont au cœur, des douceurs qui me font pleurer, des résignations qui me pénètrent et me font désirer ardemment de me coucher sous vos pieds et de baiser la trace de vos pas. C'est assez beau ; il ne faut pas vous demander, douce et fière héroïne, le bon sens, la prudence et la réflexion ; ne vous rendant pas compte des difficultés et des impossibilités pour vous-même, vous ne pouvez pas vous en rendre compte pour les autres. De plus, des intimités s'interposent entre vous et moi, comme ces

vapeurs qui obscurcissent le jour ; il est des choses qu'on ne doit savoir et qu'on ne doit se dire qu'à deux ; toute intervention étrangère est fatale. Cela amène des équivoques, des mensonges, des obscurités.

« Votre beau-frère est la plus loyale nature du monde ; cependant son intervention constante a dû amener autrefois entre nous des gênes : que serait-ce donc s'il n'avait pas été l'homme excellent et droit que nous connaissons ? La baronne de Valbrègue est une femme et une étrangère ; elle ne sait rien, absolument rien des choses sérieuses ; elle pouvait vous parler très-raisonnablement de ce que vous deviez faire en Espagne, et vous donner de bons conseils sur votre manière de vivre à Madrid ou à Saint Sébastien ; mais comment aurait-elle pu vous guider dans des choses aussi délicates que vos intimités en France, et surtout avec moi ? Autant vaudrait demander à votre petite Eugénie des conseils sur les questions politiques. Cependant elle vous a sauvée ; elle a eu un beau dévouement : je l'en remercie profondément ! Voici pourquoi je suis en très-mauvais termes avec elle : quand je vous ai crue moribonde, j'ai perdu la tête, et je lui ai écrit que c'était moi qui vous tuais ; et puis, elle a trouvé chez vous la fausse lettre qu'on vous a envoyée ; elle m'a écrit des injures que j'accepterais de vous avec soumission, mais que je n'accepte pas d'elle. Je lui ai renvoyé ses lettres, en lui disant que je lui écrivais pour la dernière fois, et que nous bornerions là cette correspondance. En un mot, je l'ai congédiée en ce qui me concerne, mais respectueusement à cause de vous, et toujours en lui exprimant ma reconnaissance pour les soins qu'elle vous a donnés.

« Tout le monde m'a accablé à la fois : ce n'était pas généreux. L'homme qui perd un bonheur comme celui que vous me donniez est digne de compassion, quand il le perd par sa faute ; s'il n'en est pas digne, il a mille fois plus besoin encore de compassion, et il y a plus que de l'inhumanité à voir ses tortures sans pitié, et à le lui dire.

« Adieu, Adèle ; vous qui avez été victime de torts que je voudrais racheter au prix de mon sang, peut-être me pardonneriez-vous plutôt que ceux qui n'en ont pas souffert !

« LÉON. »

Les pieux mensonges de la baronne de Valbrègue et de son mari ne pouvaient avoir longtemps raison des mortelles inquiétudes de l'amour maternel de madame de Savigny. Elle vit qu'on lui cachait quelque chose,

s'exalta, et fit enfin ses préparatifs de départ pour la France. Ce fut alors que Puisaye, averti par les amis d'Adèle, se décida à lui révéler toute la vérité dans la lettre suivante, qui ne peint que faiblement le chagrin dont il était dévoré :

LÉON PUISAYE A ADÈLE DE SAVIGNY.

« Adèle, je reçois votre dernière lettre ; j'avais reçu l'avant-dernière à Paris, et je vous ai écrit depuis, sans la charger, la lettre essentielle ! Je vois bien que vous ne l'avez pas eue. J'ai perdu là tête, j'ai cru que vous alliez venir tout de suite auprès de moi, et que la fatale nouvelle vous serait apprise là, dans les plus mauvaises circonstances. Oh ! Adèle, du courage ! elle n'est plus depuis quatre mois. C'est en Espagne que le pauvre ange a exhalé son âme, devant votre mère. La fable qu'on a imaginée devait être soutenue jusqu'à votre retour à la santé ; vous étiez si faible, qu'on craignait que le coup ne fût mortel. Je devais tout vous dire il y a un mois ; je n'en ai pas eu la force. Elle est morte. Son cher petit corps est en Espagne. Oh ! mon Dieu ! comment supporterez-vous cette catastrophe ? Que j'aurais voulu vous la cacher toujours ! N'avez-vous pas vu que, puisque je ne vous parlais pas à chaque instant d'elle, puisque je ne vous écrivais pas de longues lettres sur elle, c'est qu'il y avait là-dessous un grand malheur ! J'ai été déchiré bien souvent par vos questions, et j'aurais voulu être dans les abîmes de la terre. Bien souvent le courage de continuer cet affreux rôle m'a presque manqué. Cependant, j'aurais encore tout dissimulé sans votre dernière lettre. Mais la résolution où vous étiez de la voir en vous faisant accompagner de Montbrun, vos rêves et les projets que vous faisiez pour elle, l'horrible crainte où j'étais que vous n'appreniez tout au moment où vous auriez cru l'embrasser, cet enchaînement épouvantable de douleurs, tout m'a fait perdre l'esprit. Je vous ai écrit ; j'ai écrit à votre mère que je vous avais dit la vérité, en la suppliant de vous consoler, si c'était possible ; si ma lettre ne vous est pas arrivée, sans doute elle vous arrivera ; d'ailleurs, votre mère vous écrira ; il n'est plus temps de feindre. Je voudrais être auprès de vous, et cependant je le craindrais. Je suis sûr que ma présence vous sera odieuse et insupportable. Vous m'aimiez encore à cause d'elle. Ce lien rompu ne laissera plus place qu'à la haine. Je le sens, je le sais. Vous me l'avez dit cent fois. Je vous écrivais que j'errais dans Paris, ne pouvant supporter la solitude ; je ne puis plus supporter Paris, et je

retourne dans la solitude. Écrivez-moi à, si vous m'écrivez. Mais faites-vous violence ! Écrivez-moi, au nom du ciel ; ayez pitié de vous et de nous deux. Je suis malheureux. Ah ! ciel ! quel coup ! quelle crise ! Ah ! Adèle, je ne puis plus écrire. Je vous vois. Je vous entends. Je suis désespéré. Adèle, de la fermeté ! soyez forte ! Mon Dieu ! mon Dieu ! écrivez-moi un mot, ne fût-ce que pour m'accabler de votre haine. Mais écrivez-moi ! Haïssez-moi, mais vivez, vivez, au nom du ciel ! Soyez courageuse ! elle n'a pas souffert, elle ; elle s'est fermée comme une fleur. Elle n'a pas connu cette misérable vie. Est-ce bien un malheur que de mourir au berceau ? Ce qui est un malheur pour vous, pour moi un désespoir, c'est un bonheur pour elle, tant la vie est amère ! Pauvre ange ! Ah ! pauvre Adèle, que vous souffrez ! Que je souffre avec vous ! Ayez pitié de vos amis ; roidissez-vous contre cette immense douleur !. Écrivez-moi. Si vous le permettez, je volerai auprès de vous ; mais vous aimez mieux ne pas me voir. Adèle, j'ai la fièvre. Adieu, Adèle ! Ah ! Adèle ! ah ! pauvre, chère Adèle !...

« LÉON PUISAYE. »

XXI

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir ?

(MUSSET,)

Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur celle pierre,
Où tu la vis s'asseoir !

(LA MARTINE.)

Ceux qui n'ont pas eu le malheur de mal placer leurs affections sont impitoyables pour la constance dans un amour qui ne peut faire que souffrir et rougir. Madame de Valbrègue crut d'abord qu'Adèle, délivrée par la mort de sa fille de tout devoir envers Puisaye, allait se hâter d'oublier qu'elle avait aimé un pareil homme, et qu'elle consentirait à chercher encore une fois le bonheur. Mais bientôt elle acquit la conviction qu'Adèle chérissait son malheur, et ne voudrait jamais reprendre sa liberté de cœur. Elle en prit de l'humeur, se fâcha ; elle aimait tant son amie, qu'elle se croyait le droit de la rendre heureuse malgré elle. Adèle souriait mélancoliquement à ses efforts :

— Cet amour, chère Marguerite, lui disait-elle, est comme une inscription gravée profondément dans le bronze ; pour l'effacer, il faudrait refondre le métal ; n'use pas ton amitié à un travail impossible !

Et, comme Marguerite accusait Puisaye avec véhémence, comme son mari faisait un appel à la fierté, à la noblesse de madame de Savigny :

— Je renonce à lui, monsieur le baron, répondit-elle ; mais permettez-moi de mourir au monde, en même temps qu'à un espoir si longtemps caressé ; je renonce à lui, mais ne m'interdisez pas d'y penser ; défendez-moi de l'aimer dans l'avenir, mais souffrez que je l'aime dans le passé, que je m'ensevelisse dans les souvenirs des jours heureux !

— Tu prends une peine inutile, Marguerite, dit le baron à sa femme avec une douloureuse conviction ; elle l'aime encore ; elle l'aime sans l'estimer ; l'infortunée l'ai mera toujours !

— Eh bien ! oui, mon amie, s'écria Adèle en pleurant et en serrant madame de Valbrègue contre son cœur ; puisqu'il faut tout te dire, je l'aime !

Là baronne se recula avec une sorte d'horreur :

— Eh bien ! moi, dit-elle, je ne t'aimerai plus, et je te demande de me bannir de ton cœur, ne voulant pas m'y trouver en aussi déshonorante compagnie ! Toi, l'aimer encore ! Adèle, qu'as-tu fait de ta fierté, de ton honneur ?

Adèle ne répliqua point ; elle s'éloigna presque immédiatement sous un frivole prétexte, pour faire cesser l'embarras qui avait suivi cette déclaration irréfléchie. Mais, le lendemain, elle quitta Saint-Sébastien secrètement, évitant des adieux déchirants, et voulant épargner à l'une des personnes qu'elle avait le plus aimée d'avoir à lui faire ou le sacrifice de ses répugnances en la retenant, ou celui de son amitié, de sa générosité naturelle, en la laissant partir.

— Hélas, dit-elle en se retournant pour jeter un dernier regard sur cette demeure où elle avait été chérie et consolée ; adieu, lieux sacrés où ma fille vit le jour ; adieu, ma mère ; adieu, Marguerite ; adieu patrie ; adieu à tout, pour toujours !

Elle s'achemina rapidement vers sa belle villa de Côme. Ce lieu de délices devait devenir son tombeau. Elle croyait y vivre seule, abandonnée ; car elle avait vu se fermer un à un, à son amitié, tous les cœurs sur lesquels elle avait le droit de compter. Mais, en arrivant, elle trouva sur le seuil de cette demeure, l'ami fidèle, celui que rien ne pouvait rebuter ; elle chancela d'émotion, à la vue de son beau-frère ; et lui, pâle, tremblant, embrassa respectueusement la main qu'elle lui tendait, et resta muet. Par ses soins, la villa Savigny n'avait pas changé d'aspect ; tout était à la même place, à l'intérieur de la maison : le temps n'avait pu encore flétrir les dentelles et le satin de cette chambre rose où Adèle courut s'enfermer pour pleurer Léon ; les ombrages n'avaient rien perdu de leur fraîcheur ; le calme était partout, et l'on eût dit encore l'asile du bonheur.

Dans les premiers jours, la jeune femme éprouva une amère volupté à parcourir tous les environs de la villa, à visiter le chalet qu'avait habité l'artiste, les sites reproduits par son pinceau. Elle n'était jamais seule dans

ces excursions ; Savigny l'accompagnait silencieusement : il n'y avait pas eu d'explication entre eux ; l'acte de son beau-frère ne pouvait étonner Adèle. En l'abordant, elle lui avait dit : — « Ce que vous faites pour moi, je l'aurais fait pour vous ! » Il la connaissait assez pour ne pas chercher à lui donner des consolations ; il n'eût pas supporté l'idée de recevoir ses confidences. A son retour à la villa, qui n'avait précédé que de deux jours celui de la comtesse, il avait retrouvé le chien qu'aimait Puisaye et dont Adèle avait pris un soin extrême quand il était petit. Remarquant que, dans les voyages qu'il avait faits souvent, en l'absence d'Adèle, il n'avait pas vu cet animal, emmené d'ailleurs par son maître, le jardinier avait répondu qu'il était là depuis quelques heures seulement ; qu'on l'avait vu rôdant autour du parc, comme s'il attendait quelqu'un, et que, dès qu'on avait ouvert la grille, il s'était précipité vers la maison, restant ensuite immobile à l'entrée, comme les lions de marbre qui ornaient la rampe de l'escalier. Tout attendri, passant la main sur la tête du chien, Hector de Savigny se promit de le prendre pour modèle ; d'imiter, en même temps que son dévouement, sa discrétion ; et dans leurs promenades, ils se rapprochaient souvent l'un de l'autre, échangeant quelques caresses, et semblant animés par la même résolution de veiller intelligemment sur elle, mais de ne jamais trop s'approcher de son cœur, condamné désormais, volontairement, à la solitude éternelle.

A ces premiers jours d'activité, de surexcitation, de vie dans le passé, succédèrent de longs jours d'abattement. Bientôt, Adèle ne put plus supporter la vue des lieux où elle avait rêvé tant de bonheur ; le grand air lui faisait mal ; le chant des oiseaux lui arrachait des larmes ; la présence de ceux qu'elle avait connus autrefois lui était insupportable, et parfois même elle repoussait les soins de son dernier ami.

Pendant quelques semaines, madame de Savigny vécut encore de l'art qui lui avait valu les premières admirations de Puisaye ; Sa belle voix avait pris de nouveaux charmes ; le volume s'en était étendu, et quand les serviteurs de la villa ou les paysans des environs l'entendaient, ils suspendaient leurs travaux, reconnaissant qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans ces chants de douleur. Mais bientôt cette voix qui semblait appeler Léon, qui semblait vouloir faire ressusciter l'amour avec les accents qui l'avaient fait naître, cette voix retomba dans le silence ; Adèle brisa sa harpe dans un moment de désespoir ; elle jeta ses pinceaux ; elle lacéra les tableaux que l'artiste n'avait pu voir achever sans un sentiment secret de jalousie ; et puis

elle se prit à pleurer sur eux, à regretter tout ce qu'elle avait détruit. La fièvre ardente qui la brûlait depuis son départ de l'Espagne sembla alors tomber ; son imagination s'apaisait, à défaut d'aliments ; les médecins le crurent ainsi, du moins ; ils espérèrent un moment la sauver ; mais M. de Savigny leur disait, en secouant tristement la tête :

— Tout est fini.

Tout était fini en effet. Rien ne put rattacher cette existence, qui pouvait encore être si brillante, au monde qui l'avait si cruellement méconnue. Marguerite, avertie du danger par Hector, accourut repentante ; elle amenait ses enfants, son mari. Adèle les embrassa avec tendresse, leur sourit avec bonté ; mais quand ils voulurent parler de Léon, elle mit la main sur leur bouche avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent pas revenir sur ce sujet. Distracte, absorbée dans des pensées intimes, elle semblait une ombre. Blottie entre des ruines magnifiques, on eût dit que le temps l'y avait oubliée, et qu'étrangère au mouvement des siècles, elle était restée là pour attester qu'autrefois les merveilles décrites par les poètes avaient réellement existé.

Elle était plus belle que jamais dans ce recueillement solennel ; elle écrivait, à certaines heures, des pages sublimes sur l'amour, cette noble chimère pour laquelle elle ne voulait pas cesser d'avoir un culte ; sur Puisaye, qu'on ne lui entendit jamais maudire. Si, lorsqu'elle n'était pas encore complètement malheureuse ; elle regrettait de l'avoir connu, maintenant elle ne cessait de bénir l'heure où il était entré à la villa.

— J'ai été trop exigeante, disait-elle ; j'ai pensé que le bonheur de se croire aimée pouvait durer toujours ; quelques instants, n'est-ce pas assez ?

Elle s'entretenait, durant des nuits entières, avec l'ami absent ; et, le matin, elle brûlait ses lettres, parce que, dans la prévision de sa mort prochaine, elle ne voulait pas les abandonner à la curiosité de ses amis.

Ceux-ci, la voyant s'affaiblir, s'étonnaient qu'elle ne demandât point à revoir Léon, dont la pensée ne la quittait pas :

— Elle n'ose pas, dit un jour Marguerite ; elle est au milieu des ennemis de celui pour qui elle meurt !

Et, faisant taire toutes ses répugnances, l'excellente jeune femme lui proposa d'écrire elle-même à l'ingrat. Les yeux d'Adèle brillèrent d'un éclat extraordinaire, et elle dit ces seuls mots :

— Oui, écris ; maintenant, il est temps !

Madame de Valbrègue écrivit en effet ; Hector de Savigny aussi ; mais l'artiste crut leurs craintes exagérées ; il ne fit pas assez de diligence ; et Adèle, en voyant arriver le jour qui devait être pour elle le dernier, dit douloureusement à son amie :

— Marguerite, je ne le verrai pas ; dis-lui que j'ai tout pardonné, et que je l'aimais bien !

Elle mourut vers le soir du jour anniversaire de sa faute, au milieu de ses amis désespérés, qu'elle consolait encore, en leur disant combien elle était heureuse de quitter, jeune, la vie où elle ne pouvait rester sans lui ; elle mourut bercée par le génie qui lui avait inspiré, dans les derniers temps de sa vie, des poésies dignes d'être recueillies par la postérité ; murmurant dans un doux enthousiasme des vers où se peignait le sentiment qui avait rempli ses dernières années. La veille, elle avait écrit à Puisaye la lettre suivante :

« Léon, je meurs ! il est temps que votre pauvre amie ne souffre plus ! Tout, dans ma nature désolée, appelle le repos de la mort. Hélas ! quoique je fasse, je ne puis pas oublier ; et la connaissance que j'ai de votre caractère, m'empêche d'espérer. Ma sensibilité ne s'affaiblirait point ; mon imagination m'offrirait sans cesse, sous mille formes, les images riantes du passé, et, en regard, les sombres images de l'avenir. Des regrets, des rancunes, des craintes, agiteraient mon âme ; mon caractère deviendrait difficile. Pendant de longs jours recommencés sans toi, pendant la lutte qu'il faudrait soutenir pour vivre dans la solitude, je finirais par m'aigrir contre toi : quels pénibles moments que ceux où tout l'amour que j'avais pour toi n'aurait plus été assez fort pour m'empêcher de me plaindre, de t'accuser..., jamais de te trahir, cependant ! Quel affreux jour que celui où, vaincue par la durée trop longue d'une douleur immense, je t'aurais reproché avec amertume la perte de ma santé, de ma beauté, de mon enfant ! Pouvais-je répondre de moi pour toujours, dans la situation où tu m'avais placée ? Nous avons tant besoin, nous autres pauvres femmes, d'être heureuses, d'être aimées, que nous perdons même le sentiment de la justice, quand ces deux espoirs nous sont enlevés. Le bonheur d'un homme se recommence ; sa destinée se répare ; son avenir peut renaître ; mais, moi, il m'était impossible de me relever : en me rappelant, jeune, à lui, combien de maux Dieu m'épargne !

« Cependant, Léon, — pourquoi te le taire ? — au moment de mourir, j'ai peur... Je crains la mort, sans regretter la vie... L'être le plus malheureux ne

peut donc voir approcher ce moment, sans effroi ? Hélas ! hier encore, la jeunesse et l'amour écartaient de mon esprit la douloureuse idée de la mort ! Je regarde avec une sorte de pitié ces yeux à demi éteints qui exprimaient autrefois tant de tendresse, ces traits abattus, ces mains déjà presque livides. O Léon ! te souviens-tu de notre beau voyage à Florence ? Il y a à peine trois ans de cela,... et tout est dit !...

« Écoute : tu me regretteras ; et je n'ai pas le courage de désirer que tu m'oublies ; vous reconnaîtrez que je valais quelque chose, que vous auriez dû me ménager comme un bien précieux ; car une affection aussi profonde, aussi complète que la mienne, ne se trouve pas deux fois. Je n'ai eu dans toute ma vie qu'un amour : c'est celui que tu m'inspirais. Mon esprit, je le développais pour toi ; mes talents, je les cultivais dans l'espoir de te plaire : pouvais-je croire, comme tu me l'as prouvé, qu'ils finiraient par t'importuner ? Les plus petits plaisirs, comme les plus grandes pensées, tout me ramenait à toi. Au contraire, tout te détachait de moi. Que pouvais-je faire ? Je ne suis pas une femme forte. Quand je te voyais gêné en ma présence, je n'essayais même pas de te retenir. Ce que l'on appelait ma supériorité, n'était que quelques dons brillants et inutiles, ne me donnant pas le pouvoir de dominer mes sentiments. Je meurs en te pardonnant, et sans avoir cessé un seul moment de t'aimer : je suis contente.

« Pauvre Léon ! tu vas être, pendant quelque temps, bien malheureux ! De cela j'en suis sûre. Mais, ensuite, le désir d'être utile à tes amis, à l'art, à ton pays, t'arrachera à mon souvenir. Adieu, Léon ! je me sens bien mal... Je vais te précéder de longtemps dans un monde inconnu. N'ai-je pas épuisé, dans celui que je quitte, toutes les douleurs, toutes les punitions que j'ai pu mériter ? Pourquoi donc n'aborderais-je pas l'autre, pleinement rassurée ! Je ne dois y trouver qu'indulgence. Je mourrais néanmoins désespérée, si je pouvais, un instant, supposer que des événements en dehors de ta volonté se soient seuls opposés jusqu'à présent à mon bonheur. Mais, je ne le sais que trop, la différence de nos caractères ne nous permettait pas de vivre heureux ensemble ; mes défauts ne t'empêchaient pas de me trouver aimable ; mais ils troublaient parfois ta quiétude, et te poussaient à l'injustice. O mon ami, comme je t'aime encore, cependant ! N'oublie jamais la pauvre Adèle ; sous quelque forme qu'elle revive au delà du tombeau, son cœur te restera dévoué. Adieu l'heure suprême est bien proche, je le sens ;.. elle ne te laissera pas le temps d'arriver pour recueillir

mon dernier soupir !... Le dernier battement de mon cœur, ma dernière pensée, seront pourtant pour toi !

« ADÈLE. »

Deux fois, Léon avait cru Adèle perdue ; deux fois, on lui avait annoncé un péril d'où elle était sortie. Les lettres parties de la villa du lac de Côme n'étaient pas plus alarmantes que celles envoyées de Saint-Sébastien ; un médecin, ami de madame de Richebourg, avait déclaré que les femmes nerveuses mouraient jusqu'à cent fois, sans qu'il y eût à en prendre souci ; que ces crises effrayantes retrempaient leurs forces et prolongeaient leurs jours. Aussi quitta-t-il la France, presque, rassuré. En franchissant les Alpes, le sentiment d'un bonheur complet lui revint ; ce beau ciel riant, qu'il revoyait après de longs mois de douleurs ; ce chaud soleil, qui chassait les tristesses d'un été froid et pluvieux en France, disposaient son cœur à aimer Adèle plus qu'il ne l'avait encore aimée. Son amour était augmenté par l'énergie des regrets qu'il avait de l'avoir tant fait souffrir ; d'avoir eu envers elle des torts impardonnables, et pardonnés pourtant, puisqu'on le rappelait. Dans les natures comme celle de Léon, il y a de sincères retours ; il eût voulu effacer au prix de son sang tout le mal qu'il avait fait, et il se proposait de l'effacer, à force d'amour et de constance dans sa tendresse ; s'il avait un peu retardé son arrivée, c'est qu'il avait voulu rompre absolument avec la France ; n'y laisser aucune affaire qui pût l'y rappeler : c'en était fait de tout ce qui avait pu le détourner d'Adèle ; ils allaient vivre comme s'ils étaient seuls au monde !...

En approchant de la villa, le cœur de l'artiste battit violemment ; il n'avait pas voulu annoncer son arrivée et il parcourait d'un pas de gazelle le chemin qui va de la ville à la demeure de madame de Savigny. Des fantômes joyeux l'escortaient ; des pensées délicieuses flottaient dans son esprit ; l'espoir le soutenait plus fortement qu'au moment où il arrivait à Madrid. Son bonheur à venir reposait tout entier sur Adèle, qui était forte, bien que d'une apparence délicate. D'une éminence, il découvrit dans le lointain le toit de la villa :

— Adèle est là, qui m'attend ! s'écria-t-il ; dans un mois elle sera ma femme : comme elle sera heureuse, la pauvre enfant ! comme elle m'aimera, quand il n'y aura plus entre nous les obstacles d'une position irrégulière !

Un froissement de branches lui fit tourner la tête, et il vit sortir des broussailles la figure d'une belle petite fille, qui le saluait joyeusement. Il courut l'embrasser, elle lui rappela sa petite Léonie :

— Dieu en mettra une autre à sa place ! dit-il.

Et il rêva au temps où des enfants heureux joueraient dans le parc de la villa.

Enfin, il touche à la grille ; il entre, marchant rapidement et cependant avec timidité, comme un amoureux de seize ans se rendant à un premier rendez-vous. Toute la maison était dans l'ombre ; seule, la fenêtre de la chambre nuptiale laissait passer les rayons d'une lumière éclatante ; on eût dit un incendie. A l'intérieur, un silence profond régnait partout. La grille de la cour était ouverte, ainsi que celle du parc et celle de l'avenue.

— Comme tout languissait sans moi ! pensa Puisaye ; je n'entends ni les hennissements des chevaux, ni les aboiements des chiens, ni le bruit de son piano ; il était temps que je rapportasse ici la vie !

Cependant, au bruit de ses pas sur les dalles de marbre, deux domestiques avaient traversé le vestibule, portant des flambeaux qui éclairaient des tentures lugubres.

— Quelqu'un de mort ! dit l'artiste en pâlisant.

Hector de Savigny parut. Sa grave et belle figure était si imposante, que Léon n'osa pas lui tendre la main ; Savigny lui ouvrit les bras, lui, en disant avec douceur :

— Trop tard !

— Adèle n'est donc plus ! s'écria l'artiste en défaillant ; mais on me trompe ! je veux la voir ! où est-elle ?

— Sur son lit funèbre, répondit le comte, dans la chambre qui lui était si chère, transformée maintenant en chapelle ardente !

— Morte ! morte ! répéta Puisaye en luttant encore contre l'évidence.

— Depuis hier au soir, en prononçant votre nom !

Mais déjà il n'entendait plus ; la douleur battait son cœur avec violence sans pouvoir se faire jour à l'extérieur ; il restait immobile, brisé, arrachant des larmes à ceux qui le voyaient ainsi ; lui ne pouvait en verser.

Appuyé sur le bras du frère dévoué d'Adèle, il pénétra dans la chambre mortuaire. La baronne de Valbrègue, pieuse comme une Espagnole, priait, agenouillée près du lit, avec ses enfants. Son visage, inondé de larmes, prit, à la vue de l'artiste, une expression d'étonnement. Elle regarda Savigny, irritée, semblant lui reprocher cette présence qui était une profanation.

Quand Léon voulut s'approcher d'Adèle, elle l'écarta avec vivacité, disant, sur le ton du mépris le plus profond, qu'il allât près de madame de Richebourg. Cette parole parut injuste, cruelle à Savigny lui-même ; et la bouche pâle d'Adèle sembla prête à s'entr'ouvrir pour protester. Léon prit la main déjà froide de la morte ; il contempla en silence, longtemps, ses traits encore beaux ; il y trouvait les traces du sentiment qui avait tué la comtesse avant qu'elle n'eût vingt-six ans ; il ne lui paraissait pas possible qu'elle dormît ainsi toujours, qu'elle n'entendit pas ses douces appellations ; aussi se précipitait-il vers ce cœur glacé ; y appuyait-il ses lèvres avec ferveur, tantôt sanglotant ou remplissant la maison de ses cris, tantôt parlant à l'oreille du cadavre et murmurant des paroles d'amour. Il passa ainsi plus d'une heure dans une situation à devenir fou ; puis il voulut fuir un spectacle trop violent pour son organisation ; il n'eut pas le courage d'assister aux funérailles de sa bien-aimée, de lui rendre les derniers devoirs. Comme il avait manqué à sa vie, il devait manquer à sa tombe : il s'enfuit éperdu, demanda asile à des paysans des environs ; et, saisi par une fièvre violente, il eut le bonheur de perdre la conscience de ses maux.

Quand il s'éloigna de la villa, la baronne de Valbrègue prit le bras d'Hector de Savigny, lui reprochant avec force sa compassion pour un être indigne.

— Il est plus malheureux que nous, répondit ce noble ami ; il a des torts que nous n'avons pas ; le souvenir d'Adèle nous sera toujours doux, et à lui toujours amer ; nous ne cesserons de la pleurer, de l'aimer ; son âme ne nous abandonnera pas. Vous l'avez dit, baronne, nous reverrons notre amie ; dans nos rêves, dans nos angoisses, elle viendra nous consoler ; son cher fantôme caressera notre vieillesse, il effrayera la sienne ; mais non, il ne vieillira pas : avant six mois il mourra fou !...

— Cet homme ! fit la baronne avec une haine méprisante ; avant six mois, il goûtera les joies d'un autre amour ; avant six ans, il aura tellement oublié Adèle, que si tout à coup elle lui apparaissait telle qu'elle fut pendant sa vie, il serait obligé de chercher longtemps dans sa pensée pour la reconnaître !

XXII

Un an ! A-t-elle usé seulement ! es souliers
Qu'elle avait, quand pleurant ses pleurs vile oubliés,
Elle a suivi là-bas le corps du pauvre père

(Hamlet.)

La maladie de Léon fut longue ; elle affaiblit momentanément toutes ses facultés. Quelle fut sa surprise, en reprenant connaissance de ce qui l'entourait, de voir à son chevet la figure d'une femme qu'il ne reconnut pas d'abord, et qui n'était autre que madame de Richebourg ! A la nouvelle de la mort de madame de Savigny, elle était accourue de Paris, pour donner ses consolations à Léon ; et c'étaient des soins pénibles qu'elle avait eu à lui prodiguer. L'artiste fut profondément touché de cette preuve de dévouement ; elle était d'ailleurs la plus douce, la plus prévenante, la plus attentive des gardes-malades. De longues nuits d'insomnie ayant succédé à l'engourdissement des premiers jours, madame de Richebourg veillait avec lui, égayait son esprit ; ses forces ne semblaient au-dessous d'aucune fatigue ; elle se multipliait pour plaire au malade ; elle brillait dans cette pauvre cabane, au milieu de ces grossiers habitants, comme un astre dans une profonde nuit. Léon s'attacha donc à elle, à sa présence, qui lui devint peu à peu indispensable ; il la suivait d'un œil attendri, préparant de ses belles mains blanches ses remèdes d'abord, et ses repas ensuite, quand la convalescence eut commencé.

Puisaye avait eu une longue maladie à la villa ; Adèle avait perdu la tête ; assise au pied du lit de douleur, son imagination rêvait des malheurs qui ne devaient pas survenir, et elle abandonnait les soins matériels à donner au malade, aux domestiques qui s'en acquittaient beaucoup mieux qu'elle n'aurait su le faire. Il compara cette douleur muette, inutile, à la vigilance de sa nouvelle amie, à ces plaintes éloquentes qu'elle savait trouver pour

chacune de ses douleurs ; et il se dit, l'impie, le sacrilège, que jamais Adèle ne l'avait autant aimé que cette femme, cachant, par devoir, un amour violent, sous le masque d'une calme amitié.

Quand il put supporter la fatigue d'un déplacement, madame de Richebourg emmena l'artiste dans une retraite où tout était disposé suivant ses goûts et ses inclinations du moment ; et puis, après l'avoir installé, elle annonça son départ, disant que le dernier jour de sa souffrance devait être le dernier jour de leur intimité ; que le monde, toujours juste dans ses sentences, lui pardonnerait d'avoir plus consulté son cœur que les convenances, quand il s'était agi de sauver un ami ; mais qu'il la repousserait, si par faiblesse elle prolongeait cette vie commune. Puisaye ne chercha point à la retenir ; il aimait cette résistance à ses propres entraînements ; car l'habile femme ne lui dissimulait plus sa passion qu'autant qu'il le fallait pour aiguillonner la sienne, pour lui faire croire à l'intention de rester vertueuse.

Mais, dès qu'elle fut partie, le vide de sa solitude devint insupportable à Léon ; elle avait su attacher un regret à chaque acte de ses journées, à chaque pensée de ses nuits, à chaque objet de son ameublement. Tout lui parlait d'elle en son absence, de façon à lui rendre insupportable cette absence ; le valet qui le servait n'entrait jamais dans sa chambre sans dire d'elle quelques mots enthousiastes ; les pauvres de la contrée venaient encore aux lieux qu'elle avait quittés, pour la bénir ; tous les courriers apportaient des lettres d'amis de Paris qui la réclamaient, d'amis d'Italie qui la suppliaient de ne pas s'éloigner d'eux. Puisaye, faut-il le dire, fut plus sensible à cette perte qu'à celle de sa pauvre Adèle ; madame de Richebourg lui manqua davantage ; il la rejoignit, se mit à sa discrétion ; et le deuil fut banni de l'âme de l'artiste infidèle.

La tâche du narrateur de cette sombre histoire devient extrêmement difficile ; car, s'il a réussi à montrer madame de Savigny telle qu'elle fut, en racontant les secondes amours de Puisaye, il le rendra en quelque sorte un objet d'horreur. Le lecteur voudrait qu'après avoir aimé une telle femme, son cœur fût resté dans un veuvage éternel ; mais qu'il y songe ! Léon Puisaye n'est pas un héros de roman, c'est un homme.

Cet homme fut consolé par l'ennemie d'Adèle ; il se livra à elle, il subit l'ascendant du mal, lui qui s'était révolté contre l'ascendant du bien ; il fit pour la femme médiocre, perfide, corrompue, ce qu'il n'avait jamais voulu faire pour la femme supérieure, pure, dévouée. Il peignit sa jolie tête au

milieu de celle des Vertus, en composant un tableau qui devait l'illustrer. Alors, il ne craignit pas, comme il l'avait écrit à madame de Savigny si durement, que les traits de sa maîtresse fissent fermer au tableau les portes du Musée, par le directeur indigné ; il ne craignit pas que ce scandale suspendit tous ses travaux, que pas une grande dame ne voulût lui faire faire encore un portrait.

Malgré bien des précautions, le secret des relations de Puisaye et de madame de Richebourg perça bientôt dans la société parisienne ; éprise follement de l'artiste, cette femme jeta le masque hypocrite qu'elle avait si longtemps porté. Comme elle avoua sans honte, sans remords, avec une sorte d'orgueil, cet amour coupable, le monde finit par croire qu'il était relevé par de grandes qualités ; elle le lui imposa, comme elle lui avait imposé son misérable frère, comme elle lui imposait tout ce qu'elle voulait. Libres vis-à-vis de madame de Savigny, n'ayant rien à craindre de ses vengeance, ceux qui forment l'opinion n'avaient pas hésité à la sacrifier ; plus ils étaient dédaignés par elle, plus ils s'animaient : ne voyaient-ils pas d'ailleurs qu'ils pouvaient la fouler impunément aux pieds, qu'elle n'était pas défendue par le cœur de celui qu'elle aimait ? Madame de Savigny s'était perdue par ses rares qualités, la franchise, l'exaltation de sentiments, la pudeur qui la faisait rougir sans cesse de sa faute. La noblesse de son cœur était, pour les méchants qui la frappaient, une garantie d'impunité.

Madame de Richebourg se sauva, au contraire, par ses défauts utiles, par l'étendue de ses vices : la défiance, la circonspection, ne peuvent manquer aux trompeurs ; par ce dont ils sont capables eux-mêmes, ils peuvent juger des entreprises des autres. Le cynisme de son attitude quand elle se vit découverte, l'absence de tout regret, réduisirent les accusateurs au silence. Il en est du déshonneur, pour une femme, comme des modes excentriques : il faut qu'elle sache le porter, pour le faire tolérer.

Vis-à-vis de Puisaye, cette audace réussissait aussi bien que vis-à-vis du monde. Adèle écrivait à Léon : « On m'a dit haineuse et méchante ; les pauvres femmes qui, comme moi, se font beaucoup de mal à elles-mêmes, ne sont guère occupées d'en faire aux autres. » Comme madame de Richebourg ne s'était jamais fait que du bien, on savait qu'elle pouvait s'occuper de faire beaucoup de mal aux autres ; et Léon, à son insu, la redoutait. C'était elle qui dominait ; elle exerçait cette domination avec une aimable tyrannie ; l'orgueilleux artiste la subissait avec docilité. On l'accepte d'ailleurs beaucoup plus facilement de ses égaux que de ses

supérieurs ; et Puisaye, tout en admirant madame de Richebourg, tout en lui cédant la première place, sentait bien qu'elle n'avait en réalité que la seconde, sous le rapport intellectuel.

Adèle disait :

— Je ne redoute rien sur la terre que le reproche juste de mon cœur, et le reproche injuste de Léon ; que l'opinion publique me recherche ou m'abandonne, qu'importe !

Madame de Richebourg disait :

— Je ne redoute au monde que la perte de ma fortune ou de ma beauté ; tant que je conserverai ces deux puissances, je tiendrai le monde et Léon à mes pieds aussi longtemps qu'il le voudra !

Cette indépendance de lui-même forçait Léon à se surveiller, à la ménager : il savait que rien ne pouvait rebuter la pauvre Adèle, et qu'il lui distribuait la vie ou la mort à son gré ; il ne pouvait, au contraire, recevoir de madame de Richebourg les faveurs qu'elle savait lui faire solliciter, qu'à la condition de les avoir méritées ; l'amour était, pour cette âme vile, une spéculation dont on retirait plus ou moins de satisfaction, suivant qu'on la menait plus ou moins bien.

— Il dépend toujours d'une femme, disait madame de Richebourg, de se faire aimer ; et, dès qu'elle se sait aimée, si elle n'est point sotte, elle a la puissance d'élever la température du cœur de son amant, ou de l'abaisser à son gré. Qui donc a prétendu que l'amour était un sentiment naturel sur lequel l'art ne pouvait rien ? L'art vaincra toujours la simple nature.

Elle disait cyniquement que le pivot de tout, c'était l'or. Les plus beaux caractères, aux prises avec le besoin, s'avilissent jusqu'à l'infamie ; et d'après cette femme, pour rester honnête homme il fallait toujours rester riche. Tout homme lui semblait corruptible ; seulement, le taux de la corruption et la manière de l'employer devaient varier suivant la différence des caractères à corrompre. Tout dévouement avait son arrière-pensée. Toute amitié, ajoutait-elle, ayant fatalement son heure négative, il est inutile de compter sur un sentiment qui, un jour ou l'autre, vous manquera !

Ainsi, ne comptant absolument que sur elle, méprisant Léon autant qu'il l'aurait méprisée s'il n'eût pas été aveuglé, elle s'inquiétait fort peu du bonheur de son amant, et beaucoup du sien propre. L'égoïsme de l'artiste, le scepticisme gagné dans les ateliers, étaient vaincus par un égoïsme et un scepticisme mieux accentués. Adèle ne savait que pleurer quand Léon l'avait offensée, et ses larmes l'importunaient, l'irritaient contre elle. Les

hommes comme lui font le mal et n'ont pas la force d'en supporter les conséquences ; il eût voulu être infidèle à Adèle, pouvoir se montrer en même temps jaloux, dur, brutal, capricieux, et qu'elle demeurât toujours souriante, douce, égale, gracieuse ; ce qu'il lui reprochait le plus, c'était son attitude de victime.

Madame de Richebourg ne pleurait jamais, elle punissait, elle se vengeait ; sous des formes pleines d'atticisme et de tendresse, elle appliquait la justice sauvage, la loi du plus fort ; et elle était toujours la plus forte, parce qu'elle était la plus hardie. Un jour Puisaye s'oublia jusqu'à lui faire une scène semblable à celles qu'il faisait à Adèle : il lui reprocha de s'être compromise pour lui. Le lendemain, étant à déjeuner avec quelques amis, il reçut une lettre terrible où toute sa conduite envers madame de Savigny était flétrie ; on l'appelait bourreau de femmes. On savait donc qu'il avait eu des torts envers une autre ! Il soupçonna madame de Richebourg, sans pouvoir surprendre une preuve contre elle.

Jamais une plainte à ses amis n'était sortie de la bouche d'Adèle ; elle s'était brouillée avec son beau-frère, l'avait obligé de quitter la villa du lac de Côme, parce que, vivant entre elle et Puisaye, il n'avait pu toujours contenir son indignation contre ce dernier. A Saint-Sébastien, elle avait eu le courage de cacher à sa chère Marguerite les calomnies ramassées par Léon chez Leloir ; mourante, désespérée, elle se préoccupait encore de voiler les torts de son ami ; elle lui écrivait de bien les cacher à la baronne de Valbrègue. Enfin, ne conservant plus aucune illusion, se courbant sous la douleur vers la tombe, elle imposait silence à l'indignation de ses amis ; elle expirait en prononçant le nom de Léon avec un sentiment de reconnaissance et d'admiration.

Puisaye avait abusé de ces nobles dispositions du cœur de madame de Savigny ; il méritait de ne pas les retrouver dans sa seconde maîtresse. Avec une sûreté d'esprit incomparable, madame de Richebourg frappait l'artiste, à chacun de ses plus légers torts, dans ce qu'il avait de plus sensible : si bien qu'après quelques mois d'intimité avec elle, cet homme, qui avait pu être criminel avec Adèle, la faire mourir de chagrin sans recevoir un seul reproche du monde ou de ses amis, commençait à avoir la réputation qu'il redoutait avant tout, celle de manquer de délicatesse dans ses liaisons de cœur et d'avoir un penchant à la cruauté.

Le monde avait laissé immoler la douce et aimante victime sans élever un blâme contre Puisaye : il se fit le défenseur de madame de Richebourg.

Puisaye fut amené à se demander si réellement il était aussi ingrat, aussi perfide, aussi barbare qu'on le supposait ; il fut effrayé lui-même de ses actes, il confondit dans un même remords ses torts envers Adèle et ses torts envers madame de Richebourg ; il s'humilia devant celle-ci, promit de ne résister à aucune, de ses exigences, de se surveiller de si près qu'il ne lui donnerait plus aucun sujet de mécontentement. A Saint-Sébastien, Adèle, le voyant repentant, allait au-devant de ses excuses, le consolait du mal qu'il lui avait fait, et, loin de demander au coupable la réparation de ses torts, ne cherchait qu'à les affaiblir à ses yeux. Madame de Richebourg l'accabla dès qu'elle le vit malheureux ; elle lui prit en proportion de ce qu'il était disposé à donner, et se rendit, chère à lui par les immenses sacrifices qu'il eut à lui faire.

Préoccupée de sa gloire uniquement, Adèle cherchait toujours à anoblir son talent : c'était la vestale antique qui veillait sans cesse dans son atelier, comme dans le temple de l'art, pour y entretenir le feu sacré. Puisaye lui dut assurément ses inspirations les plus élevées. Elle ne supportait pas l'idée que l'on pût conseiller à son ami de faire de son talent un métier, et semblait s'appliquer à le rendre improductif, dans le sens mercantile du mot. Avec quelle force elle repoussait tout ce qui était commun, vulgaire ; avec quel courage elle faisait détruire une œuvre presque achevée, recommencer un travail vingt fois ; mais aussi, quelle ferveur d'admiration quand Puisaye avait trouvé le beau, quand elle était parvenue à replacer son imagination dans les régions poétiques d'où les nécessités des premières années de sa jeunesse l'avaient fait descendre !

Madame de Richebourg était trop fine et trop peu dévouée pour se mêler ainsi à la vie artistique de Puisaye, pour la contrarier ; elle admirait tous ses travaux sans conscience, ne lui donnant de conseils que ceux qui pouvaient flatter sa manière de voir, l'entraînant doucement du côté où il inclinait ; elle lui disait que chercher la perfection dans l'art, c'était une duperie ; que la vie était trop courte pour qu'il fût sage d'en consacrer la meilleure partie à poursuivre le génie, cette chimère bonne seulement à rendre fous ceux qui l'approchaient. Elle lui montrait la gloire ; plus facile à saisir, se donnant aux plus habiles et non aux plus méritants.

— Les dieux gardent jalousement le génie, disait-elle ; c'est à eux que l'on a affaire si l'on veut tenter d'en dérober une part ; les hommes distribuent la gloire : aussi est-elle d'un accès plus facile. Pour l'aborder, il

faut être escorté de l'opinion ; l'opinion, on la fait ; on la domine, quand on ne la craint pas !

Marchant dans les voies tracées par sa nouvelle compagne, Puisaye se sentit allégé de ce tourment incessant qu'Adèle lui avait mis au cœur. Il cessa d'être un artiste, il devint un habile ouvrier en peinture ; toujours content de sa journée, gagnant beaucoup d'argent et beaucoup de flatteries, jouissant de son talent au lieu de souffrir de son infériorité.

Madame de Richebourg lui apprit à faire sa réputation, comme elle avait fait la sienne ; à force de camaraderie et après un an d'intimité avec cette femme, Puisaye passait, sans contestation, pour l'un des plus grands peintres de l'époque.

Il n'était pas encore débarrassé de cette pauvreté secrète qui lui avait tant pesé ; car madame de Richebourg, fidèle à son principe, pour être toujours plus puissante sur son esprit et sur son cœur, ne cessait de faire des appels à sa générosité. Elle avait de coûteuses fantaisies, des plaisirs ruineux, et savait admirablement persuader à Léon qu'un homme s'honorait surtout par l'or qu'il prodiguait pour une femme. Léon n'avait pas d'ailleurs le temps de réfléchir ; entouré d'oisifs, il était obligé de travailler, le matin, dans un atelier sans cesse troublé par le va-et-vient de ces hommes frivoles que la mode attirait. Madame de Richebourg avait su faire de cet atelier une sorte de bourse, où les ambitieux de toute espèce étaient sûrs de trouver toujours quelque chose à glaner. Le vaudevilliste y recueillait un type pour sa comédie ; le poète, une pensée pour son ode ; le jeune homme à marier, une indication sur les dots vacantes ; la femme du monde méchante, une épigramme à décocher au premier venu qui renoncerait à la captiver. Tous ces personnages, sans affection pour Puisaye, passaient, en l'appelant leur très-cher, en lui serrant la main, en le proclamant un grand homme ; critiquant ses rivaux pour plaire à madame de Richebourg ; prônant son talent pour obtenir, en échange de ce service, quelque apostille peu méritée. Le soir, il les retrouvait dans les salons, après les avoir revus, après midi, au Bois, où il fallait accompagner madame de Richebourg. Bals, spectacles, voyages, elle employait tout pour se distraire ; car, encore jeune, mais déjà blasée sur toutes les joies ou les turpitudes du monde, madame de Richebourg touchait à ce moment suprême où, après avoir vaincu tant d'obstacles, elle allait être, à son tour, vaincue par un ennemi mortel, l'ennui.

Quand elle eut pris à Puisaye absolument tout ce qu'il pouvait lui donner, il lui devint odieux : elle troubla sa vie par des catastrophes imprévues, et entretint son amour longtemps par des ruptures et des réconciliations inespérées ; enfin, un jour, Puisaye se trouva seul, abandonné par cette femme sans cœur, qui lui laissait, en reconnaissance de son amour, de son dévouement et des lâchetés qu'il avait commises pour elle, la lettre suivante

LA BARONNE DE RICHEBOURG A LÉON PUISAYE.

« Mon très-cher,

« Tout pardonner, c'est tout comprendre ; vous me pardonnerez donc, car vous comprendrez, en faisant un retour sur vous-même, que l'on se lasse des plus belles choses. J'en suis arrivée au point où vous étiez quand, ainsi que vous me l'avez raconté, vous compariez sans cesse la comtesse de Savigny à moi, et que, de cette comparaison, il restait toujours une accusation contre, elle et une admiration pour moi. Dans notre société, il y a un homme qui vaut peut-être moins que vous mais qui me plaît, aujourd'hui, bien davantage ; voilà tout simplement pourquoi je romps avec vous. Hier, vous m'avez demandé ce que je pouvais vous reprocher : tout et rien. Que reprochiez-vous à Adèle, au fond ? de trop vous aimer : eh bien ! moi, je vous reproche peut-être d'être trop bon, trop parfait amant. L'amour est comme la vie ; il s'use rapidement ; s'il ne lui survient pas d'accidents, il n'en a pas moins une fin. Les vieilles amours cessent sans cause, comme les vieilles gens meurent sans maladie. Donc, je ne vous aime plus ; serrez-moi la main, et adieu pour toujours, sans rancune de part et d'autre.

« Je veux bien vous dire, cependant, que vous êtes dispensé même de l'apparence d'un regret ; vous vous feriez tort dans le monde. Il s'est trouvé, croyez-le, assez de gens pour rire de la sottise de madame de Savigny, morte d'un anévrisme pour avoir trop aimé. Nous ne mourrons ni l'un ni l'autre, parce que nous ne sommes pas de ces gens d'esprit assez sots pour prendre les sentiments au sérieux. Il n'y a que les désirs que l'on ne peut pas modérer ; le mieux est de les satisfaire le plus tôt possible, pour

s'en débarrasser ; puis, on n'y songe plus. Aussi ne songerons-nous plus l'un à l'autre ; et, si nous nous rencontrons jamais en tête-à-tête, un éclat de rire homérique nous échappera ; nous nous demanderons mutuellement si c'est bien là l'objet pour lequel nous avons tant fait de folies.

« Nous ne laissons rien l'un à l'autre ; je ne vous estime pas, et je suis loin de vouloir vous faire illusion aujourd'hui sur ce que je vaux. Je rougis de ce que j'ai fait autrefois pour vous, et j'ai horreur de ce que vous avez fait pour moi ; le mieux donc sera de nous éviter désormais. Adèle, en mourant, faisait des vœux pour votre bonheur ; en vous quittant, j'en fais pour votre malheur. J'aimerais à apprendre qu'elle a été vengée et du mal que vous lui avez fait par votre inconstance, et de celui que vous lui avez laissé faire par d'autres. Lâche, déloyal, ingrat jusqu'à la barbarie, vous avez pu croire que la femme qui connaissait toute votre conduite pouvait vous donner son cœur ! non, non : vous n'eûtes jamais le mien ; j'éprouve le besoin de vous le déclarer ; d'ailleurs, franchement, je n'en ai guère : une passion désordonnée fit de moi votre maîtresse, mais je ne fus pas votre amie ; et si j'apprenais qu'il s'est trouvé encore un cœur de femme pour aimer un homme tel que vous, je renierais mon sexe.

« Cependant, je ne vous en veux pas, croyez-le bien ; et je dirai partout beaucoup de bien de vous ; vous auriez tort de n'en pas faire autant : cela, c'est du savoir-vivre, et nous n'en manquons pas.

« Je vous fais la promesse solennelle de ne jamais vous nuire ; je vous engage à agir de même envers moi. Sur ce, je vous conseille d'aller faire un pèlerinage sur les bords du lac de Côme. Votre dévouée,

« Baronne de RICHEBOURG. »

Puisaye resta atterré à la lecture de cette lettre ; il aurait compris tous les dénouements à son intrigue avec madame de Richebourg, celui-là excepté. Vaniteux au delà de toute expression, il se vantait de n'avoir jamais été abandonné par une femme, d'avoir toujours rompu le premier. Son amour-propre souffrait aussi d'être traité en homme sans cœur, auquel on ne doit aucun ménagement. Enfin, une blessure plus sensible encore lui était faite, c'était celle qui touchait à la partie de son souvenir, où Adèle apparaissait encore, à de rares intervalles, comme un regret cuisant.

Puisaye regretta, ainsi qu'elle l'avait prévu, cette femme qui occupait sa vie sans cependant la remplir ; les sarcasmes de ses amis rendirent sa

solitude insupportable ; il partit pour sa ville natale, désireux de retremper dans sa famille un caractère trop aigri par un accident naturel.

Léon touchait alors à la fin de sa jeunesse. De rudes labeurs l'avaient abrégée ; l'amour de madame de Richebourg seul avait pu empêcher l'artiste de tomber au rang des ci-devant jeunes hommes. Quand on la voyait si belle, si admirée, à ses côtés, semblant fière de lui appartenir, on se faisait illusion à soi-même. Mais, quand il voulut reparaître seul, abandonné, on s'aperçut bien vite que ses cheveux commençaient à grisonner, son teint à jaunir. Son esprit avait perdu aussi cette vive gaieté, indice de la jeunesse. Léon causait plus brillamment peut-être qu'autrefois, mais un soir, dans un cercle, une jeune femme déclara qu'il n'était plus amusant ; et, quand il voulut inviter une valseuse, celle-ci lui conseilla de jouer au whist. C'en était fait de la vie de galanterie, turbulente, brillante et agitée que lui avait arrangée madame de Richebourg, comme de la vie d'amour que lui-avait donnée Adèle. L'artiste tomba dans une tristesse profonde. Les natures fortes, seules, savent vieillir. Il faut d'ailleurs pouvoir considérer sa jeunesse sans remords pour sentir les joies de l'âge mûr. Arrivé à plus de quarante ans, Puisaye, égoïste et avide de bonheur, n'avait pas su jeter les bases de cette vie honorable et honorée qu'il avait enviée dès son début dans le monde ; il avait gaspillé son avenir de cœur, comme son ambition ; il se retrouvait pauvre au milieu d'une famille qui aurait eu encore besoin de ses secours, et qui lui demandait avec humeur ce qu'il avait fait de son talent, comment il l'avait mis à profit. Il songea à se consacrer enfin à cette famille déçue, à remployer ce qui lui restait d'énergie à refaire une petite fortune qui pût mettre sa vieillesse à l'abri du besoin ; mais, quand il voulut travailler, comme autrefois, dans la pauvre chambre délabrée de sa mère, ses souvenirs. vinrent le décourager ; il se rappelait avec amertume le temps passé à la villa Savigny, et, avec plus de regrets encore, les jours embellis par madame de Richebourg.

— Tout est fini ! s'écria-il avec découragement.

Et il restait, sans inspiration, des heures entières devant son chevalet.

Cependant sa famille ne perdait pas ainsi l'espérance. Habitée à la vie positive, elle ne pouvait rien comprendre aux angoisses de Léon :

— Il faut te ranger, mon fils, disait sa mère ; il est temps encore, tu es dans la force de l'âge, bien portant ; le travail ne te manque point : que demandes-tu encore ? Si tu veux être sage, travailler assidûment, ne plus aller manger ton argent à Paris avec des gens qui se moquent de toi, eh

bien ! dans quelques années tu peux gagner une maisonnette et un champ, avec assez d'or pour tenir ta bourse bien garnie !

Et quand son père le voyait peu disposé à faire les portraits des dames des environs, parmi lesquelles il était très à la mode, il faisait entendre de dures paroles, persuadé que Léon n'était qu'un fainéant.

Alors, l'artiste se lançait dans la campagne ; il marchait longtemps, comme pour user, avec ses forces, la violence de sa douleur ; il s'asseyait au bord des ruisseaux, en demandant à la nature qu'il avait tant aimée dans son enfance, de le consoler. Mais le chant des cigales et celui des oiseaux, les cris des bergers, le bêlement des brebis, tout frappait douloureusement son cœur, tout lui rappelait qu'à quarante ans il n'avait autour de lui qu'une famille mécontente, une fortune à faire, une. réputation ébauchée et qui ne pouvait se soutenir et s'étendre qu'au prix de sacrifices qu'il ne pouvait plus faire, la tombe d'une femme et l'abandon d'une autre.

EPILOGUE

Ménagère ou courtisane.

(PROUDHON.)

Le génie n'a pas de sexe.

(LAMARTINE.)

Dans les derniers jours d'octobre, une société de Parisiens faisait une partie de chasse dans les montagnes des pays basques. Une gaieté bruyante annonçait de loin la cavalcade aux paysans, habitués à voir les baigneurs de Biarritz s'ébattre ainsi, pendant les jours qui précèdent la fin de la saison des bains. Tout à coup on fit halte, et un déjeuner fut servi sur l'herbe. Parmi les convives, l'on remarquait un homme jeune encore, gai, entreprenant, diseur de bons mots. Tous les honneurs, tous les applaudissements étaient pour lui. A ses côtés était une jeune femme en costume d'amazone, dont il paraissait très-occupé ; blonde insignifiante, dépourvue même de cette beauté qui vient non de la régularité des traits, mais de l'expression du visage, l'on avait peine à comprendre qu'elle eût pu fixer l'attention d'un homme distingué. Vers la fin du repas, le trot de deux chevaux fit avancer les convives au bord du chemin ; quelques-uns seulement ne se dérangèrent point, et de ce nombre furent les deux personnages en question. Cependant les nouveaux venus mirent pied à terre : c'étaient une femme pâle, fatiguée, mélancolique, et un homme plus âgé. Comme celui-ci s'excusait de n'avoir pas été exact au rendez-vous, le regard de sa compagne ayant rencontré celui de l'homme brillant, elle se détournait brusquement, se hâta de remonter à cheval et de repartir au galop.

Ce regard, c'était celui de Léon Puisaye, le héros de la fête. De bien heureuses transformations avaient dû s'opérer dans son existence, car son visage, devenu si morose après le départ de madame de Richebourg et déjà

soucieux à la villa Savigny, s'était épanoui ; un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres ; il avait pris un certain embonpoint ; son regard avait l'aplomb de celui d'un homme arrivé, et le ruban de la Légion d'honneur florissait à sa boutonnière.

La jeune femme blonde était madame Louise Puisaye. Elle avait toute la quiétude d'une femme heureuse et aimée, dont l'imagination calme n'agite jamais le cœur ; sa santé était florissante, et c'était pourtant pour elle que l'on était aux bains de mer, car Léon avait choisi un médecin qui n'attendait pas l'heure du dépérissement pour conseiller les remèdes anodins. Les femmes riches de Paris vont tous les étés aux eaux, et c'était flatter l'artiste que de lui imposer l'obligation d'y conduire la sienne. Peut-être eût-il dû choisir une autre plage que celle voisine de Saint-Sébastien, où il s'était si souvent promené avec Adèle. N'était-ce pas à Bayonne qu'elle l'avait vu pour la première fois ? Mais Puisaye n'était-il pas devenu un tout autre homme, et, en changeant de situation, n'avait-il pas tellement rompu avec son passé, qu'il n'en acceptait plus la solidarité ? Depuis un mois qu'il était à Biarritz, l'image d'Adèle s'était à peine présentée une fois seulement à sa pensée. Il avait si bien oublié ; qu'en regardant le vent chasser les nuages et les vagues vers la patrie de la femme qui l'avait tant aimé, s'il se sentait pris un instant de mélancolie, il se disait que cette mélancolie n'avait pas d'autre cause que la tristesse des rochers qui, près de Biarritz, bordent la mer. Tout le monde avait été frappé de l'émotion de l'étrangère repartie si précipitamment, excepté Léon, qui, tout entier à la joie qu'il éprouvait en se voyant assis près de sa chère Louise, sur l'herbe, loin de l'étiquette des salons, au milieu d'amis empressés de lui plaire, n'avait pas à se laisser distraire par une inconnue.

Cependant, la nuit suivante, le sommeil de Puisaye fut agité ; ce visage triste de la jeune femme, ce regard de reproche lui revenait malgré lui à l'esprit. Il se ressouvenait vaguement d'avoir vu ailleurs la même personne ; où ?... Il ne pouvait encore se le dire ; cependant, peu à peu, il en vint à penser que ce ne pouvait être que chez madame de Savigny. Plus il voulut effacer l'impression tardive qu'il éprouvait, moins il y réussit ; et, ramené malgré lui vers cette amie si dévouée et si injustement délaissée, puis si complètement oubliée, il écrivit la lettre suivante, dont la transcription nous dispense de revenir en arrière pour expliquer la transformation de la vie de Puisaye :

LÉON PUISAYE AU COMTE DE MONTBRUN

DEUX ANS APRÈS SON MARIAGE, TROIS ANS APRÈS LA MORT D'ADÈLE.

Biarritz, 24 octobre.

« Enfin, puisque vous le voulez absolument, mon ami, je réponds à vos lettres. Si vous n'exigiez absolument cette confession de moi, je rougirais de vous la faire ; car vous avouer, à vous qui lui êtes resté si attaché, qui ne pouvez vous consoler de sa perte, que je suis heureux, aussi heureux qu'on peut l'être, c'est peut-être un outrage envers la noble femme qui m'a tant aimé, et dont le nom me fera toujours tressaillir. Ah ! mon ami, la nature humaine est bien lâche, bien égoïste, et je sens que j'aime Louise, ma femme, comme je n'ai jamais aimé madame de Savigny. Aujourd'hui que trois années ont passé sur ces tristes événements, et que j'ai pu fouiller mon cœur, analyser mes sentiments, je me suis rendu compte, pendant mes heures de lucidité, de ce qu'avait été ma liaison avec Adèle. Je n'entends en aucune façon m'excuser, ni essayer de pallier à vos yeux mes torts ; son pardon ne m'a pas absous, et son souvenir, le remords de sa perte, me déchirent souvent. Il faut alors tout l'amour de ma Louise pour m'arracher à l'accablement qui s'empare de moi. Mais ce que je vous dirai vous expliquera comment, tout en étant un honnête homme, j'ai pu me conduire de la façon la plus condamnable, comment j'ai pu être lâche (je ne marchande pas les expressions, vous le voyez bien !), sans cœur, sans raison, sans pitié, quand au fond j'étais bon, courageux et dévoué... Je remonte un peu plus haut :

« La première fois que je vis Adèle, il y a six ans, vous vous en souvenez, sa jeunesse, sa beauté, son air de candeur, me frappèrent vivement. Mais je n'étais plus dans la première jeunesse ; je me suis toujours défié de ma propre valeur ; j'ai constamment douté de moi-même. Quelle que fût l'impression qu'Adèle avait paru ressentir, je m'imaginais que cette liaison ne pouvait durer ; que cette jeune femme, si brillante, ne pourrait m'aimer éternellement ; et je jouissais de mon bonheur au jour le jour. D'abord, dans les premiers temps, je n'avais aucune opinion bien dessinée sur madame de Savigny ; elle était dans une situation exceptionnelle qui m'a toujours déplu

chez une femme ; le monde la déchirait à qui mieux mieux ; j'ignorais si j'étais son premier amant ; je ne savais pas encore quelle avait été sa vie ; je doutais un peu, en pensant à son jeune âge, de ce que le monde me cornait aux oreilles ; je le répète, je n'avais à ce sujet aucune opinion arrêtée. Je ne vous raconterai pas deux fois cette histoire, que vous savez si bien. Bref, ce qui n'avait été d'abord chez moi qu'un caprice devint une affection puissante, réelle, quand je pus me rendre compte, me convaincre de l'incroyable pureté d'Adèle, et combien le monde l'avait calomniée. Pendant deux ans, vous le savez, cette femme, jeune, belle, noble, spirituelle, qui réunissait tout ce qui peut flatter la vanité d'un homme, m'a enivré de l'amour le plus pur, d'un amour qui grandissait chaque jour ; et, après deux ans d'un bonheur idéal, sans raison et sans honte, j'ai follement, brutalement foulé aux pieds cet amour, avec colère et mépris. Vous savez quels ont été mes remords ! mais il était trop tard : notre amie était frappée au cœur... Je me le dis avec amertume, tant je m'explique peu mes cruautés d'alors : je n'ai jamais rendu Adèle heureuse ; elle qui m'aimait tant, qui méritait tant d'être aimée ! C'est que, voyez-vous (je vais vous dévoiler mon cœur dans ses faiblesses les plus intimes), je souffris horriblement, dès le premier jour, de voir Adèle, que je trouvais si pure, si indignement calomniée. Je voulus l'avertir, la prier de se tenir sur ses gardes ; elle pleura, se désola, se renferma dans sa conscience et dans son innocence... Je lui portai gratuitement un coup mortel, puisque je lui appris ce qu'elle ignorait, ce qui la fit douloureusement souffrir, sans qu'elle changeât rien néanmoins à sa manière de vivre. Je me chargeai donc inutilement d'un rôle odieux, En effet, madame de Savigny était dans une position beaucoup trop à part pour que ces bruits odieux arrivassent jusqu'à elle. Protégée à la fois, et par son innocence, et par le respect et l'affection du petit nombre de ceux qui l'entouraient, elle ne s'en doutait pas. Ce qu'il y a d'affreux dans les calomnies du monde, c'est qu'on vit au milieu des médisances les plus haineuses ; c'est que l'air qu'on respire en est imprégné, saturé, et qu'on ne s'en doute pas.

« Enfin, mon ami, plus j'aimais madame de Savigny, plus je souffrais de ces calomnies, et mon caractère en devenait aigre, violent, irascible... Et, malgré son profond amour, — méprisez-moi, mon ami ! car je pensais cela, — la réputation de la femme que j'aimais était tellement tout pour moi que je compris que, pour cette femme horriblement calomniée sans doute, mais

à jamais souillée partant d'outrages, il me serait impossible d'éprouver cet amour ardent, profond et saint, dont on est fier comme d'une noble action.

« Le monde, en portant une atteinte fangeuse à la réputation d'une femme, ce voile irréparable, pudique et sacré, qui se déchire d'un souffle, le monde, par ses accusations infâmes, flétrit non-seulement la vertu de cette femme, mais il détruit l'avenir de son cœur ; il la prive de la consolation suprême d'inspirer un amour sincère, profond et durable. Quel est celui qui, près d'elle, oserait se livrer à ces élans de confiance et de passion entraînants, dans lesquels on dit à celle qu'on aime les joies, les tristesses, les délires, les mystères, les ravissements de l'âme qu'elle remplit ?... Eh bien ! voilà pourquoi Adèle ne m'a jamais inspiré ce que m'inspirait à tous moments Virginie, que j'aimais moins peut-être ; voilà pourquoi, tout en lui dévouant presque mon talent, et en tous cas l'exécution de mon Coligny, je n'ai pas eu le courage de tenir la promesse que je lui avais faite avec serment de mettre son portrait dans ce tableau, son œuvre !

« Pauvres traits effacés, flétris, vous n'existez que dans mon souvenir, mon pinceau ne vous a pas reproduits !..., Méprisez-moi, mon ami !

« Dans l'ivresse de mes épanchements, je croyais entendre l'écho railleur et désolant de tant d'infâmes calomnies prodiguées à cette femme aux pieds de laquelle j'allais me mettre, moi, si pieusement à genoux. « Grand « naïf ! » me disaient mes amis. Et pour prouver que je ne l'étais pas, je fus ingrat, cruel. Je me disais : — Quelle religion peut-on avoir pour l'idole qu'on a vue tant de fois et si indignement outragée ! C'est ainsi qu'on me conduisit à écrire l'odieuse lettre qui fut le signal.

« Bref, et sans m'en rendre compte, mon ami, je ne pus pas pardonner à madame de Savigny le mal qu'on disait d'elle ; et cela me gâta tout son amour. Je l'ai longtemps courageusement défendue contre les calomnies du monde ; mais je lui en voulais de ces calomnies. Ainsi qu'a si bien dit un de nos grands poètes : « On est humilié, en prenant « la défense de celle qu'on aime. »

« Sans doute Adèle avait été odieusement calomniée, j'en avais eu des preuves flagrantes ; mais, si absurdes que soient les bruits qui outragent la femme que vous aimez, ils vous causent toujours un sentiment pénible. En admettant même que vous parveniez à vous convaincre de leur fausseté, vous reprochez à la femme qui en est victime de n'avoir pas l'esprit de sa vertu. La vie d'Adèle, en dehors de son affection pour moi, a été fière, pure,

et cependant je lui reprochais, dans mes accès d'injustice, ces bruits odieux ; je l'accusais de n'avoir pas su se mettre au-dessus des soupçons.

« Quand je perdis Adèle, mon ami, mes regrets furent sincères, je compris ce qu'elle valait, je compris que je l'avais tuée... Ah ! tout serait bien changé, si mes regrets avaient pu lui donner une nouvelle vie ! Peut-être alors l'aurais-je rendue heureuse, cette douce créature... Il était trop tard !... Un an se passa après cette courte et honteuse liaison avec madame de Richebourg ; je retournai chez mes parents, et je me mis à travailler consciencieusement, bien décidé à me réfugier dans l'art, à dire adieu aux femmes, au monde, à l'amour. —Nulle femme ne prendra la place de cette douce victime ! me disais-je avec conviction. Hélas ! on a beau dire, le temps console de tout. Un jour, ma mère me força à accepter, dans notre petite ville, un de ces dîners de province si mortellement ennuyeux. Je me résignai, pour lui obéir. A mes côtés, pendant cet interminable repas, se trouvait une jeune fille, toute blonde, toute naïve, les yeux baissés. Je la regardai à peine pendant la première moitié du repas ; enfin, j'adressai la parole à cette belle enfant : simple comme la fleur des champs, douce, soumise, elle avait cette attitude craintive, cette peur d'attirer les regards, qui me plaisent tant dans une femme. Son. esprit, gracieux sans être borné, n'avait pas cette étendue que je n'accepte que de mauvaise grâce dans une femme ; car cela lui donne l'idée de se faire notre égale, et cela ne doit pas être. Ce qu'on appelle, dans le monde, une femme supérieure, ce qu'était Adèle, ne m'a jamais plu. La femme doit être humble, vivre retirée ou du moins ignorée ; elle ne doit pas lutter avec nous ; moralement et physiquement, nous devons avoir la force, la supériorité ; nous devons être les maîtres.

« Louise, élevée en province, avec son éducation incomplète (il n'y a pas d'éducation pour les femmes ; lorsqu'elle s sont nées intelligentes, on la fait en quinze jours), me convenait à merveille. Puis, je déteste qu'une femme ait ce qu'on appelle vulgairement une brillante éducation ; je n'aime pas à discuter le choix de mes tableaux, la physionomie de mes personnages, avec une femme ; je n'écoute pas son avis ; cela m'ennuie qu'elle me le donne. Puis, encore, Louise avait vécu dans le milieu où j'ai passé ma jeunesse ; je l'élevais jusqu'à moi. Chère enfant, qu'elle était adorable sous son auréole de candeur incontestée ; bercée dans son atmosphère d'angélique pureté !

C'est une de ces natures divines qui naissent et meurent comme le cygne, dans la solitude d'un lac transparent, ignorées et sans tache.

« La vie de madame de Savigny avait été bien pure, et pourtant le monde l'avait attaquée. Dans mes accès d'injustice, je l'accusais de ses ignobles attaques. A part la grâce de mademoiselle Louise Durand, ce qui contribuait surtout à me la faire adorer, c'était sa réputation de haute et sereine vertu. Un jour je pris mon courage à deux mains ; infidèle au souvenir de ma pauvre Adèle, j'allai demander Louise à son père, un médecin. La pauvre enfant faillit se trouver mal : elle m'aimait... Vous savez l'importance que j'ai dans ma petite ville ?... On me l'accorda avec empressement... Depuis deux ans, Louise est madame Puisaye. J'en suis amoureux fou ; à mon âge on l'est encore quelquefois d'une très-jeune femme ; elle est vertueuse, attachée à ses devoirs, tendre et non pas passionnée, ce dont je m'applaudis chaque jour. — Une femme passionnée !... ah ! mon ami, arrêtez-moi, j'allais profaner le souvenir d'Adèle ;... mais n'était-ce pas une femme hors la loi ? Pauvre Adèle ! Si je l'avais aimée comme j'aime Louise, qu'elle eût été heureuse ! Mais nous sommes ainsi faits ; je ne l'ai pas aimée, parce qu'elle le désirait trop !... Madame Puisaye a, tant ici qu'à Paris où je l'ai menée, une réputation d'irréprochable pureté ; c'est, je crois, une séduction irrésistible, surtout quand elle se rencontre dans une jeune femme belle, gracieuse, et placée dans une certaine position ; car il faut alors qu'elle possède une indéniable autorité morale pour désarmer l'envie, pour éteindre ses traits et pour inspirer, comme l'inspire madame Puisaye, un sentiment général de bienveillance et de respect.

« C'était en comparant l'amour que j'avais eu pour madame de Savigny à mon amour pour ma femme, que j'appréciais le charme gracieux et entraînant de cette séduction. Que de fois mes amis, sans comprendre qu'ils me blessaient, voyant mon adoration pour Louise, m'ont dit :

« — Oh ! de cette passion nous ne te blâmerons pas !

« J'éprouvais un sentiment de malaise, puis je m'écriais, comme je m'écrie en ce moment : — Que peut-on contre l'opinion générale ?

« J'ai deux enfants, j'ai un salon, j'ai du talent, je suis heureux... Fabien, Adèle, pardonnez-moi !...

« LÉON PUISAYE. »

Puisaye n'était pas vrai dans cette lettre ; tout en s'accusant, il dressait un acte d'accusation contre sa victime ; il plaidait la cause de son repos contre sa conscience ; il donnait à son ami une dernière satisfaction, en confessant son infidélité, afin qu'il ne lui fût plus parlé d'un souvenir importun. La perte de la réputation de madame de Savigny avait été pour beaucoup dans son malheur, sans doute ; mais eût-elle eu pour elle la voix publique, comme l'avait mademoiselle Louise Durand, elle n'eût pas été aimée par Léon comme il aimait sa femme ; la calomnie empêcha seulement l'artiste d'épouser Adèle, et ce mariage n'eût pas été pour elle le bonheur ; elle fût morte jeune, désespérée, ainsi qu'elle mourut ; le veuvage de son mari eût été aussi court que le fut celui de son amant.

Que voulez-vous ! ne cherchons pas à renverser les lois de la nature, à faire croître sur des terres arides des plantes luxuriantes qui ont besoin d'une atmosphère ardente et d'un sol généreux pour se développer ; quelque soin que nous prenions, elles se flétriront rapidement, en épuisant la terre où elles auront poussé ; leurs vives couleurs, leurs parfums enivrants même, auront quelque chose de désolant ; le contraste avec ce qui les entourera, en en faisant ressortir la pauvreté, semblera exciter le pied du pâtre à les fouler, et elles appelleront, dans leur splendeur, plus d'étonnement que d'admiration.

Adèle ! n'était point faite pour Puisaye ; aussi toutes ses perfections tuaient-elles l'amour dans ce cœur honnête, bon, mais peu élevé. Adèle forçait l'artiste à monter sans cesse, elle l'humiliait par la rapidité de sa marche vers le monde immatériel ; il ne pouvait lui rendre justice, il ne pouvait rendre hommage à ses nobles sentiments : les reconnaître, n'était-ce pas se placer au-dessous d'elle ? Sans doute, il s'est trouvé des hommes qui ont aimé dans la femme ces rayons de génie qui en font une sorte de divinité ; ils ont aimé à la placer au-dessus de l'humanité ; mais ceux-là, ce ne sont pas des hommes positifs, ce sont des rêveurs, des poètes, de ceux que le monde traite d'iusensés. Dans la société de la comtesse de Savigny, il se trouva plusieurs de ces fous qui eussent donné leur vie, pour une des heures d'amour enthousiaste, exalté, qu'elle prodiguait à Léon. C'est que, pour ceux-là, l'amour peut devenir un culte ; ces croyants sont obligés de cacher leur foi. aux autres hommes, s'ils veulent éviter leurs railleries. Puisaye n'était pas tout à fait un athée en amour, mais c'était un esprit fort ; ramassant dans la société des banalités contre les femmes, ayant été longtemps prêt à se demander, comme un célèbre concile, si elles avaient

une âme, comment aurait-il subi l'empire de la plus belle, de la plus éminente, de la plus romanesque des prêtresses de l'amour et de l'art ?

Non, non ; soyons sans sévérité. A la villa du lac de Côme, au milieu des mille séductions qui faisaient tomber l'un de ses rivaux à genoux, demandant à mourir sous l'impression des chants d'Adèle, ou de ces beaux vers qui coulaient de la bouche de l'improvisatrice inspirée, avec autant de facilité que de celle de Corinne, Léon était simplement l'amoureux de mademoiselle Durand. L'homme à qui cet esprit terre à terre, ce cœur privé de passions, sinon de sentiments, suffisaient, n'avait que faire des innombrables trésors de la nature d'Adèle. Ces trésors étaient en trop pour lui ; il agissait comme le parvenu : loin de jouir des belles et grandes choses qu'il possédait, il s'appliquait à les mal placer, à les gâter, à les détruire ; il n'est pas plus donné à l'homme de faire un noble usage des dons du génie et de la passion, qu'il ne lui est donné de bien distribuer la fortune qui lui arrive inopinément. N'est-il pas aisé de voir, dans la lettre de Léon au comte de Montbrun, sous des formes imposées par la bienséance, le dédain de la femme immolée ? — Elle est morte pour toi ! lui crie son cœur ; mais cet aveu ne peut pas même déterminer un regret sincère dans son esprit, et Puisaye semble surtout heureux de n'avoir pas eu à vivre pour la femme passionnée, « cette femme hors la loi, » suivant son expression.

Pour madame Louise Puisaye, Léon était un grand homme qu'il fallait honorer et soigner ; elle veillait avec vigilance à la préparation de son café, à la mise en ordre de son atelier ; elle lui donnait des enfants joufflus, tranquilles comme elle, dont les pleurs ne l'importunaient pas ; elle ne lui demandait absolument rien, et, quand il la conduisait dans le monde, elle tenait si peu de place, qu'il n'eut jamais à se préoccuper des hommages qu'elle recevait ; ils s'adressaient tous à la femme du célèbre peintre Puisaye, et point à la femme sans portée, qui avait la modestie d'en être reconnaissante à qui elle les devait. La dot qu'elle avait apportée, toute médiocre qu'elle fût, avait donné les moyens d'attendre les résultats d'un travail devenu très-fructueux. Sans être avare, madame Puisaye savait bien calculer ; dans son humble famille, elle n'avait appris qu'une chose, mais elle l'avait apprise à fond : c'étaient les règles de l'économie domestique : Puisaye éprouvait un grand plaisir à lui entendre expliquer, si jeune, la science du bonhomme Richard ; c'était une femme sage, dans toute l'acception du mot, brochant six heures sans se déranger, ne désirant rien, prenant le plaisir ou la peine sans aucun de ces bouillonnements intérieurs

qui ruinent de bonne heure les fortes organisations. Aussi, comme elle se portait bien ! comme elle était fraîche et heureuse ! Puisaye lui savait gré de sa santé, de son bonheur, et il disait avec orgueil, deux ans après son mariage : —Je n'ai pas encore vu couler les larmes de ma femme ! Pauvre Adèle ! il condamnait ainsi cruellement ces émotions fougueuses qui brisaient sa frêle organisation, ces désespoirs affreux en présence de l'une de ses injustices, ces transports de joie qui touchaient au délire, quand elle surprenait en lui ce qu'elle avait rêvé !...

Ses compatriotes, voyant Léon heureux et riche, n'avaient pu manquer de lui apporter leur considération : ils l'avaient élu député.

Vous devinez qu'il siégeait au centre, qu'il était de cette portion des assemblées appelée le ventre ; cela lui valait des commandes pour les musées et les châteaux royaux. Sa position politique ne lui prenait que peu de temps ; il n'était pas détourné par ses travaux parlementaires de ses travaux de peinture ; il eût pu parler, tout comme un autre, sur les voies de communication de son département, mais les orateurs se faisaient des ennemis, et Puisaye n'en voulait pas ; il se contentait de voter et de faire insérer dans le journal de sa ville natale, dont il était l'un des principaux actionnaires, que toutes les améliorations obtenues par la contrée étaient dues aux sollicitations de M. Puisaye, député fort en crédit, qui avait l'oreille du ministre et celle du secrétaire particulier du roi.

Il avait compris, dans ce temps de spécialisation, qu'il fallait créer une spécialité à son talent : son pinceau ne retraçait-plus que des traits de diplomates ; il excellait à peindre les dorures des habits officiels, les tournures empesées des dames d'honneur. Madame de Richebourg lui avait rendu le service de lui révéler définitivement sa vocation, et il recueillait chaque jour les bénéfices de ce service. C'était le Danjeau de la peinture ; il mettait sur toile toutes les princières entrées, les baptêmes, les inaugurations de monuments ou d'assemblées, et il gagnait beaucoup d'argent. De l'étranger, on avait recours au peintre officiel. A l'époque où nous le retrouvons, à Biarritz, il attendait un tableau de quinze pieds de haut et de vingt de large, destiné à la cour de Madrid. Cela avait été peint à Paris, sur portraits et esquisses envoyés d'Espagne.

Puisaye, considérant cet essai comme un tour de force, arrivé à l'âge où l'on n'aime plus à se déplacer, voulant que la presse, en le louant à outrance, pût décider les autres-pays à avoir la confiance qu'avait eue l'Espagne, avait arrangé une exposition de ce tableau à Bayonne. Lé cadeau

d'une peinture locale fait à propos lui avait acquis toute la bourgeoisie de la ville. Bientôt le tableau arriva, et la population reconnaissante organisa une sorte de solennité. Les baigneurs de Biarritz accoururent. Léon, qui était peu parleur, fut pourtant obligé de répondre à plusieurs discours ; comme il achevait le dernier, un éclat de rire, que l'on eût dit échappé à Satan, retentit dans la salle. Le peintre heureux et fêté leva la tête et vit en face de lui une femme qui venait d'entrer avec beaucoup de fracas, escortée d'un essaim de jeunes élégants. Elle le salda impertinemment, et, désignant de son éventail, à ses admirateurs, tantôt madame Puisaye embarrassée des honneurs qui lui étaient décernés, et tantôt le peintre mal à l'aise sur l'estrade où on l'avait placé, elle se mit à chuchoter de façon à être entendue, critiquant avec esprit la lourdeur de la composition, qui s'étalait sur les murailles trop éclairées par un soleil méridional.

Léon n'avait pas été insensible au beau ; quand, à la villa Savigny, le génie l'avait parfois frôlé de ses ailes, il avait eu des moments de ferveur artistique ; quand Adèle, lui prenant les mains, le soir, au clair de la lune, lui disait d'une voix passionnée : Mon amour t'élèvera à la gloire de Raphaël et du Titien ! il sentait son cœur battre d'un noble orgueil et d'un noble désir. Depuis, imitant les souverains qui, déposant le fardeau trop lourd pour leur courage d'une couronne, se plaisent à abdiquer, à s'effacer, il avait mis le repos au-dessus des grandes aspirations de l'artiste ; il affectait de dédaigner le rang suprême ; mais, en recevant le regard de mépris de madame de Richebourg, car c'était elle qui le poursuivait de ses rires moqueurs, Léon rougit de ne plus sentir sur son front cette couronne qu'Adèle avait commencé à tresser ; il regarda son tableau avec détresse, et il voulut sortir. Mais l'orchestre militaire de la fête joua, aux applaudissements enthousiastes des spectateurs, une mélodie entendue par Léon dans ses jours de culte pour le beau. C'était un chant de pâtre italien, composé par la pauvre comtesse de Savigny aux côtés de son ami, pendant qu'il dessinait les sites pittoresques de la vallée. Les vers lui revinrent en mémoire ; ils exprimaient avec une douce mélancolie la crainte d'une séparation éternelle. L'artiste ne put y tenir ; il se fit jour à travers la foule, descendit précipitamment l'escalier et éprouva un sentiment de bien-être en se trouvant au grand air.

A deux pas de la porte de l'hôtel de ville, une femme en deuil, triste, recueillie, écoutait la lointaine mélodie ; ses yeux étaient humides, son attitude accablée. Poussé par une force supérieure à sa volonté, Puisaye

s'approcha d'elle, chercha à la reconnaître : c'était l'inconnue du déjeuner champêtre, et, dans cette inconnue, il retrouvait la baronne de Valbrègue, qu'il pouvait du reste s'attendre à rencontrer dans un pays si voisin de sa demeure. Le temps ne l'avait pas consolée comme lui. Un mouvement de respect, de vénération pour l'amie fidèle, fit tendre les mains tremblantes de Léon vers elle ; mais elle le regarda avec hauteur, semblant lui dire que l'inconstance ne devait pas profaner l'amitié.

Louise avait suivi son mari. A ce moment, elle prit son bras, heureuse, souriante, incapable de rien comprendre aux angoisses secrètes de l'âme ; frappée seulement par les événements extérieurs, elle murmura ;

— Quel beau jour, Léon ! n'est-ce pas que c'est le plus beau de ta vie ?

Marguerite l'entendit ; elle promena un regard de pitié sur cette petite bourgeoise en qui tout était mesquin, sans élégance, même quand elle était, comme ce jour-là, couverte de dentelles et de satin.

— C'est là la femme de cet homme si difficile, si exigeant ! dit la baronne à son mari ; ô ma bien-aimée Adèle, grand poète, grande dame, grande artiste, tu es vengée !

— Eh ! non, ma pauvre enfant, répondit son mari ; car il ne sera jamais donné à cet homme de comprendre quel bonheur il a perdu par sa faute !

Cependant, ces rencontres projetèrent dans l'âme de l'artiste ingrat une dernière lueur ; il vint à son esprit une réminiscence de ce qu'il avait éprouvé le jour où, arrivant joyeux à la villa de Savigny, il la trouva ornée de lugubres tentures ; il revit Adèle étendue sans mouvement sur son lit mortuaire, insensible, pour la première fois, aux appels de sa voix ; alors elle était belle encore, dans la mort ; mais trois ans après ? se demanda-t-il ; et il frémit d'horreur.

Trois ans après ? Adèle reposait dans un tombeau de cristal qui laissait voir ses traits conservés d'une façon extraordinaire par l'embaumement. Elle était au milieu du plus beau salon de la villa, sur une estrade couverte de velours bleu frangé d'or, entourée de flambeaux qui jetaient de douces et faibles clartés sur ce visage à peine flétri par la mort. Vêtue avec luxe, son front et sa robe de satin blanc étaient chaque jour ornés, par une main pieuse, de fleurs fraîches et odoriférantes. Dans ce poétique sépulcre, la solitude ne se faisait jamais. Hector de Savigny y veillait sans cesse, priant souvent, répétant parfois au cadavre de sa sœur les chants qu'elle avait le plus aimés, redisant ses beaux vers, retrouvant sur sa harpe quelques-uns des divins accords qu'elle savait en tirer.

Mais ce corps, qu'il n'avait pas voulu rendre à la terre, allait enfin partager la destinée commune. Au moment où Puisaye se demandait ce qu'était alors Adèle, des fossoyeurs creusaient deux tombes dans le cimetière de la paroisse ; Hector venait d'expirer près des chères dépouilles, soutenu par un ami. Il ne voulut pas mourir sans avoir révélé le secret de son cœur.

A son heure suprême :

— Je l'aimais, dit-il, j'avais pour elle un amour insensé ; elle ne l'a jamais su ; mais elle va le savoir maintenant ! n'est-ce pas, mon ami, nous allons nous revoir ? et peut-être...

Ses lèvres furent closes à jamais, avant qu'il eût pu dire sa dernière espérance.

Puisaye connut ces détails ; il en fut touché. Un jour, forcé de passer non loin de la villa et du champ des morts où reposaient, l'un près de l'autre, le comte Hector de Savigny et la femme qu'il avait tant aimée, il fut tenté d'y faire un pieux pèlerinage ; mais sa jeune femme et ses enfants rieurs le pressaient d'arriver à la ville voisine. En eux étaient la vie, les pensées gaies, le bonheur ; il se détourna vivement et pour toujours du souvenir d'Adèle.

Ce souvenir avait passé deux fois dans son esprit après son mariage, mais rapidement, d'une façon fugitive, comme passent l'ombre et le vent.

Un artiste ayant exposé le portrait de l'habile peintre Puisaye, au grand scandale des gardiens du Salon, on trouva au bas du tableau ces mots écrits d'une main agitée :

« COMME IL OUBLIA, IL SERA OUBLIÉ. »

FIN

*La Réputation d'une femme, par Mme Marie
de Solms*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6456508f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

ou réparer ses négligences, elle l'apportait aussi dans les choses délicates d'où dépend la considération d'une femme.

Ne sachant où reposer son cœur dans la vie réelle, madame de Savigny s'était créé un monde imaginaire, des arrêts auquel seulement elle relevait; elle s'était composé pour son usage un idéal de vertu, et tout ce qui ne faisait pas partie de cet idéal, tout ce qui s'en éloignait, quelle que fût d'ailleurs l'opinion du monde, lui semblait vil et méprisable.

En revanche, elle n'avait aucun ménagement pour cette vertu de convention qui ne vit que par les petits soins, les gardes mesquins, les restrictions opportunes; elle allait à travers les voies fangeuses, en quelque sorte, sans jamais craindre de souiller sa robe d'innocence, ni de la déchirer aux ronces du chemin, sans craindre de glisser dans cette fange où elle ne laissait pas la trace de son pied. Elle marchait la tête haute, l'âme fière, semant ses trésors intellectuels et moraux avec la prodigalité d'une jeune personne qui ne sent point la nécessité de l'épargne.

Toujours franche et vraie, parce qu'elle avait le cœur droit et qu'elle croyait n'avoir rien à cacher, elle se faisait admirer des femmes et adorer des hommes.

Madame de Savigny avait eu un salon brillant, où les femmes, tout en la détestant, briguaient l'honneur d'être admises; mais, depuis que les désordres multipliés de son mari lui avaient fait prendre un grand parti et l'avaient

[Retour](#)

sacré, qui se déchire d'un souffle; le monde, par ses accu-

Retour